

31 • DÉCEMBRE 2021

*Explorer*

Revue de l'Association des anciens élèves, élèves et amis de l'École normale supérieure



---

## SOMMAIRE

Éditorial, Marianne Laigneau	5
LE DOSSIER : EXPLORER	
Introduction	84
Brisons ces cloches de verre, <i>Laurent Bignolas</i>	11
Explorer les racines de l'humanité à Fejej, <i>Emmanuel Desclaux</i>	13
Explorations sous les pharaons : vers les royaumes de Yam et de Pount, <i>Mathilde Prévost</i>	20
De l'aventure aux voyages... en Égypte, <i>Guy Lecuyot</i>	26
La caravane Le Caire-La Mecque, <i>Guy Lecuyot</i>	31
Pourquoi Ulysse, <i>Monique Trédé</i>	32
Exploration et transgression : le périple de la nef <i>Argo</i> , <i>Pascal Charvet, Annie Collognat</i>	42
Les explorateurs en Afrique subsaharienne, <i>Catherine Coquery-Vidrovitch</i>	52
Le <i>Magellan</i> de Stefan Zweig, ou le tour de l'aventure, <i>Jean Hartweg</i>	59
De la découverte de la province à l'exploration de soi : l'exemple de madame de Sévigné, <i>Mireille Kervern-Gérard</i>	64
Sir Joseph Banks (1743-1820), de l'exploration à l'organisation, <i>Hervé Le Guyader</i>	69
Passions naturalistes. Oiseaux et poissons entre émerveillement et analyse <i>Bill François, Gaëll Mainguy</i>	74
Liszt explorateur de la virtuosité romantique, <i>Céline Reynaud</i>	80
<hr/> <i>L'Archicube</i> n° 30, juin 2021	3



---

Un tour du monde en 72 jours. Nellie Bly, le pari réussi d'une pionnière américaine du journalisme d'investigation (14 novembre 1889-25 janvier 1890), <i>Claudine Serre</i>	84
Poètes marcheurs et vagabonds de Bashô à Sylvain Tesson, <i>Marie-Claire Grassi</i>	88
À la recherche des mathématiques en Chine, <i>Karine Chemla</i>	101
Explorer le monde à la découverte de soi : attraits et usages des bourses Zellidja, <i>Éric Passavant</i>	106
Entretien avec Stéphane Israël, <i>Stéphane Israël</i>	112
Jules Verne, l'explorateur des mondes, <i>Natacha Vas-Deyres</i>	118

#### VIE DES CLUBS

« Rendez-vous Carrières »	127
---------------------------	-----

#### LES NORMALIENS PUBLIENT

*Violaine Anger*  
*Jean Audouze*  
*François Bouvier*  
*Marc Chaperon*  
*Stéphane Gompertz*  
*Jean Hartweg*  
*Lucie Marignac*

#### ULMI & ORBI

Pierre Uri, le normalien qui a contribué à faire l'Europe	161
Le courrier	162

---

## ÉDITORIAL



Marianne Laigneau (1984 L)  
*Présidente de l'a-Ulm*

**V**oici de nouveau un numéro d'une grande richesse qui témoigne du travail en profondeur du Comité de rédaction de *L'Archicube* et de sa capacité à mobiliser les talents de contributeurs toujours aussi variés.

L'assemblée générale de l'a-Ulm 2021 vient de se tenir. Elle a permis de confirmer la bonne santé de l'association qui compte désormais 2 000 adhérents et aussi, surtout, son dynamisme, en une période toujours peu propice aux activités collectives, avec la création cette année, après celui des médecins en 2020, de deux nouveaux « clubs » – le club des normaliens juristes et celui des normaliens dans la police, à l'initiative de jeunes archicubes, projets soutenus par l'a-Ulm.

Cette assemblée générale, qui s'est tenue à l'École mais aussi à distance, ce qui a permis de rassembler plus de participants, a surtout été l'occasion d'accueillir pour la dernière fois Marc Mézard, le directeur de l'ENS, qui quittera son poste au printemps 2022, après dix ans et deux mandats. Durant cette rencontre, Marianne Bastid-Bruguière lui a rendu un vibrant hommage pour son action. Nous avons collectivement salué sa détermination à porter le projet de création de PSL, à faire rayonner l'excellence de l'École, y compris à l'étranger et à l'ouvrir sur son environnement tout en la pilotant de manière déterminée mais aussi apaisée.

L'a-Ulm a été associée au comité de recherche d'un nouveau directeur et a pu constater le caractère très restrictif, et qu'il faudrait sans doute revoir, des critères de candidatures. Les candidats présenteront dans les prochaines semaines leur projet pour l'École au comité de sélection ; les défis externes pour le futur directeur (j'écris illico ou la future directrice pour éviter de recevoir du courrier des lecteurs) ne manquent pas : œuvrer à la montée en puissance de PSL tout en respectant l'autonomie et la spécificité de l'École, avancer de manière concrète sur la question délicate de la diversité sociale tout en la sécurisant sur le plan juridique, assurer les débouchés des élèves – action à renforcer en lien avec l'a-Ulm en particulier pour les



littéraires –, participer à l'évolution des études supérieures à la suite de la réforme du baccalauréat, défendre la place de la recherche en France et les moyens de celle-ci dans un paysage mondialisé, revoir le statut économique du chercheur en France, menacé de déclassement.

Je tiens ici, en mon nom et en celui de mon prédécesseur Jean-Claude Lehmann, à remercier très sincèrement Marc Mézard pour la relation de qualité qu'il a entretenue avec l'a-Ulm. Nous n'étions pas spontanément d'accord sur tout mais il a toujours su nous faire partager ses projets, prendre le temps de débattre avec nous des évolutions de l'École et cela a été le cas aussi de toute son équipe de direction. Cela semble naturel mais, comme vous le savez, les relations sont parfois moins fluides entre les alumni et leur École. Nous aurons un grand plaisir à le lire dans le prochain éditorial de votre revue.

LE DOSSIER

# EXPLORER

Introduction,

Brisons ces cloches de verre, *Laurent Bignolas*

Explorer les racines de l'humanité à Fejej, *Emmanuel Desclaux*

Exploration sous les pharaons : vers les royaumes de Yam et de Pount,  
*Mathilde Prévost*

De l'aventure aux voyages... en Égypte, *Guy Lecuyot*

La caravane Le Caire-La Mecque, *Guy Lecuyot*

Pourquoi Ulysse ? *Monique Trédé*

Exploration et transgression : le périple de la nef *Argo*,  
*Pascal Charvet et Annie Colognat*

Les explorateurs en Afrique subsaharienne, *Catherine Vidrovitch-Coquery*

Le *Magellan* de Stefan Zweig, ou le tour de l'aventure, *Jean Hartweg*

De la découverte de la province à l'exploration de soi :  
l'exemple de Madame de Sévigné, *Mireille Gérard*

Sir Joseph Banks (1743-1820), de l'exploration à l'organisation,  
*Hervé Le Guyader*

Bougainville, *Étienne Guyon*

Passions naturalistes, *Bill François et Gaëll Mainguy*

Liszt explorateur de la virtuosité romantique, *Cécile Reynaud*



Un tour du monde en 72 jours. Nelly Bly, *Claudine Serre*  
Poètes marcheurs et vagabonds de Bashô à Sylvain Tesson,  
*Marie-Claire Grassi*

À la recherche des mathématiques en Chine, *Karine Chemla*  
Explorer le monde à la découverte de soi : attraits et usages  
des bourses Zellig, *Éric Passavant*

Entretien avec Stéphane Israël, *Stéphane Gompertz et Étienne Guyon*  
Jules Verne, l'explorateur des mondes, *Natacha Vas-Deyres*

---

## INTRODUCTION

**L**ibéré (provisoirement ?) pendant l'été, le comité de rédaction de *L'Archicube* a eu soif d'aventure et a souhaité explorer avec vous des horizons nouveaux. Autant et plus que les mondes s'offrant à notre quête, nous nous sommes intéressés au processus même de l'exploration, à ses motivations, à la diversité de ses manifestations. L'exploration a conduit à de nouveaux savoirs, de nouvelles applications, des prévisions pour un futur soutenable. Elle a accompagné ou justifié la quête de nouveaux marchés, de nouveaux territoires, souvent, aussi hélas, aussi prises de pouvoir et conquêtes. Elle a une longue histoire mais n'en est peut-être qu'à ses débuts.

Des racines de l'humanité à la conquête spatiale, en passant par l'Égypte pharaonique et Magellan, en compagnie d'Ulysse, des Argonautes, de Madame de Sévigné, de Nellie Bly, de Jules Verne, de Sylvain Tesson, des jeunes boursiers Zellidja, nous vous proposons de « briser les cloches de verre » et de partir en quête des terres inconnues et des espaces lointains, des espèces terrestres ou aquatiques, du clavier de l'artiste, des mathématiques chinoises. Nous espérons que vous aurez autant de plaisir à vagabonder parmi ces pages que nous en avons eu à les rassembler pour vous. Faites-nous part de vos réactions, fussent-elles critiques. Cette revue est la vôtre.

Véronique Caron (1981 L)

Stéphane Gompertz (1967 l)

Étienne Guyon (1955 s)



---

## BRISONS CES CLOCHES DE VERRE

*Laurent Bignolas*

Né à Bourges en 1961, il travaille pour France 3 dans plusieurs régions durant une quinzaine d'années avant de rejoindre Paris, en 1994, pour y présenter durant cinq ans les éditions nationales. Suivront quinze années de voyages dans le monde entier pour *Faut pas rêver*, *Thalassa* et France O. En 2016, il prend les commandes de la matinale de France Info avant de se voir confier celles de *Télématin* jusqu'à l'été 2021.



**D**epuis ses premiers pas, l'homme explore parce qu'il est curieux et que l'inconnu l'angoisse, tout comme l'idée de ne plus rien avoir à explorer ! Qu'il se rassure, il lui reste les fonds sous-marins, les profondeurs terrestres, les forêts primaires, quelques vallées de l'Himalaya, quelques déserts dont les dunes cachent certainement des vestiges de l'humanité, et bien sûr l'espace...

Sauf que sur nos territoires connus..., il y a encore beaucoup d'inconnus, de gens inconnus, de peuples méconnus dont nous ignorons culture et modes de vie ! Ce sont ceux-là qui m'intéressent aujourd'hui parce qu'on leur doit bien ça, après leur



avoir tant pris et imposé depuis les grandes conquêtes, et parce qu'ils ont beaucoup à partager avec nos civilisations embourbées dans la modernité. Que ce soit au chapitre écologique et climatique, à celui de la mesure et de la gestion du temps, ou encore à celui de la moralité, du bien vivre ensemble, de la démocratie, ne croyez-vous pas que nous trouverions quelques belles idées chez les uns et les autres, chez les Amérindiens de la forêt amazonienne comme dans certaines ethnies asiatiques ? « Il suffirait de presque rien », comme le dit la chanson, « pour qu'on se prenne par la main », etc., que l'on arrête de voyager sans accorder le moindre regard, le moindre sourire, sans avoir peur de se faire dépouiller ! Brisons ces cloches de verre sous lesquelles nos vieilles sociétés de géographes/aventuriers ont asphyxié ces peuples lointains... si proches, et construisons un autre monde ! L'exploration d'hier a détruit une partie de l'humanité et obscurci son ciel ; celle d'aujourd'hui doit bâtir le renouveau de notre planète et éclaircir notre avenir.

Je me souviens...

De ce sable au Mali où poussaient malgré tout quelques villages. Dans l'un d'entre eux un enfant s'est mis à pleurer et hurler à ma vue... Il n'avait jamais croisé d'homme blanc et me prenait pour un fantôme !

De ces pierres de la steppe mongole où jouaient d'autres enfants ; ceux-là ont patiemment appris à se servir du cerf-volant que je leur offrais... avant de me prendre par la main pour que je conduise à chevalet avec eux, dans une franche rigolade, le troupeau de leur famille.

De ces larmes dans la boue du 18<sup>e</sup> parallèle au Vietnam, des larmes de cette femme qui me racontait sa trop longue enfance sous les bombes, enfouie sous terre, sans voir le ciel ni le soleil avant l'âge de 12 ans.

De cette glace que les Inuits regardent fondre en restant interloqués, cherchant une raison de se réjouir...

Mais comme je suis un cœur de pierre, je me souviens aussi d'avoir partagé l'émotion des découvreurs des pyramides de Meroé au Soudan, de ces historiens qui accompagnaient Bonaparte lors de sa campagne d'Égypte... pour moi aussi des larmes, oubliant je l'avoue les méfaits et massacres commis...

D'avoir partagé l'excitation d'André Malraux au Yémen dans les années 1930 lorsqu'il identifie les ruines du palais de la Reine de Saba et que je me retrouve moi aussi sur le site extraordinaire de cette fabuleuse construction antique, à peine voilée par les sables du désert, abandonné par les archéologues sans finance...

De ce voyage, je retiendrai pour finir mon émerveillement, dans ce même pays déchiré et dévasté par la guerre (fermé à tout visiteur), de ce piton rocheux émergeant des sables au bord de la mer d'Arabie, où avait vécu l'un des Rois mages ; de sa cité de pierre creusée au sommet pour se mettre sans doute à l'abri des éléments



et des intrus, sans pour autant se refuser un voyage et une exploration vers la Judée ! ... C'est l'histoire des peuples, des croyances et légendes que je pouvais atteindre là-haut après une longue et étouffante ascension... que je souhaite à tous, histoire de partager un peu de ma vie et celle des autres.

## EXPLORER LES RACINES DE L'HUMANITÉ À FEJEJ

*Emmanuel Desclaux*

Paléontologue, il est responsable du laboratoire de préhistoire du Lazaret, UMR CEPAM 7264 CNRS-Université Côte d'Azur (Nice, France) / LabSynthE-University of Texas (Dallas, États-Unis).



Les racines de chacun d'entre nous sont communes et relèvent d'un processus évolutif long et complexe dont nous continuons à appréhender les modalités. L'histoire de notre humanité remonte aux grottes ornées des *Homo sapiens*, aux sépultures des Néandertaliens et des hommes modernes archaïques, au feu maîtrisé par les *Homo erectus* (au sens large) dans les steppes de l'ancien monde, au perpétuel mouvement des populations d'*Homo ergaster* qui les mènera du cœur de l'Afrique aux confins de l'Eurasie, à la première syllabe du langage, aux outils façonnés par des Australopithèques évolués ou des *Homo habilis* et même à la bipédie hésitante des premiers humains africains (*Ardipithecus ramidus*, *Australopithecus anamensis* ou *Sabelanthropus tchadensis* par exemple).

En effet, dès 1871, dans *The Descent of Man, and Selection in Relation to Sex* [*La Filiation de l'homme et la sélection liée au sexe*], Charles Darwin a induit non seulement l'hypothèse de l'origine africaine de l'humanité, mais également le principe du *continuum* du vivant, mettant en exergue le fait que la différence entre l'humain et les autres grands singes était « de degré et non d'espèce ».

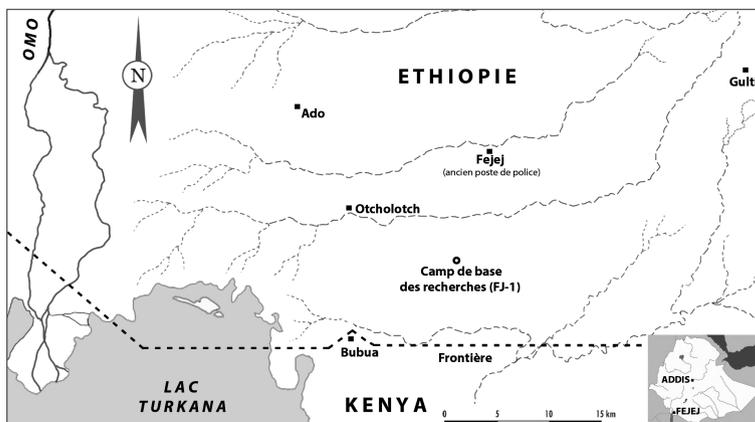
Travailler sur les origines de l'humanité permet donc d'enraciner notre espèce dans le vivant et de tenter de comprendre les raisons pour lesquelles la nôtre est aujourd'hui si singulière. De 1997 à 2010, des missions de terrain et d'étude ont été organisées dans le bassin de l'Omo-Turkana, aux confins de l'Éthiopie méridionale, par Henry de Lumley (Institut de paléontologie humaine, Paris) et Yonas Beyene (ARCCCH, ministère de la Culture, Addis Abeba) dans le but de tenter de mieux comprendre et de mieux connaître l'évolution des premiers *hominines* dans cette région du monde qui renferme des sédiments datant de l'aube de l'humanité<sup>1</sup>.



## La région des sites préhistoriques de Fejej

La région de Fejej (région des nations, nationalités et populations méridionales, province du Sud Omo, Daasanach Woreda) est située dans le bassin de l'Omo-Turkana, à l'extrémité sud-ouest de l'Éthiopie, à 10 km au nord de sa frontière avec le Kenya, à 20 km à l'est du triangle d'Ilemi (territoire fantôme administré par le Kenya mais également revendiqué par le Soudan du Sud et l'Éthiopie) et à 500 km au sud d'Addis Abeba.

Située entre le lac Turkana, le delta de l'Omo et le lac Chew Bahir, la région de Fejej se trouve au cœur de la dépression du rift de l'Omo-Turkana, entre le rift principal éthiopien et le rift kenyan. Il s'agit d'une zone de basse à moyenne altitude (600 m en moyenne), aux reliefs peu marqués et soumise à un climat chaud et sec favorisant le développement d'une végétation majoritairement constituée de steppe subdésertique, un peu plus boisée le long des rivières éphémères (oueds) qui jalonnent cette vaste dépression. En raison de sa position géographique, la région de Fejej constitue une zone charnière entre les riches provinces paléo-anthropologiques limitrophes de la vallée de l'Omo à l'Ouest (Éthiopie) et de Koobi Fora au Sud (Kenya) qui sont explorées depuis des décennies. En effet, les sédiments fluvio-lacustres accumulés au fil du temps sont conséquents et leur étude a permis d'élaborer un cadre stratigraphique précis et détaillé couvrant quasiment les 4,5 derniers millions d'années.



Une mission américano-éthiopienne menée en 1989 avait permis de récolter quelques fossiles humains (dont un attribué à *Australopithecus afarensis*) et des artefacts soulignant l'intérêt de cette région pour les études paléanthropologiques et préhistoriques. Il était donc tout à fait pertinent d'explorer cette zone quasiment vierge afin de tenter de combler une lacune géographique et de permettre l'élaboration d'une synthèse régionale globale. C'est dans ce cadre géologique, paléontologique



et préhistorique que j'ai eu la chance d'assurer la responsabilité de ces missions de terrain à partir de 2005.



La région des sites préhistoriques de Fejej :  
coucher de soleil sur le lac Turkana, depuis le camp de base.

### **Les premières campagnes de terrain (*Homo habilis*)**

Dans un premier temps, deux campagnes de fouilles furent organisées en 1997 et 1998-1999 dans une localité (site FJ-1) afin d'étudier un site à *Homo habilis* daté d'environ 2 millions d'années (grâce notamment aux analyses géochimiques, géochronologiques et paléontologiques). L'étude pluridisciplinaire du matériel archéologique et paléontologique recueilli (environ 1 500 artefacts lithiques et 700 restes de grands et de petits vertébrés fossiles) a permis de reconstituer un instantané de vie de nos lointains ancêtres. En effet, la zone de fouille correspondait à une ancienne bordure de rivière éphémère (oued) occupée ponctuellement par un groupe d'hominines, le temps d'accéder à des carcasses de grands mammifères (suidés fossiles, éléphants, koudous et autres antilopes fossiles) afin de se nourrir de leur moelle (fracturation des ossements grâce aux outils façonnés sur galets) et de leur viande (utilisation des éclats issus du façonnage des galets). Ce niveau archéologique est représentatif de l'opportunisme des *Homo habilis* qui ont pu s'insérer dans la chaîne trophique, d'abord en tant que charognards, grâce à la maîtrise et à la généralisation de la taille des outils en pierre.

Le site de FJ-1 permet d'aborder le thème de l'outil, d'ailleurs longtemps considéré comme étant le propre de l'homme. En effet, indépendamment de la définition que



l'on donnera à l'outil, l'instant de vie mis au jour à Fejej montre clairement que, pour accéder aux carcasses, les hominines ont eu recours à l'emploi d'objets externes, qu'ils ont extraits de leur environnement et dont ils ont modifié la forme afin de les rendre plus efficaces. Cette aptitude n'est pas le propre de l'homme et montre que la généralisation des outils, à partir de 3,2 ou 2,5 millions d'années, est un exemple d'évolution convergente. C'est vraisemblablement la « nécessité », à une époque donnée et dans une région donnée de la planète, d'accéder aux carcasses animales qui a induit chez les hominines (*Homo habilis* en l'occurrence) la même capacité à façonner des galets et des éclats, presque n'importe où, là où c'était nécessaire.



Le village d'Otcholotch, non loin du lac Turkana.

### **Les dernières campagnes de terrain (*Australopithecus anamensis*)**

À l'issue de la fouille du site FJ-1, nous avons décidé d'explorer les alentours afin de voir si d'autres localités présentaient un intérêt paléontologique, paléoanthropologique ou préhistorique. Ces prospections ont été menées à pied, dans un rayon de 10-15 km environ en raison de l'absence d'eau, de piste praticable et de températures diurnes avoisinant 45-48 °C à partir de midi. Dans un premier temps, nous avons découvert des sites présentant nombre d'éléments plaidant en faveur d'un âge équivalent à celui de FJ-1 et ne nécessitant pas une exploration particulièrement approfondie. Il a donc été décidé d'élargir, dans la mesure du possible, notre zone de prospection. Nous avons en tête l'idée de découvrir, sur la base d'un processus de sédimentation continu, des localités graduellement de plus en plus anciennes, au fur et à mesure que nous élargissions notre zone de recherche pédestre.

Au cours des quatre missions dédiées à ces prospections, de 2002 à 2009, la réalité du terrain nous a réservé certaines surprises.



En effet, assez rapidement et à moins d'une journée de marche, nous avons découvert des localités présentant des espèces fossiles de suidés suggérant un âge plus ancien : 2,7 millions d'années, 3 millions d'années, voire 4 millions d'années. Nous avons eu en outre la chance de découvrir dix-sept restes humains fossiles – fortement fragmentés cependant – dans quatre de ces sites.

À cette époque, il n'est pas question d'outil, les sites sont rares et les questionnements bien plus nombreux que les éventuelles réponses. Les fossiles humains découverts dans ces quatre localités nous ont par conséquent permis d'appréhender la période la moins connue, mais peut-être la plus enthousiasmante, de l'évolution de notre lignée : celle de ses origines.

Les études pluridisciplinaires menées sur le matériel archéologique et les échantillons géologiques ont permis d'insérer les fossiles humains découverts dans un cadre chronologique et environnemental. Il s'avère que les fossiles humains de ces localités se rapportent à l'espèce *Australopithecus anamensis*. Ils ont été découverts dans des niveaux fluvio-lacustres et vivaient dans un environnement mixte, mais plutôt ouvert. Les données issues du paléomagnétisme suggèrent un âge ancien, peut-être antérieur à 4,3 millions d'années.

Cet âge supposé ancien permet de mieux appréhender l'évolution des premiers humains bipèdes. En effet, on connaît une autre espèce, découverte également en Éthiopie, plus au nord, à Hadar et dans la vallée de l'Awash : *Ardipithecus ramidus* et datant de 4,4 millions d'années.

Si *Australopithecus anamensis* semble posséder une bipédie plus aboutie, *Ardipithecus ramidus* est à la fois bipède et quadrupède, ce qui a suggéré aux paléoanthropologues qui ont étudié le fossile (Tim White, C. Owen Lovejoy, Berhane Asfaw, Joshua P. Carlson et Gen Suwa en l'occurrence) de le définir comme n'étant ni un chimpanzé, ni un humain (*neither chimpanzee nor human*). On peut également noter que le primatologue Frans de Waal suggère qu'*Ardipithecus ramidus* correspond peut-être à la dichotomie entre les bonobos et les humains, ce qui constitue une hypothèse iconoclaste mais fort intéressante.

La phylogénie entre les différentes espèces humaines datant de l'aube de notre lignée est donc complexe à établir et sujette à de multiples interprétations.

Lors de la découverte d'un maxillaire d'*Australopithecus anamensis* daté de 4,2-4,1 millions d'années dans la vallée de l'Awash, Tim White avaient émis deux hypothèses quant à la genèse de cette espèce :

- une évolution graduelle d'*Ardipithecus ramidus* en *Australopithecus anamensis* (anagenèse évolutive),
- une cladogenèse ancienne permettant, à partir d'une souche commune indéterminée à ce jour, l'apparition de ces deux espèces (*Ardipithecus ramidus* et *Australopithecus anamensis*).



La présence d'*Australopithecus anamensis* dans des niveaux susceptibles de dater d'au moins 4,3 millions d'années à Fejej plaide plutôt en faveur de la seconde hypothèse. De nouvelles recherches sur le terrain permettraient de trouver d'autres indices en faveur de l'une ou l'autre de ces deux hypothèses et la découverte de fossiles se rapportant à *Ardipithecus ramidus* permettrait également d'éclairer cette période clé, mais passionnante et encore peu connue de l'évolution humaine, quand les quadrupèdes côtoyaient les bipèdes, lorsque tout était encore possible et quand rien ne permettait d'appréhender de quoi le futur de notre lignée serait fait.

### Un paléontologue sous les tropiques

J'ai participé aux missions organisées à Fejej en tant que spécialiste des faunes de petits vertébrés. Pour collecter des fossiles, il est impératif de tamiser les sédiments à l'eau, avec une maille fine (de l'ordre de 0,5 mm). Or, les localités préhistoriques découvertes étaient très éloignées de toute source d'eau et la priorité absolue était d'assurer l'approvisionnement en eau pour le groupe de chercheurs (avec une consommation globale d'environ 200 litres par jour pour les dix à quinze membres de l'équipe). J'ai donc profité de la corvée d'eau, tous les trois jours, pour aller tamiser les sédiments à Ado, poste-frontière situé non loin des rivages du lac Turkana, où une pompe manuelle avait été installée par une ONG quelques années auparavant.

Ce poste-frontière m'évoquait une version africaine du *Désert des Tartares*, une tente posée nulle part, près d'une piste très peu fréquentée, gardée par trois policiers armés et quelques huttes éparses abritant un groupe restreint d'éleveurs semi-nomades locaux, les Daasanach. La pompe manuelle était un véritable lieu de vie où des familles amenaient chaque jour s'abreuver leurs troupeaux de zébus, de chèvres et de moutons. Je tamisais donc entre le passage de deux troupeaux. Ma présence était incongrue, les Occidentaux étant en effet très rares dans cette région du monde au milieu des années 1990.

Si je concède avoir ressenti une forme d'hostilité lors de mon premier passage à Ado, j'ai très vite été saisi d'un besoin irrésistible de rompre mon appréhension, de poser mon « autisme » et de me mêler à mes hôtes. Son Gudo (grand nez en daasanach, langue couchitique) est ainsi né : tri des sédiments en groupe, cours improvisés de langue, troc d'appui-nuques, voiture de l'ambassade de France transformée en taxi-brousse, démontage et nettoyage des AK-47, petits soins médicaux et transport vers le dispensaire le plus proche en cas d'urgence. Cette histoire de Son Gudo constitue une exploration très intime de mon âme, voire une thérapie improvisée.

Cet aspect du voyage aux confins de l'Éthiopie méridionale, ce paradis empoisonné où l'on rencontre soit le sourire, soit la mort en chemin est le plus cher à mes yeux.



### Note

1. Le terme « hominines » fait référence à la notion de sous-tribu en systématique linnéenne. Cette dénomination se situe juste au-dessus du genre et est induite par de récents travaux en génétique. Elle présente l'avantage d'insister sur la proximité entre les grands singes bipèdes (nous) et nos très proches grands singes quadrupèdes, qui se rapportent à la sous-tribu des « panines » (chimpanzés et bonobos) ou à celle des « gorillines » (gorilles). La dénomination « hominines » fait, elle, référence à la sous-famille, qui englobe le vaste champ des grands singes bipèdes (nous) et quadrupèdes (chimpanzés, bonobos et gorilles). Enfin, la famille des « hominidés » englobe l'ensemble des grands signes actuels (chimpanzés, bonobos, gorilles et orangs-outangs).

### Suggestions bibliographiques

- U. Almagor, *Pastoral Partners. Affinity and Bond Partnership among the Dassanetch of South-West Ethiopia*, Thèse de doctorat, Université de Jérusalem, 1978.
- D. Barsky *et al.*, « The Early Oldowan Stone-Tool Assemblage from Fejej FJ-1a, Ethiopia », *Journal of African Archaeology*, 2011, 9, 2, p. 207-224.
- C. Darwin, *The Descent of Man, and Selection in Relation to Sex*, éd. J. Murray, Londres, 1871.
- E. Desclaux, « Les sites préhistoriques de la région de Fejej (Dassanech Woreda, Éthiopie) », *Colloque international : Les Premiers peuplements préhistoriques sur les différents continents*, Institut de paléontologie humaine, Paris, 2010.
- F. De Waal, « The Antiquity of Empathy », *Science*, 2012, 336, p. 874-876.
- , *Le Bonobo, Dieu et nous. À la recherche de l'humanisme chez les primates*, Arles, Actes Sud, 2013.
- Y. Houtteman, *Living in the Navel of Waag. Ritual Traditions among the Daasanech of South West Ethiopia*, Thèse de doctorat, Université de Gand, 2011.
- H. de Lumley *et al.*, *Les Sites préhistoriques de la région de Fejej, Sud-Omo, Éthiopie, dans leur contexte stratigraphique et paléontologique*, Paris, Éditions Recherche sur les civilisations, 2004.
- , « The Prehistoric Sites of Fejej (Daasanach Woreda, Ethiopia) », Symposium international, *Translation the Might of a Century Long Research output into Development*, Addis Abeba, Éthiopie, janvier 2008.
- S. Semaw *et al.*, « Early Pliocene Hominins from Gona, Ethiopia », *Nature*, 2005, 433, p. 301-305.
- T. D. White, C. O. Lovejoy, B. Asfaw, J. P. Carlson et G. Suwa, « Neither Chimpanzee nor Human, *Ardipithecus* Reveals the Surprising Ancestry of Both », *Proceedings of the National Academy of Sciences*, 2015, 112 (16), p. 4877-4884.
- T. D. White, G. Wolde et B. Asfaw *et al.*, « Asa Issie. Aramis and the Origin of *Australopithecus* », *Nature*, 2005, 440, p. 883-889.



## EXPLORATIONS SOUS LES PHARAONS : VERS LES ROYAUMES DE YAM ET DE POUNT

*Mathilde Prévost (2011 A/I)*

Normalienne et agrégée en histoire, elle vient de terminer sa thèse sur les ânes en Égypte ancienne (III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> millénaires avant J.-C.), réalisée sous la direction de Pierre Tallet (Faculté de Lettres-Sorbonne Université). Elle a participé aux missions archéologiques de 'Ayn Soukhna et Ouadi el-Jarf (UMR 8167 « Orient et Méditerranée », équipe « Mondes pharaoniques »).



Quand les Égyptiens anciens partaient en exploration, c'était surtout pour des raisons pragmatiques, comme l'observation en vue d'opérations militaires, la découverte de ressources naturelles ou l'ouverture de nouvelles routes donnant un accès direct à ces ressources. Par routes, nous entendons à la fois des infrastructures disposées pour permettre le déplacement de voyageurs, et des aménagements ponctuels pour le repos et le ravitaillement. En raison de ce dernier aspect, le mot inclut les voies terrestres, mais également fluviales et maritimes.

Si les Égyptiens ont établi très tôt des relations avec leurs pays voisins, avant même les premiers pharaons (vers 3000 av. J.-C.), peu de rapports sur des explorations ayant conduit à l'établissement des premières routes nous sont parvenus. Quelques-uns, issus de l'époque pharaonique, sont cependant connus, et nous en présenterons ici deux exemples. L'un concerne une recherche, sous l'Ancien Empire, d'un itinéraire vers le royaume de Yam, dans le désert libyque. L'autre porte sur la célèbre expédition mi-terrestre mi-maritime de la reine Hatchepsout, au Nouvel Empire, vers le mystérieux pays de Pount.

### **Hirkhouf et l'établissement de « routes » dans le désert libyque**

Hirkhouf, « directeur de la Haute Égypte », c'est-à-dire de la partie sud du pays, et « directeur des troupes auxiliaires » sous les rois Mérenrê et Pépi II (vers 2230-2150 av. J.-C.<sup>1</sup>), a fait inscrire sur la façade de sa tombe, à Éléphantine, un récit autobiographique qui met en avant ses qualités de fonctionnaire et ses hauts faits. Il relate notamment quatre expéditions qu'il a menées au sud de la frontière égyptienne. Or, les deux premières peuvent être qualifiées de missions d'exploration. En effet, elles sont relatées de cette manière :

« La Majesté de Mérenrê, mon maître, m'a envoyé avec mon père [...] vers Yam, pour ouvrir la route vers cette contrée. Je l'ai fait en sept mois. J'en ai rapporté toute sorte de produit beau et rare. [...]

Sa Majesté m'a envoyé une deuxième fois, seul. Je suis sorti sur la route d'Éléphantine. Je suis revenu [...] en l'espace de huit mois. Je suis revenu [...] après avoir



ouvert (l'accès) à ces contrées. Jamais cela n'a été trouvé ayant été réalisé par aucun des compagnons uniques et directeurs des troupes auxiliaires qui sont sortis jadis vers Yam<sup>2</sup>. »

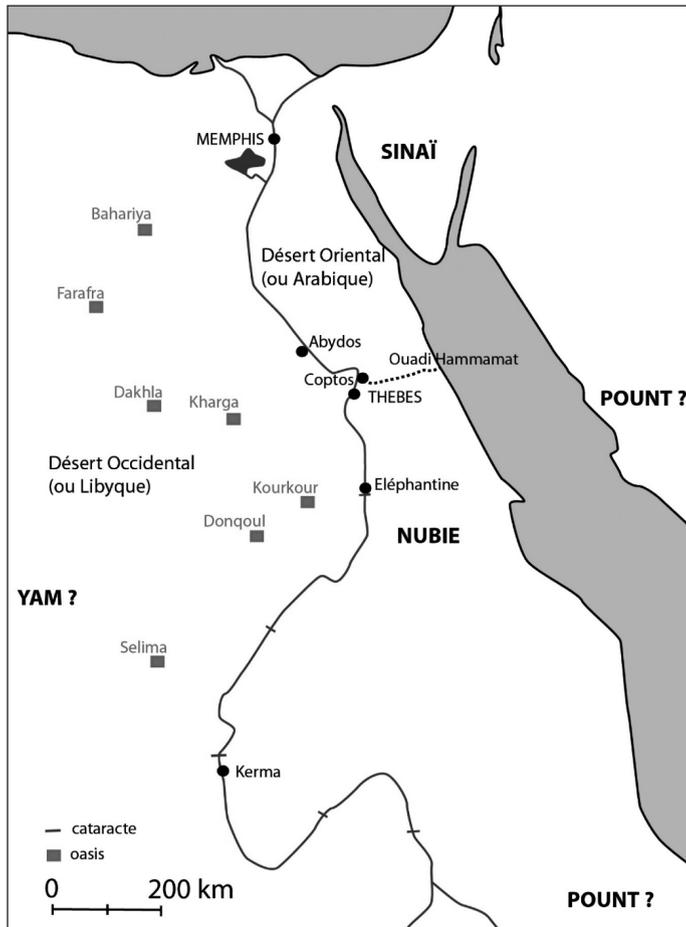
Le dignitaire recevait ses ordres de la capitale, Memphis, mais réunissait probablement sa main-d'œuvre et ses autres ressources à son point de départ, qui était tantôt Éléphantine, tantôt Abydos (voir la carte).

L'autobiographie d'Hirkhouf est le premier texte connu mentionnant le royaume de Yam ; pourtant, celui-ci est cité comme une région alors familière. Les denrées du pays étaient probablement acquises par les Égyptiens par le biais d'intermédiaires. La mission affichée du dignitaire est d'« ouvrir la route vers cette contrée », donc de permettre à d'autres expéditions égyptiennes, officielles et/ou privées, de se rendre directement à Yam.

La localisation du royaume ne fait pas l'objet de consensus : certains chercheurs l'ont situé en Basse Nubie<sup>3</sup>. Dans ce cas, Hirkhouf aurait recherché un itinéraire de substitution par rapport à la voie fluviale. En effet, pour franchir de grandes distances, les Égyptiens de l'époque pharaonique utilisaient de préférence le Nil, qui parcourt le pays du nord au sud. Mais les cataractes qui ponctuent le fleuve au-delà d'Éléphantine posaient problème : elles nécessitaient soit un démontage et remontage des bateaux au-delà de ces rapides encombrés de rochers, soit la mise en place et le maintien d'une flotte au sud de ces obstacles naturels. Ces deux solutions étaient logistiquement compliquées. C'est peut-être pour cette raison que le roi Mérenré a chargé Hirkhouf d'« ouvrir » une route terrestre contournant ces obstacles.

Toutefois, ce détour s'aventure très à l'ouest, au-delà même des oasis de Dounqoul, Kourkour et Selima. Donc Yam ne se trouvait peut-être pas au niveau du Nil, mais plus loin dans le désert libyque.

En quoi consistait cette « ouverture » (*ouba*) de route ? Vraisemblablement, Hirkhouf devait explorer la région pour définir le meilleur itinéraire possible vers Yam ; pour ce faire, il recourrait sans doute à ses « troupes auxiliaires », mais aussi à des guides locaux. Il devait aussi assurer la pérennité de ce parcours. Cela impliquait l'établissement de bonnes relations avec les populations locales : le haut fonctionnaire note à plusieurs reprises qu'il a « pacifié » (*sehetep*) les chefs de diverses régions durant ses deuxième et troisième voyages. Mais cela signifiait aussi veiller à la praticabilité de cette nouvelle route car, dès que l'on s'éloignait des rives du Nil, c'était le désert. Il fallait donc aider les futures caravanes à trouver leur chemin et à s'approvisionner en eau et en nourriture<sup>4</sup>. Pour se repérer, les Anciens mettaient en place des *cairns* ('*alamat* en arabe), signaux placés sur les hauteurs de façon à être vus de loin, et qui allaient du simple rocher dressé à l'accumulation de pierres. De tels repères ont été retrouvés en divers points du désert libyque<sup>5</sup>.



Carte de l'Égypte. DAO d'après Cl. Obsomer, « Les expéditions d'Herkhouf (VI<sup>e</sup> dynastie) et la localisation de Iam », in M.-C. Bruwier (éd.), *Pharaons noirs : sur la piste des quarante jours* (Morlanwelz, 2007, p. 49).

L'eau pouvait être prélevée dans des citernes naturelles, ou transportée, mais les Égyptiens savaient aussi creuser des puits et aménager des points d'approvisionnement. Ces derniers prenaient de multiples formes : du dépôt de céramiques régulièrement remplies de grain, aux forteresses qui assuraient de surcroît la protection des hommes et des animaux (bétail et petit bétail constituant des réserves de viande fraîches, et ânes assurant une partie du transport des vivres, du matériel, et des produits d'échange<sup>6</sup>).

Durant son troisième voyage, Hirkhouf emprunte la « route de l'Oasis », déjà établie, et qui passait vraisemblablement par Dakhla. Il paraît surtout consolider



les relations avec les populations locales et revient de nouveau avec de nombreux produits exotiques. Le retour, du moins sa dernière partie, se fait par voie fluviale. Celui de la quatrième expédition vers Yam est marqué par la présence d'un nain danseur, évènement qui, d'après l'autobiographie, suscita un vif enthousiasme chez le jeune roi Pépi II.

L'autobiographie d'Hirkhouf est le seul texte connu à relater des missions royales vers Yam. Si une route commerciale a bien été établie grâce à lui, elle a dû être empruntée par la suite par des caravanes privées. Il est possible que la route d'Abou Ballas, qui s'étend sur près de 400 km au sud-ouest de Dakhla, ait servi en partie à approvisionner ces expéditions vers Yam ; si c'est bien le cas, d'après la datation des principales phases d'utilisation de cette route, ce commerce a dû être florissant jusqu'à la fin de l'Ancien Empire ou le début de la Première Période intermédiaire, donc pendant environ un siècle.

Les voyages d'Hirkhouf se sont déroulés à la fois par voie terrestre et par voie fluviale. Mais les Égyptiens pouvaient aussi rechercher des routes sur la mer, notamment pour rejoindre le pays de Pount.

### **La reine Hatchepsout et la redécouverte de la route vers Pount**

La première attestation du pays de Pount provient des annales inscrites sur la Pierre de Palerme, et mentionne, sous le règne de Sahourê (env. 2430-2415 av. J.-C.), une expédition qui aurait rapporté entre autres de la myrrhe et de l'électrum. D'autres missions sont connues sous l'Ancien Empire, puis sous le Moyen Empire. Étaient particulièrement recherchés la myrrhe et l'encens, indispensables pour le culte religieux.

Ici encore, nous avons affaire à une région dont l'identification est discutée. L'hypothèse la plus répandue est celle d'une localisation au sud de la mer Rouge, dans l'est du Soudan et le nord-est de l'Éthiopie, mais la partie occidentale de la péninsule Arabique est aussi envisageable. Il est possible que la « terre des dieux », comme on la surnomme, ait couvert de part et d'autre de la mer Rouge une vaste aire dont les limites ont varié au cours du temps.

On sait qu'au Moyen Empire, les troupes partaient de Coptos et longeaient le Ouadi Hammamat, à l'est du Nil, jusqu'à atteindre la mer Rouge (voir la carte). Là, des bateaux, qui étaient apportés ou entreposés en pièces détachées, étaient montés et mis à l'eau<sup>7</sup>.

Après Amenemhat II (vers 1875 av. J.-C.), on ne trouve plus de mention claire d'expédition officielle vers Pount pendant près de quatre siècles, jusqu'à ce qu'Hatchepsout fasse commémorer la mission envoyée sous ses ordres sur les murs de son temple funéraire à Deir el-Bahari (Thèbes-ouest). La reine, qui, de régente de son



neveu Thoutmosis III, s'est faite co-régente porteuse de tous les signes de la royauté, aurait lancé cette expédition dans les années 8 et 9 du règne du jeune roi (autour de 1470). Le but semble avoir été de réaliser de nouveau le trajet sans recourir à des intermédiaires. C'est ce que laissent penser les paroles prêtées au dieu Amon :

« Les merveilles qui étaient apportées de là-bas (Pount) sous tes aïeux étaient apportées d'un homme à un autre [...] en échange de nombreux paiements.

Aucun (Égyptien) ne l'a atteint – à l'exception de tes prospecteurs (*sementiou*). Je ferai en sorte que ta troupe l'atteigne. Je l'ai guidée sur l'eau et sur la terre, ouvrant (*ouba*) pour eux les routes secrètes<sup>8</sup> ».

Les produits de Pount étaient donc encore acheminés, mais par le biais d'intermédiaires qui imposaient leurs prix. Hatchepsout a visiblement souhaité cette expédition, non seulement pour marquer les esprits et faire mieux accepter sa montée au pouvoir, mais aussi pour prouver que ces intermédiaires étaient indispensables.

Dans la dernière phrase, nous retrouvons l'expression « ouvrir » (*ouba*) la ou les « route(s) » (*oua(ou)t*) utilisée par Hirkhouf. Mais cette fois ces routes sont à la fois terrestres et maritimes, et le sujet n'en est pas le responsable de l'expédition, ni même la souveraine, mais Amon lui-même. La reine pharaon montre ainsi jusqu'où va la faveur du roi des dieux à son égard !

Il ne semble pas, toutefois, que l'exploit ait été réitéré par les successeurs d'Hatchepsout : sous ces derniers, on trouve plutôt l'évocation de visites de Pountites vers l'Égypte. Ce n'est que sous Ramsès III (env. 1185-1155) qu'une expédition royale est une dernière fois évoquée, passant comme jadis par Coptos et le Ouadi Hammamat. La réouverture de la route de Pount par Hatchepsout n'a donc pas été suivie d'une utilisation fréquente, du moins par les émissaires royaux. En revanche, les produits originaires de la contrée restent régulièrement mentionnés, ce qui atteste que l'Égypte en était toujours fournie, par des particuliers égyptiens ou africains. La mission aura donc essentiellement servi à accroître le prestige politique de la reine, qui réitérait ainsi l'exploit de ses prédécesseurs des temps anciens, et à affirmer la faveur dont elle bénéficiait auprès des dieux.

L'expédition d'Hatchepsout a été l'occasion d'une exploration des routes possibles, mais aussi d'une observation des espaces traversés. En effet, les murs de son temple funéraire représentent non seulement la rencontre entre les émissaires égyptiens et les habitants de Pount, et les produits emportés sur les cinq navires de la reine (arbres à encens, myrrhe, anneaux d'or, ébène, ivoire, animaux exotiques), mais aussi la faune marine, qui correspond à celle de la mer Rouge, les maisons sur pilotis des Pountites, la végétation, la faune domestique (bétail, ânes) et sauvage (babouin, girafe, rhinocéros). On trouve d'ailleurs le même intérêt dans le temple de Karnak, dans « la salle des fêtes » construite par Thoutmosis III et surnommée le *Jardin botanique* :



les parois y figurent une sorte d'encyclopédie iconographique représentant la faune et la flore observées lors de ses campagnes en Syro-Palestine. En outre, ces observations ne sont pas sans évoquer celles effectuées lors de l'expédition d'Égypte de Bonaparte (1798-1801), qui emmena avec lui, non seulement ses troupes, mais aussi des savants chargés d'explorer le pays. Ces études donnèrent lieu à la publication de la *Description d'Égypte*.

### Conclusion

Ces exemples d'expéditions, celle d'Hirkhouf et celle commanditée par Hatchepsout, montrent bien que les explorations royales de l'époque pharaonique avaient principalement des objectifs économiques ou stratégiques. Toutefois, avec la mission de Pount, apparaît un intérêt pour l'observation et la représentation des contrées visitées.

Au-delà de la portée réelle de ces missions, qui paraît assez importante dans le cas d'Hirkhouf, plus ponctuelle dans le cas d'Hatchepsout, leur affichage sur la façade d'une tombe ou sur le portique d'un temple contribue surtout à rehausser le prestige du dignitaire qui a dirigé l'exploration ou celui du souverain qui l'a ordonnée.

Pour terminer nous pouvons, à la suite d'Hérodote, mentionner l'expédition qu'aurait ordonnée bien plus tard le pharaon Nécho II (610-595). Elle aurait eu pour but la circumnavigation de l'Afrique, car des marins phéniciens devaient, depuis la mer Rouge, revenir vers l'Égypte en franchissant le détroit de Gibraltar<sup>9</sup>. Cependant ce périple, qui aurait duré trois ans, reste encore aujourd'hui contesté<sup>10</sup>.

### Notes

1. Pour les dates absolues, nous nous référons à : E. Hornung *et al.*, *Ancient Egyptian Chronology*, Leyde-Boston, Brill, 2006, p. 490-495.
2. K. H. Sethe, *Urkunden des alten Reichs* (1906), Leipzig, 1933 (2<sup>e</sup> éd.), p. 124-125 ; M. Lichtheim, *Ancient Egyptian Literature I*, Berkeley-Los Angeles-Londres, UCP, 1975, p. 25.
3. J. Cooper, « Reconsidering the Location of Yam », *Journal of the American Research Center in Egypt*, 2012, 48, p. 4-5.
4. K. P. Kuhlmann, « The "Oasis Bypass" or The Issue of Desert Trade in Pharaonic Times », in T. Lenssen-Erz et U. Tegtmeier (éd.), *Tides of the Desert*, Université de Cologne, 2002, p. 139-144.
5. F. Förster, « Beyond Dakhla : The Abu Ballas Trail in the Libyan Desert (SW Egypt) », in F. Förster et H. Riemer (éd.), *Desert Road Archaeology in Ancient Egypt and Beyond*, Université de Cologne, 2013, p. 301.
6. M. Prévost, « Partir avec des ânes dans le désert : les caravanes des anciens Égyptiens (III<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> millénaires avant notre ère) », in M. Prévost *et al.* (éd.), *Routes, communications et circulation : Approches croisées*, Paris, 2021, p. 78-79 et p. 86-87 (en ligne : <https://www.orient-mediterranee.com/IMG/pdf/jjc4-routes-def-bd.pdf>). Ainsi, Hirkhouf se vante de



- revenir de son troisième voyage avec « trois cents ânes chargés d'ence[ns], d'ébène [...], de peaux de panthère, d'ivoires d'éléphants » et autres produits africains : *ibid.*, p. 80-81.
7. K. A. Kitchen, « The Land of Punt », in T. Shaw, P. Sinclair, B. Andah et A. Okpoko (dir.), *The Archaeology of Africa : Food, Metals and Towns*, Londres, Routledge, 1993, p. 587-603 ; D. Meeks, « Coptos et les chemins de Pount », *Topoi*, 2003, suppl. 2, p. 267-332 ; P. Tallet, « Deux notes sur les expéditions au pays de Pount à la lumière de nouvelles données archéologiques », *Revue d'Égyptologie*, 2013, 64, p. 189.
  8. K. H. Sethe, *Urkunden der 18. Dynastie*, Leipzig, 1906, p. 344-345.
  9. *Histoires*, IV, 42.
  10. D. Agut et J.-C. Moreno García, *L'Égypte des pharaons : de Narmer à Dioclétien*, Paris, Belin, 2016, p. 598.

## DE L'AVEVENTURE AUX VOYAGES... EN ÉGYPTE

*Guy Lecuyot*

Architecte-archéologue, il est chercheur associé au laboratoire d'archéologie de l'ENS, UMR 8546 CNRS-ENS, AOcO Archéologie et philologie d'Orient et d'Occident.



### En Égypte !

En cette année de commémoration du bicentenaire de la mort de Napoléon, nul ne peut contester la place éminente qu'a occupée l'Expédition d'Égypte dans la redécouverte du pays. Pourtant, sans remonter à l'Antiquité, l'Égypte a toujours conservé une place particulière dans l'imaginaire collectif. Pour les chrétiens, et durant des décennies après le temps des croisades, cette terre représentait une extension des pèlerinages en Terre sainte et un témoin des épisodes de l'histoire biblique, avec Joseph<sup>1</sup> et Moïse, de l'Histoire sainte, avec la fuite de la Sainte Famille<sup>2</sup> ou encore le siège de Saint-Marc à Alexandrie et le monastère de Sainte-Catherine dans le Sinaï.

Partir relevait alors d'une véritable aventure, d'une certaine inconscience et d'une grande témérité avec le risque des épidémies, celui de rencontrer des pirates ou de faire naufrage, etc.

Les Roumis n'étaient pas les bienvenus et n'avaient pas bonne réputation, et pour cause ! Ils étaient soupçonnés de vouloir s'emparer de trésors... et, à défaut, de monnaies, de médailles antiques et, surtout, de manuscrits coptes et arabes. De plus, les chrétiens, ces « infidèles », devaient s'incliner devant un musulman et les vexations étaient chose courante.

Le besoin d'explorer d'autres mondes est apparu à la Renaissance puis, avec le siècle des Lumières, le développement des sciences, des arts et des lettres. Cette ouverture s'est manifestée dès les premières grandes découvertes et les premiers



tours du monde : curiosités scientifiques non dénuées d'arrière-pensées politiques et commerciales. La rivalité des puissances européennes était grande pour s'appropriier des territoires et se fournir en nouvelles ressources et en matières premières. Avec le début de l'ère industrielle, l'acquisition de nouveaux marchés est devenue un besoin encore plus pressant afin d'exporter des produits manufacturés.

La position de l'Égypte, à la charnière entre l'Afrique et le Proche-Orient et sur la route commerciale avec l'Orient lointain, en faisait un atout majeur et a attiré la curiosité et aiguisé les appétits. Des centres d'échanges comme Rosette et Alexandrie représentaient d'importants enjeux économiques pour approvisionner l'Europe en produits exotiques venus d'Orient, et cela malgré la concurrence de la route du Cap. Pourtant, au XVIII<sup>e</sup> siècle encore, au-delà des franges côtières, l'Égypte profonde restait une *terra incognita* à explorer.

C'est donc surtout à la Renaissance puis au siècle des Lumières que cette curiosité pour l'Égypte s'est concrétisée. Les conditions politiques de l'époque n'y sont pas étrangères avec la conquête de l'Égypte par les Ottomans et, grâce aux capitations renouvelées sous Louis XIV, pour la « nation française » la possibilité d'établir des comptoirs cantonnés sur les franges du pourtour méditerranéen.

Avant l'expansion du monde occidental, des voyageurs s'embarquaient pour visiter l'Égypte. Aventuriers, simples visiteurs, pèlerins et même anciens prisonniers réduits en esclavage par des pirates, bon nombre d'entre eux ont publié leur aventure décrivant parfois aussi le pays, sa flore, sa faune et les mœurs et coutumes des Égyptiens et des Turcs.

Quelques récits remontant aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles n'ont pas manqué d'aiguiser la curiosité des générations suivantes, et c'est à partir du XVII<sup>e</sup> et surtout du XVIII<sup>e</sup> siècle qu'ils deviennent plus nombreux avec comme acmé l'expédition militaro-scientifique de Bonaparte<sup>3</sup>.

Avant l'expédition, le parcours des visiteurs se cantonnait en général au nord, entre Alexandrie, Le Caire et ses environs et le Sinaï. Une expédition au Sinaï prenait du temps, pas moins de dix jours, et de l'argent. À la fin du XV<sup>e</sup> siècle, Félix Fabri se met en route avec une caravane de 25 chameaux, 30 ânes et 60 hommes.

Il était risqué et hasardeux de visiter le pays et dangereux de pousser la curiosité jusqu'à se rendre en Haute Égypte. Même muni d'un firman, le voyageur était à la merci du bon vouloir des petits potentats locaux. Quelques rares aventuriers n'ont pourtant pas hésité à faire ce périple, comme les frères Gervais et Protais ou encore Paul Lucas, voire à partir vers l'Abyssinie. Pour la plupart, comme Jean de Thévenot, les excursions consistaient à se rendre aux pyramides de Giza et à Saqqara pour ses momies, et à se procurer la fameuse *mumia* très prisée des apothicaires et censée avoir des vertus thérapeutiques. Certains occupent une place toute particulière : par



exemple le père Vansleb, missionné par Colbert pour acquérir médailles et manuscrits, coptes ou arabes ; le Danois Frédéric Louis Norden (*Voyage d'Égypte et de Nubie*, 1755) ; le Britannique Richard Pococke (*A Description of the East and Some Other Countries*, 1743) ; le père Claude Sicard (1677-1726) avec ses *Lettres édifiantes et curieuses de la Société de Jésus* ; Claude-Étienne Savary (1750-1788) avec ses *Lettres sur l'Égypte* ou encore Volney<sup>4</sup> (1757-1820) dont le *Voyage en Égypte et en Syrie* a accompagné Bonaparte dans son épopée. Plus ou moins écrivains, tous ces personnages ont publié des récits de leurs voyages qui ont souvent connu plusieurs éditions ainsi que des traductions. Ces narrateurs n'hésitaient d'ailleurs pas à emprunter à d'autres les descriptions qui leur manquaient afin de compléter leur récit, pratique habituelle à une époque où les droits d'auteur n'avaient pas trop cours.

C'est le Danois Frédéric Louis Norden qui, le premier, publia des vues assez fiables des ruines de la Thébaïde. Il faut dire que les graveurs avaient un peu tendance à interpréter les dessins à la mode classique. C'est encore le cas pour ceux des bas-reliefs pharaoniques dans la *Description de l'Égypte*, ce qui en dit long sur le regard que l'on peut porter sur ce que l'on ne connaît pas ; ce n'est qu'avec Champollion que cela changea.

## Napoléon

On a trop tendance à considérer que l'égyptomanie a pris naissance au retour de l'Expédition d'Égypte et avec le style qui lui est associé. Pourtant cette mode trouve des racines dès le xvii<sup>e</sup> siècle et jusqu'à la Révolution comprise.

Mais rendons à Bonaparte... car c'est sans aucun doute l'Expédition d'Égypte, entreprise mêlant conquête militaire<sup>5</sup> et recherches scientifiques<sup>6</sup>, qui stimula la mode et conforta le goût égyptien en Europe. Aventure scientifique inédite par les moyens mis en œuvre et la qualité des savants qui prirent part à cette expédition, des plus connus comme Gaspard Monge ou Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, ou de jeunes ingénieurs comme Jean-Baptiste Jollois et Édouard de Villiers. Si un certain penchant égyptien s'était déjà manifesté, avec l'Expédition, cet engouement a été magnifié avec le style « retour d'Égypte » et cette passion égyptienne ne s'est depuis jamais démentie.

Cette double casquette militaro-scientifique a permis à Bonaparte de créer, en 1798, l'Institut d'Égypte puis la Commission des sciences et des arts. Ses membres vont, avec curiosité et esprit scientifique, classer et répertorier une documentation multiforme sans précédent accumulée sur le pays et publier les premiers résultats dans les *Mémoires*.

Bien avant qu'Edme François Jomard entreprenne de faire paraître la monumentale *Description de l'Égypte* (1809-1823), c'est Vivant Denon qui très rapidement,



après son retour d'Égypte en 1799, publie en 1802 son *Voyage dans la Haute et Basse Égypte*, ouvrage qui eut un grand succès et fut largement diffusé. On peut vraiment parler d'aventure pour ce cinquantenaire qui, à la suite de la colonne militaire partant pacifier le sud, s'attarde à décrire et dessiner les monuments sans trop se soucier des dangers encourus en s'éloignant parfois un peu trop de la troupe.

Durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, à la suite de la campagne d'Égypte, ont pris place les premières recherches d'antiquités, ce qu'on qualifie de « temps des consuls » grands pourvoyeurs d'antiquités des musées occidentaux (Henry Salt, consul général britannique, et Bernardino Drovetti, consul de France), puis les premières explorations archéologiques scientifiques : l'exploration franco-toscane en 1828-1829, dirigée par Jean-François Champollion<sup>7</sup> et Ippolito Rosellini<sup>8</sup>, puis celle menée en 1842-1845 par Carl R. Lepsius au nom du roi de Prusse.

Après l'Expédition d'Égypte, on aurait pu croire que tout avait été dit ou presque. Ce fut plutôt le contraire, et voyageurs et/ou écrivains, tous y allèrent de leur relation de voyage avec, dès 1835, l'apparition du premier guide dû à John G. Wilkinson. Ce dernier conseillait aux voyageurs d'adopter une tenue locale plus adaptée au climat et supposée faciliter leur intégration à la population, accoutrement qui ne trompait jamais bien longtemps les autochtones, et d'emporter aussi des armes pour se protéger des brigands. Au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle déjà, Pierre Bellon rapportait qu'il fallait se déguiser en moine ou à l'orientale car les musulmans étaient intolérants vis-à-vis des marchands et des voyageurs chercheurs de trésors.

### Au XX<sup>e</sup> siècle

Les nombreuses découvertes archéologiques au cours du XX<sup>e</sup> siècle, dont la plus célèbre, celle de Toutankhamon en 1922, a été alors largement médiatisée par le *Time* qui en avait acquis l'exclusivité, ont incité et encouragé les visiteurs – d'abord les plus fortunés bientôt suivis de nombreux groupes, prémices du tourisme de masse<sup>9</sup> ; l'aventure archéologique égyptienne a ainsi pris rapidement une dimension planétaire.

En 1841, la création de l'agence Cook (active jusqu'en 2019) a grandement facilité les déplacements, les voyages se faisant en bateau, « à voile ou à vapeur »<sup>10</sup> jusqu'à Alexandrie, voire en train avec la compagnie des wagons-lits et l'Orient-Express jusqu'à Istanbul prolongé un temps par le Taurus Express<sup>11</sup>. En Égypte, à la même époque, les conditions de circulation s'améliorent avec des lignes de chemin de fer dans le delta (Le Caire-Suez et Le Caire-Alexandrie). Cependant, la ligne Le Caire-Assouan n'est pas en service avant 1880. Sur le Nil, à la même époque, des bateaux à vapeur remplacent les bateaux à voile, fonctionnement concédé à Thomas Cook et Fils par l'administration du khédivé.



Pour les millions de touristes qui arpentent le pays aujourd'hui encore, les visites sont organisées et moins risquées qu'hier. Mais, pour chacun d'entre eux, cela reste sans aucun doute une aventure et une découverte. Il en est de même pour l'archéologie pour qui l'aventure scientifique n'est jamais terminée.

### Notes

1. Que ce soit pour le baron d'Anglure à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle ou Antoine Morison à la fin du xviii<sup>e</sup>, les pyramides furent assez souvent interprétées comme les greniers de Joseph (ou du pharaon).
2. Séjour marqué par l'arbre de la Vierge Marie à Matariya et la crypte de l'église Saint-Serge dans le Vieux-Caire.
3. Sur les anciens voyageurs, on pourra consulter la collection de l'IFAO : *Voyageurs occidentaux en Égypte* (26 titres parus entre 1970 et 1990) ; le plus ancien voyage est celui de Joos Van Ghistele en 1482-1483, le plus récent celui de Vivant Denon en 1798-1800. Voir aussi J.-M. Carré, *Voyageurs et écrivains français en Égypte* (Le Caire, Institut français d'archéologie orientale, 1956).
4. Constantin-François Chassebœuf de La Giraudais, comte Volney, fut aussi professeur d'histoire de la toute jeune École normale de l'an III. Voir, sous la direction de D. Nordman (1961 I), *L'École normale de l'an III. Leçons d'histoire, de géographie, d'économie politique* (Paris, Dunod, 1994).
5. L'expédition avait pour objectif principal de s'opposer aux Anglais et de leur couper la route vers l'Orient.
6. Voir, par exemple, H. Le Guyader (1968 s), *L'Aventure de la biodiversité*, Paris, Belin, 2018, p. 162-167.
7. En 2022 on célébrera le bicentenaire du déchiffrement des hiéroglyphiques ; voir la *Lettre à Monsieur Dacier, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, relative à l'alphabet de hiéroglyphes phonétiques* datée du 22 septembre 1822.
8. Un tableau de Giuseppe Angelleli (Florence, Musée égyptien) représente les participants habillés à l'orientale, pratique destinée à mieux s'intégrer à la population.
9. À partir de la seconde moitié du xix<sup>e</sup> siècle, on voit apparaître de nombreux guides : Joanne, *Itinéraire de l'Orient* (1861) ; Baedeker, *Aegypten, Handbuch fuer Reisende- Erster Theil : Unter-Aegypten bis zum Fayum und die Sinai-Halbinsel* (1877)... Ils font suite au guide de J. G. Wilkinson, *The Topography of Thebes and General View of Egypt* (1835) puis aux guides Murray, *Hand-Book for Travellers in Egypt* (1847). Voir O. V. Volkoff, *Comment on visitait la vallée du Nil : les « guides » de l'Égypte*, RAPH XXVIII, Le Caire, 1967.
10. Au départ de Southampton, Marseille, Trieste et plus tard Brindisi. La vapeur s'impose à partir du milieu du xix<sup>e</sup> siècle avec des prestations voyageurs sur les bateaux.
11. Voir par exemple S. Moussa, *Le Voyage en Égypte. Anthologie de voyageurs européens de Bonaparte à l'occupation anglaise*, Paris, Robert Laffont, 2004.



## LA CARAVANE LE CAIRE-LA MECQUE<sup>1</sup>

*Guy Lecuyot*

**A**vec l'époque musulmane, des Mamelouks aux Ottomans, un voyage remarquable s'est développé et a perduré durant des décennies, jusqu'à la fin des années 1930 – c'est la caravane pour La Mecque. Celle-ci partait du Caire et transportait un grand palanquin juché sur un dromadaire : le Maḥmal qui marquait la mainmise égyptienne puis ottomane sur le Hedjaz<sup>2</sup>. L'Égypte fournissait alors la tenture (Kiswa) richement brodée qui ornait l'extérieur de la Kaaba et qui était changée chaque année<sup>3</sup>.



La caravane du Caire (carte postale de 1904).

Pour la majorité de ces pèlerins qui n'avaient jamais quitté ni leur village ni leur région et qui se rendaient sur les lieux saints de l'Islam, c'était une véritable aventure. Au départ du Caire, avant la démocratisation des liaisons aériennes, la route passait par Suez, le Sinaï et, à Aqaba, rejoignait le Hedjaz par la mer. C'était une véritable épopée qui, à pied, à dos de dromadaire et en bateau, ne prenait pas moins de quarante jours.

Au retour, après la visite aux lieux saints, les pèlerins étaient gratifiés du titre de Hadj. La coutume était alors de faire peindre sur la façade de leur maison, toujours dans un style plutôt naïf, des représentations d'épisodes de leur équipée. Cette pratique reste encore en vigueur dans les villages, surtout en Haute Égypte.



Aujourd'hui, plus de dromadaires ni de bateau, mais des pèlerins, qui sont des millions venant des quatre coins du monde, se retrouvent vêtus de blanc dans les halls des aéroports. L'avion a remplacé les anciens moyens de transport et, pour ces dévots, accomplir ce cinquième pilier de l'Islam représente une véritable aventure mystique, même si elle reste toujours très organisée et encadrée.

### Notes

1. Voir C. Mayeur Jaouen (1983 L), *Pèlerinage d'Égypte. Histoire de la piété copte et musulmane XV-XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2005.
2. Il fut abandonné après la Première Guerre mondiale, l'indépendance de la région et la prise en main des lieux saints par Abdelaziz Ibn Saoud.
3. J. Jomier, *Le Mahmal et la caravane égyptienne des pèlerins de La Mecque (XIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale, 1953.

## POURQUOI ULYSSE

*Monique Trédé (1963 L)*

Agrégée de l'Université, docteur es Lettres, elle a enseigné la langue et la littérature grecques successivement à l'Université d'Aix en Provence, à l'ENSJF (« Sèvres »), à l'ENS de la rue d'Ulm et à l'Université de Rouen. Elle a été directrice adjointe (Lettres) de l'ENS Ulm et, depuis 2015, elle est membre de l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles Lettres).



« On ne s'attendait guère  
De voir Ulysse en cette affaire. »  
(Jean de La Fontaine, *Fables* X, II)

Encore une fois « pourquoi Ulysse ? »<sup>1</sup> sans doute Dante (l'Enfer XXVI) et Tennyson (*Ulysses*, 1833) sont-ils parvenus à inscrire dans l'imaginaire collectif un Ulysse grand voyageur, heureux d'errer sur les flots, d'aventure en aventure, pour percer les secrets de l'univers. Mais tel n'est pas le héros d'Homère. Parti contre son gré pour la guerre de Troie<sup>2</sup>, il déteste la mer et, après la chute de Troie, ne rêve que du retour, cherchant à rejoindre sa patrie, Ithaque et son épouse, la sage Pénélope, refusant jusqu'à l'immortalité et l'éternelle jeunesse que lui offre Calypso pour retrouver une épouse vieillie : « Toute sage qu'elle est, je sais qu'après de toi, Pénélope serait sans grandeur ni beauté : ce n'est qu'une mortelle, et tu ne connaîtras ni l'âge ni la mort. Et pourtant le seul vœu que chaque jour je fasse est de rentrer là-bas, de voir en mon logis la journée du retour ! (*Od.* V, v. 215-220) » Mais Poséidon le poursuit de sa haine et empêche ce retour tant désiré (*Od.* I, v. 20-21).



Qu'Ulysse ait pu devenir le symbole du voyageur-explorateur désireux de découvrir le monde et de sans cesse voir du nouveau est d'abord une énigme que nous tenterons ici d'éclairer.

### L'Ulysse d'Homère

Ulysse (du latin *Ulixes*), en grec *Odyseus*, qui donna son nom à l'*Odyssée*, épopée de 12 109 hexamètres transmise sous le nom d'Homère<sup>3</sup>, loin de nous être présenté comme un héros aventureux, apparaît dans le poème comme un être de souffrance et d'endurance face aux malheurs qui ne cessent de le frapper. Alors que tous les héros ayant pu quitter Troie vivants sont rentrés chez eux, « il ne reste que lui à toujours désirer le retour et sa femme » (*Od.* I, v. 13). L'invocation à la Muse qui ouvre le poème et en annonce le contenu est sans ambages :

« Conte moi, Muse, l'homme aux mille tours, celui qui tant erra (*plangthè*) quand de Troade il eut pillé la ville sainte, celui qui parcourut les cités de tant d'hommes et connut leurs pensées, celui qui, sur les mers, passa par tant d'angoisses (*pathen algea*) en luttant pour survivre et ramener ses gens. »

Errant et malheureux malgré son astuce – tel est l'Ulysse d'Homère.

Un héros malheureux (*polutlas, tlêmôn, talasiphôn, kammoros*) ne rêvant que du retour... : Ulysse l'endurant

Les quatre premiers chants de l'épopée qui retracent les aventures de Télémaque, le fils d'Ulysse, parti à la recherche de son père dressent un portrait indirect du héros qui n'apparaît qu'au chant V. Lors de l'assemblée des dieux qui ouvre le chant I, Athéna ne manque pas de rappeler le malheur d'Ulysse : « le malheureux, le voilà loin des siens à souffrir mille maux... et lui, qui ne voudrait que voir monter un jour les fumées de son toit, il appelle la mort. » (I, 49 *sq.*) Télémaque, à Ithaque, s'adressant à la nourrice lui fait écho : « le malheureux » (II, v. 351) ; Protée, au chant IV confie à Ménélas « l'avoir vu, dans une île, pleurer à chaudes larmes (IV, v. 556). Quand Hermès, envoyé par Zeus, découvre au chant V l'île de Calypso, il ne voit pas Ulysse : « il pleure sur le rivage, assis en larmes en cette place où, chaque jour les larmes, les sanglots, le chagrin lui secouent le cœur, le regard embué fixé sur l'horizon liquide ». (v. 83-84). Et quand Calypso, obéissant aux ordres de Zeus, va trouver Ulysse pour lui annoncer qu'il peut partir, « Elle le trouve sur le rivage, les yeux toujours baignés de larmes, perdant sa douce vie à pleurer le retour [...], restant des jours entiers assis sur les rochers de la grève promenant ses regards sur la mer inféconde et laissant larmes, cris et douleur lui ravager le cœur. » (V, v. 152 *sq.*) Chez Alkinoos Ulysse s'écrie : « S'il est un humain que vous voyez traîner la pire des misères, c'est à lui que pourraient m'égalier mes souffrances, et c'est encore de moi que



vous pourriez entendre les malheurs les plus grands que j'ai subis sous le courroux des dieux » ; avant de poursuivre : « mais vous, sans plus tarder, dès que poindra l'aurore, rendez un malheureux à sa terre natale ! Oui, que je souffre encore, que je perde la vie pour peu que je revoie mon bien, mes serviteurs et ma vaste demeure ! » (VII, v. 211-225) On sait qu'il va jusqu'à renoncer à l'immortalité que lui offre Calypso pour retrouver son île, sa femme, son fils et affronter d'autres malheurs encore. Car, de retour à Ithaque, de nouvelles épreuves l'attendent. Tirésias au chant XI puis Athéna l'avertissent : « sache donc les épreuves que jusqu'en ton manoir, le destin te réserve [...] Il te faudra pâtir de bien des maux » (XIII, v. 306 *sq.*). Et, alors même qu'il a triomphé des prétendants et retrouve Pénélope, il doit lui annoncer qu'une dernière épreuve l'attend : « Pauvre amie, à quoi bon me presser de parler ? Je m'en vais te le dire et ne t'en rien cacher mais ton cœur n'aura pas de quoi se réjouir et moi-même j'en souffre. » (XXIII, v. 264 *sq.*) Et c'est l'annonce d'un nouveau départ, une rame sur l'épaule, allant de ville en ville jusqu'à trouver un peuple qui ne connaisse pas la mer. Quand il retrouvait aux Enfers sa mère Anticlée, cette dernière avait bien lieu de s'exclamer « Hélas, mon fils, le plus infortuné des êtres. » (XI, v. 216)

Un héros intelligent (*polumêtis, polumèchanos*), rusé et plein de ressources, (*polutropos*), perspicace (*angkhinoos*) : Ulysse l'astucieux

Mais cet Ulysse qui, dès l'*Iliade*, se définissait par l'astuce, la ruse, l'habileté – que l'on songe à la Dolonie (*Iliade* X), – est aussi l'habile conseiller qui eut l'idée du cheval de Troie, comme le chante Démodocos, l'aède phéacien dont le chant fait pleurer Ulysse (chant VIII). Il est encore celui qui échafaude les plans permettant à ses compagnons comme à lui de survivre, aussi bien chez les Lotophages, ou les Lestrygons, que face au Cyclope ou chez Circé. Et il s'en fait un mérite : « Nous avons mes amis connu bien des dangers ! Peut-il nous advenir quelque danger plus grand qu'au jour où le Cyclope au fond de sa caverne nous tenait enfermés ? Pourtant, même de là, n'est-ce pas ma valeur, mes conseils, mon esprit qui nous ont délivrés ? (XII, v. 208-212) « Jamais en son esprit les ruses ne manquaient » souligne ailleurs Homère (XIII, v. 254). Et Athéna s'en amuse :

« Quel fourbe, quel larron, quand ce serait un dieu, pourrait te surpasser en ruses de tout genre, sacré filou ! Combien de tours encore dans ton sac ? Tu rentres au pays et tu ne penses encore qu'aux histoires de brigands, aux mensonges que tu chéris depuis l'enfance ! Suffit ! on se connaît, toi et moi ; si, de tous les mortels c'est toi le champion des plans savants, des beaux discours, c'est l'astuce et la ruse de Pallas Athéna que vantent tous les dieux. » (XIII, v. 291 *sq.*)

« À tant de menteries, comme il savait donner l'apparence du vrai ! » (XIX, v. 203)

Cette intelligence du héros est au service de ses talents oratoires. L'*Iliade* présentait déjà notre héros comme un orateur hors pair (III, v. 210 *sq.*) et l'*Odyssee* le confirme ;



le discours qu'il adresse à Nausicaa, alors qu'il se présente à elle nu, épuisé par la tempête, fait alterner flatterie et compliments, un discret auto-éloge et un appel à la pitié (VI, v. 148-185)<sup>4</sup>.

D'autres traits de caractère du héros sont suggérés au fil des épisodes sans que le poème les souligne avec une force particulière

Un *esprit curieux*, comme le révèle l'épisode des Sirènes : la curiosité d'Ulysse ainsi que sa prudence s'y manifestent. Après les conseils de Circé il alerte ses compagnons :

« Amis, je ne veux pas qu'un ou deux seulement connaissent les arrêts que m'a transmis Circé, cette toute divine. Non, je veux tout vous dire pour que, bien avertis, nous allions ensemble à la mort ou tâchions d'éviter la Parque et le trépas. »

Quand le navire s'approche de l'île des Sirènes le héros bouche avec de la cire les oreilles de l'équipage, se fait solidement attacher au mât en recommandant, s'il appelle pour qu'on desserre ses liens, de donner au contraire un tour de plus. C'est ainsi qu'il peut entendre leur chant, ce chant qui exalte sa gloire et rend l'auditeur « plus riche en savoir » – ce que veut retenir Cicéron dans le *De finibus* V, 18 : pour lui c'est le désir de savoir qui séduirait ainsi les voyageurs ; pour d'autres ce sont les flatteries et la beauté des sirènes. « Et leurs voix admirables me remplissaient le cœur du désir d'écouter » avoue Ulysse (*Od.* XII, v. 191-192). Cette curiosité peut aussi se révéler dangereuse quand Ulysse reste sourd aux conseils de ses compagnons qui l'exhortent à quitter en hâte la grotte du Cyclope, dans son désir de rencontrer l'occupant des lieux, le monstrueux Polyphème.

Un *maître doux et pieux* que chacun chérit : la tendresse qu'Ulysse éprouve envers Elpénor, « le plus jeune de nous, le moins brave au combat, le moins sage au conseil (*Od.* X, v. 552-553) » est manifeste dans le chagrin qu'il éprouve à découvrir l'ombre d'Elpénor dans l'Hadès comme dans l'empressement qu'il met à l'ensevelir (XII, v. 10-16). À Ithaque « Jusqu'au fond du cœur la tristesse me prend chaque fois que j'entends parler de ce bon maître », s'exclame le porcher Eumée (XIV, v. 170) ; et Pénélope fait reproche aux prétendants d'avoir oublié la douceur du règne d'Ulysse :

« Vos pères, autrefois, quand vous étiez petits, ne vous ont donc pas dit ce que pour vos parents Ulysse avait été, ne faisant jamais rien pour abuser du peuple comme c'est la façon des rois de sang divin, qui persécutent l'un et favorisent l'autre ! Ce n'est pas lui, jamais, qui fit tort à personne. » (IV, v. 687-691)

Zeus lui-même rappelle à plusieurs reprises la piété d'Ulysse qui lui offrit maint et maint sacrifice : « Comment donc oublierais-je jamais cet Ulysse divin qui, sur tous les mortels, l'emporte et par l'esprit et par les sacrifices qu'il fit toujours aux dieux ? » (I, v. 65 sq.)



Un *homme qui ne renie aucun des besoins de son corps mortel* : le bain et le sexe qui le retint sept ans chez Calypso et un an chez Circé, la nourriture et la boisson :

« Est-il rien de plus chien que ce ventre odieux ? Toujours il nous excite et toujours nous oblige à ne pas l'oublier, même au plus fort de nos angoisses ! Quand j'ai le deuil au cœur, il veut manger et boire ; il commande et je dois oublier tous mes maux. » (VII, v. 216-220)

En résumé, un héros humain, trop humain, un homme fait de grandeur et de misère, une intelligence constamment en éveil – mais ce n'est pas là une vertu proprement héroïque – qui subit quantité de malheurs pour retrouver les siens. On conçoit qu'il soit devenu un symbole de la vie humaine aux prises avec les épreuves et les forces de l'univers, la navigation passant facilement pour une métaphore de la vie, mais, notons-le, Homère ne dégage aucune leçon de ces aventures et nous convie seulement au plaisir du récit.

La complexité nuancée de la figure homérique d'Ulysse ainsi que la discrétion d'Homère sur la fin du héros<sup>5</sup> ont suscité, en rapport avec des contextes historiques et culturels divers, toutes sortes de réinterprétations, et ce dès l'Antiquité.

### Les réinterprétations antiques de la figure d'Ulysse<sup>6</sup>

La tragédie du v<sup>e</sup> siècle : du héros plein d'humanité au démagogue menteur

Le théâtre de Sophocle est sur ce point révélateur. Sur les sept pièces qui nous sont parvenues sous son nom, deux présentent le personnage. Dans *l'Ajax*, la plus ancienne des pièces conservées (vers 445 av. J.-C), un Ulysse plein d'humanité compatit aux malheurs de celui qui fut son pire ennemi. Dans une crise de folie suscitée par Athéna, Ajax, croyant tuer les Atrides et Ulysse, n'a massacré qu'un troupeau de bœufs : « Le malheureux a beau être mon ennemi, j'ai pitié de lui quand je le vois ainsi plier sous un désastre... Je vois bien que nous ne sommes, nous tous qui vivons ici, rien de plus que des fantômes ou des ombres légères. » (*Ajax*, 120 sq.) Ne supportant pas ce déshonneur, Ajax se suicide et, dans la seconde partie de la pièce, Ulysse, magnanime, plaide contre Ménélas pour qu'on accorde au héros des funérailles dignes de lui. Mais quelques décennies plus tard, en 409, l'Ulysse beau parleur du *Philoctète* comme l'Ulysse des pièces d'Euripide, *Hécube* (425), *Les Troyennes* (415) et *Iphigénie à Aulis*, n'est plus que ruse et mensonge : c'est l'image même du démagogue, ce fléau de la vie politique athénienne à la fin du v<sup>e</sup> siècle durant la guerre du Péloponnèse, qu'Ulysse dès lors incarne.

Ulysse en précurseur ou modèle du sage

Platon, dans le mythe qui clôt la *République*, évoque la réincarnation de l'âme d'Ulysse : elle choisit la vie d'un homme simple, obscur, étranger aux affaires comme à toute forme d'héroïsme ou de grandeur (*Rép.* 620 C).



Xénophon, dans les *Mémorables* (I, 3, 6-7), voit en Ulysse un modèle de tempérance :

« Socrate disait en souriant que c'est en leur offrant toutes sortes de mets en abondance que Circé changeait les hommes en pourceaux, tandis qu'Ulysse, averti par Hermès et naturellement tempérant s'était abstenu de dépasser la satiété et de ce fait n'était pas devenu un porc. »

Les Cyniques, Antisthène en particulier et son disciple Diogène, puis les Stoïciens ont fait d'Ulysse le modèle du Sage, tempérant et modeste, réinterprétant à la suite de Xénophon l'épisode de Circé.

Les allégorèses du néoplatonisme et du christianisme

Les interprétations allégoriques de l'épopée homérique, qui apparaissent dès le VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. pour défendre Homère contre les attaques de Xénophane ou de Platon, ont fleuri à l'époque hellénistique et impériale et durant tout le Moyen Âge chez les néoplatoniciens, les Stoïciens et après la christianisation de l'empire chez les Pères de l'Église – qui font parfois du héros une préfiguration du Christ – et les chrétiens, avec une tonalité morale ou métaphysique ; et ce pendant plus de dix siècles, des *Allégories d'Homère* du Pseudo Héraclite (I<sup>er</sup> siècle) et de *l'Antre des Nymphes* de Porphyre (III<sup>e</sup> siècle) à l'allégorie « Sur les errances d'Ulysse » attribuée à Manuel Gabalas (1273-1359 environ)<sup>7</sup>, les théologiens lisant les aventures d'Ulysse comme une odyssée de l'âme, un voyage mystique. Mais dans l'ensemble on peut constater que le Moyen Âge préfère *l'Iliade* à *l'Odyssée* et n'apprécie guère Ulysse : on lui reproche de ne pas être assez amoureux et d'avoir causé par sa ruse la chute de Troie, patrie du fondateur de Rome

### **Dante (1265-1321) : un Ulysse à la curiosité sans limites, le modèle de l'explorateur**

C'est la Renaissance, époque des grandes découvertes et des voyages au long cours comme ceux de Christophe Colomb, de Magellan ou de Vasco de Gama, qui a fait d'Ulysse le modèle de l'explorateur.

Dès le XIV<sup>e</sup> siècle, au chant XXVI de l'Enfer, Dante, guidé par Virgile, visite le royaume des ombres constitué de neuf cercles concentriques. Au huitième cercle, qui précède la demeure de Lucifer, il trouve Ulysse, le conseiller perfide, dont la voix sort des flammes de l'Enfer. Il raconte qu'il n'est jamais rentré à Ithaque : quittant Circé, il a sillonné la Méditerranée poussé par le désir de voir le monde :

« [...] Ni la douceur de mon enfant, ni la piété  
pour mon vieux père, ni l'amour dû  
qui devait faire la joie de Pénélope,



ne purent vaincre en moi l'ardeur  
que j'eus à devenir expert du monde. »

Il a franchi les Colonnes d'Hercule et lancé ses compagnons vers l'inconnu, aspirant à dépasser les limites du monde habité et à découvrir les secrets de l'univers :

« Vous ne fûtes pas faits pour vivre comme des bêtes  
Mais pour suivre vertu et connaissance.  
Je rends par ce bref discours, mes compagnons  
Si ardents à poursuivre la route,  
Que j'aurais eu peine ensuite à les retenir, »

Après une navigation de cinq jours et cinq nuits, surgit une immense montagne d'où se lève un tourbillon qui happe le navire, le fait tourner et l'engloutit :

« [...] Lorsque nous apparut une montagne brune  
Dans la distance et qui semblait si haute  
que je n'en avais jamais vue de pareille.  
Nous nous réjouîmes et la joie se changea vite en pleurs,  
Car de la terre nouvelle un tourbillon naquit,  
Qui vint frapper le navire à l'avant  
Il le fit tourner trois fois avec les eaux  
À la quatrième, il lui dressa la poupe en l'air  
Et enfonça la proue comme il plut à un Autre  
Jusqu'à ce que la mer fût refermée sur nous. »  
(trad. J. Risset)

Dans ce texte saisissant, Dante substitue au voyage du retour d'Ulysse la fuite d'un héros qui sacrifie tous ses attachements à la rage de découvrir un monde inconnu, de tout braver pour connaître, comprendre, savoir. Et le chant se clôt sur l'évocation du naufrage voulu par Dieu, « l'Autre ». Borgès, dans « Le dernier voyage d'Ulysse », souligne le lien qui unit l'entreprise poétique de Dante à Ulysse et voit dans le poète un « aventurier qui, tel Ulysse, marche hors des sentiers battus, parcourt des mondes qu'aucun homme avant lui n'a contemplés ». Sans doute avons-nous dans ce héros d'un voyage sans retour la source de l'Ulysse aventurier du Tasse et du rebelle de Kazantzaki.

### Quelques variations sur l'image d'Ulysse aux époques contemporaines

Les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles nous ont offert une série de variations sur le personnage. Nous n'en évoquerons ici que quelques-unes<sup>8</sup>. La plupart d'entre elles se présentent comme une suite à l'*Odyssée* d'Homère. On y voit Ulysse entreprendre de nouveaux voyages avec un esprit d'aventure hérité sans doute de l'image dantesque.

Ainsi, l'*Ulysses* d'Alfred Tennyson, poème composé en 1833 et publié dans le recueil de 1842, présente un Ulysse plein du regret de ses aventures passées, qui



aspire à repartir en quête d'un monde nouveau. Tennyson, comme Dante, fait parler Ulysse et lui fait exprimer le même désir d'action et de connaissance :

« I cannot rest from travel [...]
   
And this gray spirit yearning in desire
   
To follow Knowledge like a sinking star
   
Beyond the utmost of human thought [...]
   
Some work of noble note may yet be done !
   
[...] Come, my friends
   
It is not too late to seek a newer world ! »

Aux motifs hérités d'Homère ou de Dante, Tennyson, au XIX<sup>e</sup> siècle, ajoute quelques traits romantiques : la figure orgueilleuse d'Ulysse, plein de mépris pour « les rocs stériles » d'Ithaque, l'île chérie de l'Ulysse homérique qui n'est ici jamais nommée. Mais Ulysse reste un héros de l'intelligence et du courage.

À la suite de Dante et Tennyson, Constantin Cavafis compose en 1894 un poème intitulé *Seconde Odyssée* sur un Ulysse déçu par son retour et rêvant de nouvelles aventures.

Le Crétois Nikos Kazantzaki, dans son épopée de 33 333 vers composée entre 1924 et 1932, entend lui aussi assurer la relève d'Homère en peignant un Ulysse déçu à Ithaque par la médiocrité de ce qui l'entoure et plein du désir de reprendre la mer avec de nouveaux compagnons. Il part en Crète, enlève Hélène à Sparte et Dictynna en Crète, passe par l'Égypte où il combat Pharaon, gagne les déserts du sud où il fonde une cité idéale, anéantie peu après par un séisme qui emporte ses derniers compagnons ; il se fait alors ascète dans une montagne de Haute Égypte puis gagne le pôle Sud où il s'éteint. Ce n'est certainement pas là un récit d'exploration ; c'est le libre vagabondage d'un homme passionné de liberté et de solitude, prêt à se battre contre l'univers entier, dont le but est de tenter toutes sortes d'expériences, qui toutes se révèlent éphémères, décevantes et ne conduisent qu'à la mort.

En 1922, James Joyce publie son *Ulysse*. Les liens entre ce roman déroutant et l'*Odyssée* n'ont rien d'évident. L'action se situe tout entière en un lieu unique, à Dublin, et semble donc ignorer toute forme de voyage. Le lecteur y suit les déambulations du héros, Leopold Bloom, dans Dublin, du matin du 16 juin 1904 vers 8 heures jusqu'à son retour chez lui en pleine nuit vers 3 heures du matin. À part son titre, le roman ne fait aucune allusion à Ulysse, mais les emprunts à Homère sont légion dans le récit et Joyce n'a pas caché que les dix-huit épisodes du récit correspondaient chacun à un épisode de l'*Odyssée* : « Télémaque » « Nestor » et « Protée » constituent la Télémachie, les douze chapitres suivants s'inspirent des errances d'Ulysse en terre lointaine – « Calypso », « Les Lotophages », « Hadès », « Éole », « Les Lestrygons », « Charybde et Scylla », « les Rochers errants », « Les



Sirènes », « Le Cyclope », « Nausicaa », « Les bœufs du soleil », « Circé » – et les trois derniers sont ceux du retour – « Eumée », « Ithaque », « Pénélope ». Cette transposition de l'épopée homérique dans la banalité du quotidien dublinois s'accompagne de recherches stylistiques : l'auteur qui s'est fixé pour tâche de décrire dans ses moindres aspects une journée vécue par un Monsieur tout-le-monde qui réunit en lui tous les contraires, invente le « monologue intérieur » et s'efforce « d'écrire un livre de dix-huit points de vue différents en autant de styles » (lettre du 24 juin 1921) attestant ainsi la fécondité de la matrice homérique.

Bien différent de ce que nous avons vu jusqu'ici est l'Ulysse du premier roman de Jean Giono, achevé dès 1922 et publié en 1930, *Naissance de l'Odyssee*. Dans cette parodie burlesque de l'épopée homérique, Giono fait d'Ulysse un Tartarin coureur de jupons. Mais ce texte qui montre un Ulysse pleutre, inventant ses aventures pour excuser sa longue absence et créant sa propre légende fait aussi de lui le double du romancier et peut se lire comme un hommage à la puissance de la fiction.

### En guise de conclusion

Au terme de cette brève enquête, on constate que chacun cherche et trouve chez Homère ce qu'il souhaite y trouver<sup>9</sup>. Ce miracle est permis par la discrétion du poète qui ne s'attarde jamais à commenter l'action qu'il présente : un sourire ici, des larmes là et chacun peut à son gré en trouver ou imaginer les raisons, compléter le récit à sa guise. Tel est l'effet des « silences éloquents » d'Homère qu'évoquait W. B. Stanford dans son étude sur *The Ulysses Theme*. La plasticité du thème odysseén de l'errance et le silence d'Homère sur ce que fut la fin d'Ulysse ont favorisé dès l'Antiquité diverses interprétations du personnage. L'enchevêtrement de légendes évoquant la mort du héros a inspiré les continuateurs. On a oublié le retour pour ne garder que le voyage, l'errance, et on a également oublié que les errances d'Ulysse sont imposées et non choisies. On a enfin chargé de divers « messages », moraux ou métaphysiques, la réécriture du personnage. C'est encore le cas dans la réincarnation d'Ulysse d'un manga franco-japonais que nous a proposé la télévision à l'intention de la jeunesse dans les années 1980 « Ulysse 31 ». Dans cette nouvelle continuation de l'*Odyssee* un Ulysse du 31<sup>e</sup> siècle, descendant de l'Ulysse d'Homère, erre de galaxie en galaxie pour rejoindre la Terre et Pénélope, à bord d'un vaisseau spatial piloté par un ordinateur, substitut de l'antique Athéna. Héros « sans peur et sans reproches », il est en lutte contre les forces du mal qu'incarnent en l'occurrence, les dieux olympiens...

Ces réécritures permettent de mieux goûter le charme indestructible du personnage homérique, un homme qui ne veut qu'être un homme, habitant d'Ithaque, fils de Laerte, époux de Pénélope.

Le premier grand explorateur dont l'Antiquité grecque nous ait laissé l'image est sans doute Pythéas le Massaliote, à la fin du IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C., au temps d'Aristote



et d'Alexandre... Mais qui, hormis quelques archéologues et érudits, rêve encore de Pythéas ?

### Notes

1. Nous reprenons ici, en souvenir de Jacqueline de Romilly, le titre de la conférence qu'elle prononça en août 1984 à Dublin, lors du congrès de la Fédération internationale des études classiques, en hommage à l'*Ulysse* de James Joyce et à W. B. Stanford, l'auteur de *The Ulysses' Themes*.
2. Sur la ruse d'Ulysse mimant la folie pour rester à Ithaque près de son fils et de sa jeune épouse, on se reportera à l'allusion du chant XXIV de l'*Odyssée* (v. 115 *sq.*) et à Hygin, fable 95.
3. L'Antiquité tout entière a cru à la réalité d'Homère et de la guerre de Troie. Après un siècle de débats entre « unitaristes » sensibles à l'unité artistique des poèmes et « analystes » attentifs aux répétitions et contradictions du récit épique qui suggèrent l'intervention de nombreux poètes pré-homériques. Milman Parry et son disciple A Lord (*The singer of Tales*, 1960) ont pu démontrer que le texte que nous lisons est le produit d'une longue tradition de poésie orale traditionnelle impliquant l'usage de formules et schémas métriques permettant à l'aède de composer au fur et à mesure qu'il chante et d'un patrimoine mythique accumulé par les générations précédentes. Le monde que présentent les deux épopées ainsi que leur dialecte sont donc le fruit d'une longue évolution.
4. Platon, dans le *Phèdre* (261 B), ironise sur « les arts oratoires de Nestor et d'Ulysse... composés devant Troie aux heures de loisir » et Xénophon, dans les *Mémoires* (IV, 6, 15) compare la méthode oratoire de Socrate à celle d'Ulysse. Les maîtres de rhétorique de l'époque impériale font d'Ulysse le modèle de l'orateur.
5. Après un dernier voyage jusqu'au pays des gens qui ignorent la mer, il lui faut sacrifier taureau, bélier et verrat à Poséidon, puis, de retour à son logis, offrir une hécatombe aux dieux olympiens, alors « la plus douce des morts (lui) viendra de la mer, au bout d'une douce vieillesse. » (*Od.* XXIII, v. 282 *sq.*)
6. Pour une présentation de diverses réinterprétations de la figure d'Ulysse, on peut consulter, outre l'ouvrage de W. B. Stanford, *The Ulysses Theme. A Study in the Adaptability of a Traditional Hero* (Oxford, Blackwell, 1968), l'étude d'Édith Hall, *The Return of Ulysses. A Cultural History of Homer's Odyssey* (Londres, Tauris, 2012) et le livre bien documenté de Corinne Jouanno, *Ulysse. Odyssée d'un personnage d'Homère à Joyce* (Paris, Éditions de la Sorbonne, 2013).
7. Sur ce texte, on peut se reporter à Didier Pralon : « Une allégorie anonyme de l'*Odyssée* sur les errances d'Ulysse », in Brigitte Jean-Perez et Patricia Eichel-Lojkine (éd.), *L'Allégorie de l'Antiquité à la Renaissance*, Paris, Champion, 2004, p. 189-208 (actes du colloque de Montpellier, janvier 2001).
8. Pour les réécritures de l'*Odyssée* en Italie, Allemagne, Suède, etc. voir les études citées note 6.
9. Irad Melkin, in *The Returns of Odysseus, Colonization and Ethnicity* (Berkeley, CUP, 1998), fait d'Ulysse le modèle des « colonisateurs » grecs au nord de la Grèce et en Italie. Et la figure d'Ulysse est utilisée jusqu'à aujourd'hui, avec des tonalités et des enjeux variés, par des philosophes comme Ernst Bloch, Theodor Adorno, Max Horkheimer, Emmanuel Lévinas, Michel Serres ou Barbara Cassin.



## EXPLORATION ET TRANSGRESSION : LE PÉRIPLÉ DE LA NEF ARGO

*Pascal Charvet*

Helléniste, spécialiste de René Char, il est agrégé de Lettres classiques. Il a été professeur dans le secondaire en réseau prioritaire, puis en classes préparatoires. Nommé inspecteur général en 2003 sur une double mission en lettres et en théâtre, il a été ensuite directeur de l'Onisep de 2008 à 2013, puis, de 2013 à 2015, vice-recteur de la Polynésie française. Il exerce également depuis plus de vingt ans des responsabilités éditoriales dans le cadre de la collection « Bouquins » chez Robert Laffont. Il a remis au Premier ministre un rapport sur la valorisation des langues et cultures de l'Antiquité.



*Annie Collognat (1971 L)*

Ancienne élève de l'ENS, agrégée de Lettres classiques, elle a enseigné le latin et le grec en Lettres supérieures à Paris. Elle a écrit divers ouvrages concernant l'Antiquité, entre autres, un *Manuel de la sagesse antique*, un *Dictionnaire de mythologie gréco-romaine* (Omnibus), un choix de *Métamorphoses* d'Ovide, ainsi que des manuels de latin (Magnard). Elle a traduit en latin le 33<sup>e</sup> album d'Astérix, *Le Ciel lui tombe sur la tête* [*Caelum in caput ejus cadit*] et le premier album de la série Alix Senator, *Les Aigles de sang* [*Aquilae cruoris*].

Cela pourrait commencer comme un conte de fées : il y a très longtemps – un temps si lointain que les bateaux n'avaient pas encore été inventés –, un berger qui parcourait le mont Pélion, près de la mer Égée, découvrit un étrange spectacle à l'horizon.

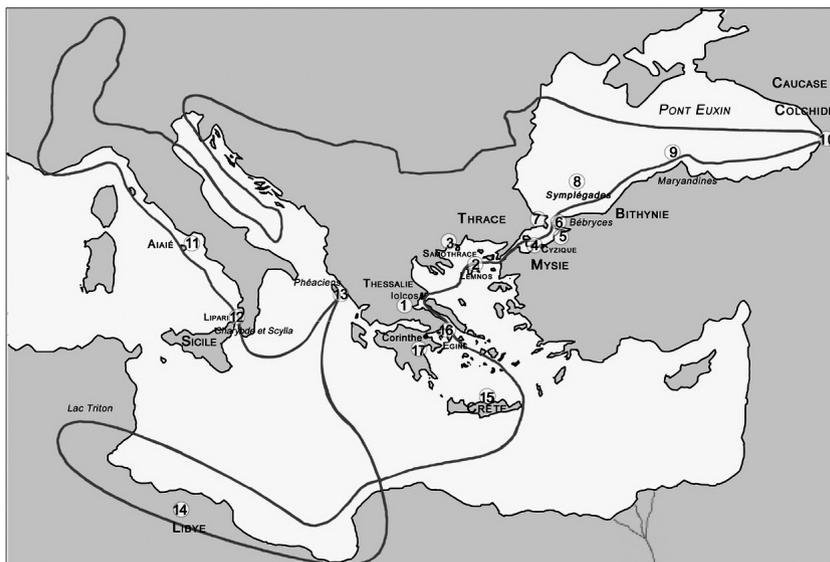
« Il s'étonne d'abord et s'effraie, puis parle ainsi : « Qu'elle est énorme cette masse grondante qui vient du large et glisse sur les flots, dans le sifflement des vents ! Elle repousse les vagues devant elle, déchaîne des tourbillons violents, plonge de l'avant, couvre la mer d'écume et la fait refluer. » »

(Cicéron, *De la nature des dieux*, Livre II, chapitre 35, 89, trad. PC/AC).

Cette « masse » est en fait un véhicule d'un genre nouveau, le premier navire de l'histoire des hommes, le premier bateau à s'élancer au travers des hautes lames de la pleine mer, mince sillage tracé entre les routes de la vie et de la mort. Dès les temps les plus anciens, la nef *Argo*, construite dit-on par Argos, ou selon d'autres traditions par la divinité marine Glaucos, a symbolisé la naissance de la navigation et de l'exploration des mers par les Grecs. L'*Argo* (« La Rapide », le nom est féminin en grec) pénétra dans la mer à Pagasae, près de Iolcos en Thessalie (aujourd'hui Volos, au nord-est de la Grèce), pour remonter d'ouest en est jusqu'à la Colchide, l'Eldorado oriental, aux confins de la mer Noire où se trouvait la toison d'or du bélier qui enleva un jour Phrixos et Hellè. C'est là que régnait Aïétès (« le Puissant »), fils du Soleil, frère de Circé et père de Médée.



## Le périple de l'*Argo* d'après les *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes



### Aller

1. Pagasae, un port de Thessalie près d'Iolcos. Départ de l'expédition.
2. L'île de Lemnos. Union avec les Lemniennes, repeuplement de l'île.
3. Samothrace. Initiation aux mystères orphiques.
4. L'île de Cyzique (Hellespont). Massacre des insulaires et de leur roi.
5. Escale en Mysie. Disparition d'Hylas, Héraclès quitte l'expédition.
6. Au pays des Bébryces. Pollux brise le crâne du roi Amycos, fils de Poséidon.
7. Thrace (rive européenne de l'Hellespont). Les Argonautes délivrent le roi Phinée des Harpyes.
8. Les Symplégades (ou Cyanées, les « Roches bleues »). Les Argonautes les franchissent grâce à Athéna.
9. Pont-Euxin. Mort du pilote Tiphys au pays des Mariandynes.
10. À l'embouchure du fleuve Phase, en Colchide. Jason arrive chez le roi Aïétès et s'empare de la Toison d'or.

### Retour

11. Aiaïé, l'île de Circé. Jason est purifié par la magicienne Circé, puis résiste aux Sirènes.
12. Charybde et Scylla. Héra fait passer l'*Argo* avec l'aide des Néréides.
13. Corcyre, l'île des Phéaciens (Corfou). Combat avec les Colchidiens poursuivant Jason, aide du roi des Phéaciens Alkinoos.
14. La Libye. Tempête, l'*Argo* est porté jusqu'au lac Triton.
15. La Crète. Combat contre le géant Talos.
16. Égine. Escale, retour à Iolcos, remise de la Toison d'or à Pélidas.
17. Corinthe. L'*Argo* est consacré à Dionysos. Mort de Jason.



### La nef *Argo* ou l'exploit de la première génération des héros grecs

Les aventures des Argonautes (les marins de l'*Argo*) sont surtout connues par un long poème épique, *Les Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes, poète et grammairien d'Alexandrie qui vécut au milieu du III<sup>e</sup> siècle avant J.-C., mais l'ensemble de la légende, riche et complexe, est manifestement antérieur dans son premier noyau aux poèmes homériques. À bord de l'*Argo*, on trouve tout ce que la Grèce avait alors de meilleur. Car elle avait, sur l'arche de Jason, envoyé tous ses arts et tous ses génies, la quintessence hellénique : ses poètes et ses chasseurs, ses devins et ses guerriers, ses médecins et ses astronomes. Cinquante héros d'exception qui formaient, dans le chant d'Orphée, un corps unique attaché à leur nef comme à un morceau de terre de leur patrie.

La majorité d'entre eux s'embarquent pour la première fois, comme Jason lui-même. Grâce à leur nombre, à leur ardeur collective, ils vont, bien avant Ulysse le Solitaire, laisser sur la mer une empreinte définitive. Ils appartiennent à la génération qui précède, celle des protagonistes de la guerre de Troie : parmi eux, certains seront les pères de grands héros à venir, tel Pélée roi de Phthie en Thessalie, le père d'Achille, ou Laërte fils d'Acrisios, roi d'Argos, le père d'Ulysse. Le périple de Jason, que certains situent en 1278 avant J.-C. (soit quelque quatre-vingt-dix ans avant la prise de la cité de Priam), rivalise donc en célébrité avec l'autre grand périple mythique, celui d'Ulysse, raconté dans l'*Odyssee*, et l'on peut constater que de nombreuses épreuves et étapes de l'expédition de l'*Argo* sont reprises chez Homère. Ainsi Circé avertit Ulysse au sujet du danger que représentent les Planctes (« les Pierres vacillantes ») :

« Un seul des grands vaisseaux de mer a pu leur échapper, ce fut *Argo*, chantée par tous les aèdes, quand elle revint du pays d'Aiètès, le flot l'avait projetée contre ces grandes Pierres, mais Héra, par amour pour Jason le sauva. »  
(Homère, *Odyssee*, chant XII, v. 59-72, trad. V. Bérard, 1924)

L'équipage de l'*Argo* rassemble aussi des héros qui incarnent les compétences variées et les synergies nécessaires à la réussite de cette première navigation : Tiphys, le pilote ; Lyncée aux yeux de Lynx ; Orphée, le poète-musicien thrace, qui aide notamment à rythmer la cadence des rameurs ; des devins, dont Amphiaraos d'Argos ; Calais et Zétés, les deux fils ailés de Borée, dieu du Vent du Nord ; Castor et Pollux, les Dioscures. La nef *Argo* est plus qu'un bateau ; elle est aussi la mère de tous ces hommes qui confient : « c'est elle qui nous porte sans cesse en son ventre et se trouve à la peine dans les dures épreuves » (Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, IV, v. 1327 et 1372).

### Le symbole de l'audace et de l'héroïsme grecs placé au ciel

Parmi ces rudes épreuves, la moindre ne fut pas celle où, soulevés par Athéna, les Argonautes franchirent, juste après le détroit du Bosphore, les Symplégades (les



rochers « qui se heurtent »), appelés aussi les Cyanées, les « Roches bleues » : ces écueils mobiles sans cesse s'éloignaient et se rapprochaient, broyant comme des noix les navires qui tentaient de passer entre elles. Ils parvinrent ensuite aux royaumes du Caucase, à l'extrémité de la mer Noire, près d'Aia dont le nom signifie « le Pays », et virent Jason séduire Médée, la magicienne experte, la fille du roi Aïétès qui détenait la peau du bélier sacré.

Les traditions diffèrent sur le retour de l'expédition, de même que sur les itinéraires variés empruntés par l'*Argo* : selon Apollonios de Rhodes, un long périple les aurait conduits le long de la mer Noire, puis ils auraient pénétré dans le delta du Danube, auraient remonté le fleuve jusqu'au confluent de la Drava et auraient navigué sur ce fleuve vers l'amont. Ils auraient ensuite rejoint le Pô (l'Éridan) par voie de terre pour atteindre le Rhône afin de redescendre par ce fleuve dans la Méditerranée. Zeus, irrité par le fratricide de Médée, avait, en effet, depuis le début du retour, détourné la route du navire ; mais la proue de l'*Argo* s'était mise à parler pour signifier que les Argonautes devaient être purifiés du meurtre du demi-frère de Médée, Absyrtos, par Circé, la propre sœur d'Aïétès, qui vivait sur une île de la côte occidentale de l'Italie, Aiaïé. Ils rencontrèrent la magicienne, qui arrosa leurs mains de ses libations et invoqua Zeus le Purificateur. Et, tandis que des Naïades emportaient hors de la maison les souillures, elle fit brûler près du foyer des galettes de blé, en y joignant ses prières.

Jason poursuivit sa course en évitant les pièges de la mer des Sirènes et des îles Errantes (sans doute les îles Lipari), puis dépassa Charybde et Scylla et fit escale sur l'île des Phéaciens (Corfou). Déroutés par une tempête jusqu'en Libye, les Argonautes écrivirent là une page insolite de leur histoire. Pris au piège des bancs de sable des Syrtes, ils durent porter sur leurs épaules leur navire et tout ce qu'il contenait, durant de longs jours et de longues nuits, s'étirant comme une lente caravane à travers les dunes du désert de Libye. Il fallait qu'ils soient du sang des héros pour accomplir un si grand exploit sous la contrainte de la nécessité. Puis ils arrivèrent en Crète, où ils réussirent à se défaire de Talos, un géant de bronze chargé de surveiller l'île. Après une escale à Égine, les Argonautes longèrent l'Eubée et rentrèrent à Iolcos. Jason put enfin remettre la Toison d'or à Pélias, puis conduisit l'*Argo* à Corinthe pour le consacrer à Poséidon.

Les héros de l'*Argo* bouclèrent ainsi la boucle. Était-ce encore Jason, le jeune homme qui était venu réclamer un royaume à son oncle, un pied chaussé et l'autre nu, cette figure solaire qui revenait après un tour du monde et une moisson de mythes et d'exploits sur le lieu de son départ ? De cette quête, au cours de laquelle il avait, avec ses compagnons, parcouru tant d'espaces, de frontières et de destins, la toison du bélier d'or n'était que le plus visible de ses trésors. Quant à la nef *Argo*, elle devint le symbole de l'héroïsme et de l'audace grecs : illustrée par le succès de la



navigation de ces héros au long cours, elle fut chargée de représenter parmi les astres son exploration impérissable. « *Argo* reçut d'Athéna sa place parmi les constellations afin d'être pour la postérité un modèle éclatant, parce que c'est le premier navire qui fut équipé et que, doué de la parole, ce fut aussi le premier à traverser la mer jusqu'alors infranchissable », écrivit le savant Ératosthène<sup>1</sup> au III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. En la contemplant dans le ciel, on pourrait croire qu'elle poursuit sa navigation sur la voie lactée : les Babyloniens voyaient déjà en elle « la nef du canal du ciel ». L'image stellaire elle-même dut être empruntée à la tradition indienne qui voyait, dans cette constellation, *Argha*, le vaisseau du Soleil, piloté par *Agasthya*, représenté lui-même sous la forme de notre étoile *Canope*.



La constellation de la nef *Argo*, représentation dans un manuscrit des *Aratea*, env. 840. © Wikimedia Commons. [https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Aratea\\_64v.jpg](https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Aratea_64v.jpg)

Et si la constellation de l'*Argo* dans l'hémisphère austral ne donne à voir que la partie qui va du gouvernail au mât avec les gouvernes, n'est-ce pas le signe, délivré par le ciel ou les dieux, que l'autre partie de l'*Argo* poursuit secrètement son voyage ? L'*Argo* céleste est ainsi, par excellence, ce que les Grecs appelaient un *symbolon*, un « symbole » : cette moitié de tablette ou d'image que l'on offrait à l'hôte à son départ, comme une part bénie de soi-même, comme le gage d'un au revoir.



Durant de longs siècles, cette constellation immortalisa l'acte de naissance de la navigation hauturière et fut glorifiée par les Grecs, mais à partir du 1<sup>er</sup> siècle après J.-C., l'interprétation du mythe de l'*Argo* évolua, notamment à Rome : la pensée des hommes se tournait alors vers un scepticisme pragmatique ou, à l'opposé, se préoccupait plus des techniques de salut individuel et du retour à un ordre naturel que de l'esprit héroïque de la découverte. La navigation hardie des Argonautes passa pour téméraire et fut perçue comme une violation des règles de la Nature, une transgression de l'ordre du monde. Elle marquait à jamais la fin de l'Âge d'or, et, à terme, l'avènement de l'âge de fer où se desserrèrent les liens qui unissaient auparavant l'homme à son environnement.

### **De l'audace à l'impiété**

Revisitée par les poètes élégiaques romains du 1<sup>er</sup> siècle avant J.-C., l'expédition des Argonautes est tenue pour l'un des événements déterminants qui met un terme à l'Âge d'or. Avec le stoïcien Sénèque, elle devient le motif d'un violent réquisitoire contre l'impiété des « franchisseurs de limites », coupables de *transgression*, au sens étymologique du terme. L'audace de ces premiers aventuriers qui n'hésitent à braver ni les dangers ni les interdits, au risque de provoquer la colère des dieux, est désormais perçue comme la « faute originelle ». C'est ce même « péché » qu'évoque en écho Amin Maalouf dans *Le Périple de Baldassare* (Grasset, 2000) : en 1666, son héros, un Génois d'Orient, décide de partir à la recherche de sa propre Toison d'or, à savoir le « centième nom d'Allah, le nom suprême, qu'il suffirait de prononcer pour écarter n'importe quel danger, pour obtenir du Ciel n'importe quelle faveur... ». Cependant il ajoute :

« Ce n'est pas en croquant le fruit défendu que l'homme a irrité le Créateur, mais en prenant la mer ! Qu'il est présomptueux de s'engager ainsi corps et biens sur l'immensité bouillonnante, de tracer des routes au-dessus de l'abîme, en grattant du bout des rames serves le dos des monstres enfouis, Behémoth, Rahab, Léviathan, Abaddôn, serpents, bêtes, dragons ! Là est l'insatiable orgueil des hommes, leur péché sans cesse renouvelé en dépit des châtements. »

### **Du drame individuel au bouleversement universel**

Certes, on pourrait estimer que la première image proprement négative de la geste argonautique s'entend chez Euripide, pour qui la rhétorique des sophistes a largement pénétré la dimension poétique :

« Non ! La nef *Argo* n'aurait pas dû voler au travers de l'azur sombre des Symp légades pour rejoindre la terre de Colchide ! Non ! Dans les vallons du Pélion couverts de bois, des pins n'auraient pas dû succomber sous la hache et des hommes intrépides



n'auraient pas dû s'armer de rames, eux qui étaient partis à la quête de la Toison d'or pour Pélias ! »

(*Médée*, 431 av. J.-C. vers 1-6, trad. PC/AC).

Mais, dans la bouche de la nourrice de Médée, la réprobation n'est que l'expression d'un regret de convention qui permet de rappeler aux spectateurs l'origine d'un malheur individuel, celui de Médée, la princesse colchidienne, la magicienne abandonnée par son amant Jason. Le poète latin Ennius (239-169 av. J.-C.) reprendra ces paroles quasiment mot pour mot dans sa tragédie *Médée*, dont il ne nous reste que des fragments : son œuvre tragique assure ainsi la transition entre monde grec et monde romain.

Cependant, avec les poètes latins postérieurs, ce n'est plus un destin individuel qu'est venu bouleverser l'*Argo*, mais celui de l'humanité tout entière. L'histoire de la première nef est désormais un *topos* qui s'inscrit directement dans la théorie des âges inspirée des poèmes hésiodiques. Ainsi, chez Catulle (84-env. 54 av. J.-C.), l'expédition argonautique (dont fait partie Pélée, le père d'Achille) sert de « marqueur » caractéristique de l'âge héroïque (la génération avant la guerre de Troie) :

« Il y a longtemps, des pins, enfants du mont Pélion en Thessalie, flottèrent, dit-on, sur les eaux de Neptune, jusqu'au fleuve Phase et jusqu'aux frontières d'Aiétés. Des héros intrépides, la fleur de la jeunesse argienne, voulurent alors prendre à la Colchide sa Toison d'or : ils osèrent lancer un bateau rapide sur l'onde salée et fouetter les vagues bleues de leurs avirons de sapin. [...] Quand leur éperon eut fendu la plaine où règnent les vents, quand, retournées par les rames, les vagues se couvrirent d'une écume blanche, on vit surgir de l'abîme argenté, les visages des Néréides, les filles de la mer, étonnées par cet être inconnu. [...] Salut, héros, nés dans des temps trop heureux ! Salut, race des dieux ! Héros bénis dans le ventre de vos mères ! »

(Catulle, *Poèmes*, 64, « Épithalame de Thétis et Pélée », v. 1-18, trad. PC/AC).

Avec Tibulle (env. 50-18 av. J.-C.), l'exaltation héroïque cède la place à l'accusation : la première nef n'est pas explicitement nommée, mais elle est clairement désignée comme la responsable de la fin de l'Âge d'or – le temps mythique du bonheur parfait – et de l'avènement du temps des hommes, téméraires et avides de richesses.

« Que l'on vivait heureux sous le règne de Saturne, avant l'âge où la terre s'est ouverte aux longues routes ! Le pin n'avait pas encore défié les eaux bleues ni offert aux vents le gonflement d'une voile déployée. Errant à la poursuite du profit dans des terres inconnues, le marin n'avait pas encore chargé son navire de marchandises étrangères. »

(Tibulle, *Élégies*, I, 3, v. 35-40, trad. PC/AC).



Une condamnation qui devient vite le nouveau *topos* du genre. On la retrouve chez Ovide : l'invention de la navigation inaugure l'âge de fer, celui de toutes les perfidies, de toutes les violences, de toutes les transgressions.

« On n'abattait pas encore les pins sur leurs montagnes pour aller voir les terres étrangères ; ils ne descendaient pas encore sur l'eau limpide. Et les mortels ne connaissaient pas d'autres rivages que les leurs. [...] Le dernier âge est dur comme le fer. Aussitôt sur cet âge d'une veine plus mauvaise, s'abattirent tous les crimes. La pudeur, la vérité, la loyauté disparurent. À leur place se sont insinués la perfidie, les pièges, la violence, et le désir criminel de posséder. Le marin confiait ses voiles à des vents qu'il ne connaissait pas encore ; et le bois des carènes, longtemps debout sur les montagnes, plongea dans des mers inconnues. La terre, auparavant commune à tous, comme les brises et la lumière, fut délimitée, par des géomètres circonspects. »

(*Métamorphoses*, livre I, 94-97, 127-136, trad. PC/AC).

Dans sa *Phèdre*, Sénèque ne cache pas sa dette envers Ovide, par la voix d'Hippolyte :

« Ainsi vivaient sans doute ces hommes des premiers âges, qui n'étaient pas encore séparés des dieux. L'aveugle passion de l'or leur était inconnue ; ils ignoraient encore les pierres qui bornaient les champs et les frontières entre les peuples. Les navires hardis n'avaient pas encore fendu les flots des mers lointaines ; chacun ne connaissait que sa propre mer »

(v. 525-531, trad. PC/AC).

### **Nefas, la rupture du pacte naturel**

Dans l'ode qu'il consacre au bateau emportant Virgile vers Athènes (I, 3), le poète Horace donne à l'invention de la navigation la dimension proprement métaphysique d'un véritable « tabou » : un interdit qui relève du *nefas*<sup>2</sup>, le pire des crimes, celui de l'impiété contre les dieux.

« C'est en vain qu'un dieu prévoyant plaça entre les terres la barrière de l'Océan, puisque les bateaux sacrilèges franchissent ses eaux inviolables. Audacieuse à tout endurer, la race humaine se lance sur la voie défendue de l'impiété. Le fils hardi de Japet, par une ruse malheureuse, donna le feu aux peuples. [...] Rien n'est inaccessible aux mortels. »

(Horace, *Odes*, I, 3, v. 21-28 et 37, trad. PC/AC)

Sans être nommés, les Argonautes, au même titre que Prométhée, sont le modèle même du *nefas* : avec une folle inconscience face au danger et une arrogance démesurée – l'*hybris* des Grecs –, ils enfreignent les barrières fixées par la divinité entre les éléments, mettant un terme définitif à l'Âge d'or et provoquant une sorte de retour à un chaos originel.



La réprobation morale est d'une virulence sans précédent : les vers d'Horace constituent le texte fondateur d'une tradition que Sénèque va rendre célèbre avec sa *Médée*. De fait, c'est bien au philosophe stoïcien que l'on doit l'expression la plus véhémente du tabou de la navigation : il orchestre et amplifie les motifs métaphysico-religieux présents chez Horace pour les appliquer directement à l'aventure argonautique. Au centre de sa tragédie, deux chants du chœur – des Corinthiens – sont entièrement consacrés à la quête des Argonautes (v. 301-379 et v. 579-669).

Le premier commence par stigmatiser l'audace du premier marin qui « a pu confier sa vie à une mince coque de bois, trop étroite frontière entre les routes de la vie et de la mort » (v. 306-308), sans la moindre connaissance des étoiles pour guider sa course. Si Sénèque semble ensuite louer les talents du pilote de l'*Argo*, Tiphys, qui « osa le premier déployer ses voiles sur la vaste mer et dicter aux vents de nouvelles lois » (v. 318-320), c'est pour mieux dénoncer les conséquences de la navigation :

« Les pactes du monde bien divisé par des limites fermement établies,  
le pin du navire thessalien les a rompus et il a réduit le monde à n'être plus qu'un ;  
la mer fut contrainte à subir ses coups de rame  
et les flots mystérieux à faire partie de nos peurs.  
Ce navire était sacrilège et terrible fut son châtement... »  
(v. 335-341, trad. PC/AC).

Rompant les *foedera mundi* – les règles d'alliance du monde, au sens des principes du pacte naturel primordial – les Argonautes ont soumis la nature aux lois (*leges*) des hommes par la violence, provoquant ainsi une terreur sacrée à l'échelle cosmique en même temps que la fin du bonheur pour les mortels qui, précisément, ne connaissaient pas de lois au temps « bien clos » de l'Âge d'or. En franchissant « les verrous de la mer, les deux montagnes qui barraient leur route » (vers 341), ils ont transgressé les frontières de l'interdit : ils ont contribué à abolir les séparations, les limites, les normes originelles, ouvrant le champ du désordre et de la *luxuria* (intempérance et goût du luxe). Faut-il voir là une lecture mythique de la décadence de la civilisation, telle qu'ont pu la concevoir les contemporains de Sénèque, dans une sorte de pessimisme philosophique et politique latent, face aux crises de l'Empire romain ?

Impunie avant la réécriture de Sénèque, la transgression des Argonautes connaît un dénouement à la mesure de son audace avec l'explosion du *furor* de Médée : on sait quelle douleur accable Jason à la vue de ses fils assassinés. Le second chœur de la tragédie déroule le temps de l'expiation : il énumère les châtements personnels réservés par les dieux au retour de Colchide à ceux qui ont osé profaner la mer, en commençant par le pilote de l'*Argo* :



« La mer déifiée exige son châtiment :

Tiphys, fut le premier à être frappé, lui qui dompta la mer profonde  
abandonna son gouvernail à un pilote ignorant ;  
il mourut sur une plage étrangère, loin du royaume paternel ;  
une tombe ordinaire l'a recouvert,  
et il gît sans gloire parmi les ombres inconnues. »

(v. 617-621, trad. PC/AC)

Parmi ceux qui paieront, tôt ou tard : Orphée démembré par les Bacchantes, Hercule brûlé par le feu du poison et les flammes du bûcher, Méléagre tué par sa propre mère, Nauplius noyé... , jusqu'à Pélias, le commanditaire de l'expédition, jeté dans un chaudron bouillant par ses propres filles.

On ne saurait conclure hâtivement que le progrès en tant que tel est ici soumis à un jugement moral : ce qui le rend bon ou mauvais, c'est l'usage que l'homme en fait. En fin philosophe stoïcien, Sénèque, ne manque jamais de le rappeler :

« Qu'y a-t-il d'important dans la vie humaine ? Ce n'est pas d'avoir couvert les mers de ses bateaux ni d'avoir planté ses étendards sur le rivage de la mer Rouge, ni, parce que la terre se refusait à de nouvelles offenses, d'avoir erré sur l'océan en quête d'inconnu, mais bien d'avoir tout embrassé dans son esprit et d'avoir vaincu ses vices, ce qui demeure la plus grande victoire. »

(*Questions naturelles*, III, Préface, 10, trad. PC/AC)

Aujourd'hui, dans l'azur céleste, les astronautes sont de nouveaux Argonautes : des marins parmi les étoiles, des franchisseurs de limites. Le débat sur les sciences, sur le désir d'explorer et de conquérir de nouveaux espaces a pris plus que jamais une nouvelle dimension sans changer vraiment de fond : y a-t-il un « pacte avec la nature » ? L'homme est-il en droit de lui imposer ses lois ? Explorer de nouveaux mondes ou bien préserver simplement celui dans lequel nous vivons ? Pour les défenseurs de la nature les plus radicaux, il semble que la réponse soit à chercher dans la quête d'un Âge d'or retrouvé, tel que l'annonçait Virgile, célébrant la prospérité rétablie dans l'empire romain : « Le marin lui-même quittera la mer, et le pin navigateur n'ira plus échanger les richesses des différents pays. Toute terre produira tout. » (*Bucoliques*, IV, v. 38-39, trad. PC/AC). Mais les Argonautes, une fois libérés des chaînes de la vie naturelle, pourraient-ils revenir à l'état d'un homme enfermé dans les limites étroites de la nature ? Après avoir vécu selon leurs lois, dans la lumière du cosmos et de l'infini, libres et autonomes, les Argonautes d'hier et d'aujourd'hui ne sauraient retomber dans les pièges des forces obscures. Le désir de faire naître de nouveaux départs n'a rien d'insensé, nous disent-ils : les hommes ne doivent pas hésiter à s'embarquer pour déployer leur créativité et leur esprit de découverte.



### Notes

1. P. Charvet (dir.), *Le Ciel. Mythes et histoire des constellations*, Paris, Nil éditions, 2001, p. 163 ; A. Zucker (dir.), *L'Encyclopédie du Ciel*, Paris, Robert Laffont, 2016, p. 258-262.
2. *gens humana ruit per vetitum nefas* : « la race humaine se précipite sur la voie défendue de l'impiété » (Horace, *Odes*, I, 3, v. 26).

## LES EXPLORATEURS EN AFRIQUE SUBSAHARIENNE

*Catherine Coquery-Vidrovitch (1956 L)*

Professeure émérite d'histoire de l'Afrique noire contemporaine à l'Université Paris Diderot, elle a été commissaire de l'exposition « L'Afrique des routes » (2017) au musée du Quai Branly-Jacques Chirac.



**E**xplorateurs de l'Afrique : par qui, et pour qui ? Les gens d'ailleurs, évidemment, Phéniciens, Romains, Arabes, Européens, et bien d'autres, venus sur le continent à la découverte d'un monde plus ancien mais pour eux inconnu, qui jusqu'alors avait fort bien vécu sans eux. Car, selon toute probabilité, c'est l'humanité africaine *homo sapiens* qui a incarné parmi les premières explorations de l'histoire, en se disséminant un peu partout dans le monde depuis les années 200 000 avant notre ère. Depuis beaucoup moins longtemps, ce sont des étrangers à l'Afrique qui ont écrit sur l'Afrique qu'ils croyaient « découvrir ». À ce titre, leurs témoignages demeurent inestimables, même s'ils doivent être maniés avec circonspection : car ils reflètent, au moins autant que l'Afrique réelle de leur temps, l'Afrique imaginaire dont ils ont contribué à « fabriquer » durablement le modèle. C'est à ce double titre que leurs observations demeurent instructives, surtout dans la période ancienne où ces nouveaux venus, qui n'avaient pas encore à défendre la cause coloniale, firent preuve d'une liberté de jugement moins empreinte des préjugés forgés après le Siècle des Lumières.

### Les motivations

Depuis la nuit des temps, les motivations des explorateurs n'ont pas changé. Ce fut une juxtaposition, et le plus souvent une conjonction de facteurs économiques et scientifiques. Le moteur le plus puissant fut le *profit*. D'abord parce qu'on venait y chercher ce qui n'existait pas ou pas assez chez soi : au premier chef et de tout temps, de l'or, de l'ivoire et des esclaves, et aussi la gloire ; celle-ci était nécessaire pour subventionner des expéditions toujours coûteuses, financées par le récit des explorations précédentes destinées à rendre possibles les suivantes. L'or africain, on le connaît par écrit depuis Hérodote, historien grec du <sup>v</sup>e siècle avant notre ère (484-



vers 420 av. J.-C.) qui décrit déjà l'échange pratiqué en bordure du Sahara entre les barres de sel du désert contre l'or venu du Sud. Les réserves d'or, dévoilées en Afrique occidentale par l'*Atlas catalan* de 1374 dressé à partir des sources arabes et juives de Méditerranée, ont révélé aux Européens éblouis l'origine méridionale de l'or, alors qu'ils croyaient le recevoir du Maghreb ; les Arabes connaissaient aussi l'or du Zimbabwe vendu sur les côtes de l'océan Indien depuis au moins le x<sup>e</sup> siècle. Les Portugais ne connurent celui-ci que grâce à la circumnavigation de l'Afrique effectuée par Vasco de Gama qui reçut à Kilwa un don en pièces d'or par un chef africain à son retour en 1503.

L'ivoire africain était beaucoup plus recherché que celui des éléphants indiens dont les défenses étaient petites. Les Chinois venaient le trouver sur les côtes orientales par des expéditions maritimes anciennes. Quant aux esclaves, ils ont existé de tout temps en Afrique comme ailleurs. La traite internationale des esclaves noirs a sévi presque partout du VIII<sup>e</sup> à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, aussi bien à travers l'océan Indien que par les routes transsahariennes et, plus tardivement mais intensément, en Atlantique à partir du XV<sup>e</sup> (vers Lisbonne) et des premières années du XVI<sup>e</sup> siècle vers les Amériques<sup>1</sup>. Tous ces trafics étaient dangereux mais incroyablement rentables.

Il y fallait des esprits aventureux et curieux. L'être humain est un explorateur en puissance, à commencer par l'homme préhistorique d'Afrique dont Yves Coppens écrit avec esprit qu'il a « commencé à penser par les pieds » : Lucy, australopithèque descendue des arbres vers 3 millions d'années avant notre ère pour tenir debout, put voir l'horizon quand la forêt fit place à la savane et donc voulut savoir ce qu'il y avait au-delà<sup>2</sup>. Cette curiosité ne s'est jamais démentie. Mais pour la déclencher, il faut une incitation. Le profit, ou l'espoir de profit, était indissociable du *savoir*, qui fut un puissant adjuvant aux voyages exploratoires. Un témoignage en est l'*Odyssee* d'Homère : le voyage exploratoire d'Ulysse reconstitue tous les abords de la Méditerranée. Il y eut d'autres incitations arrivées plus tard, comme le *prosélytisme religieux* des monothéismes : l'islam à partir de Mahomet, le protestantisme surtout amené par les communautés et les missionnaires, notamment en Afrique du Sud dès le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle ; un des plus grands explorateurs de l'Afrique centrale et orientale, Livingstone, était un missionnaire passionné qui arpenta le continent des années 1840 à 1876. Le catholicisme prit son essor au XIX<sup>e</sup> siècle seulement, sauf dans le royaume du Kongo dont le roi, séduit par les promesses supposées des apports portugais, se convertit dès 1497. À partir du XIX<sup>e</sup> siècle surtout, les *motivations politiques* de conquêtes coloniales devinrent dominantes. Elles incitèrent à multiplier les explorations, d'abord pour prendre possession du terrain, et jusqu'aux années 1920 pour relever et préciser les frontières coloniales souvent tracées au jugé sur des cartes approximatives.



Tous les étrangers qui arrivaient pour la première fois sur le continent avaient à cœur d'explorer le pays. Mais ne limitons pas les explorateurs aux étrangers à l'Afrique : c'est un immense continent, qui pourrait contenir à la fois les États-Unis, l'Europe et l'Australie. L'histoire des Africains comporte de très grands mouvements migratoires qui leur permirent d'explorer leur continent. Les motifs étaient du même ordre que ceux ci-dessus évoqués : le profit recherché par la découverte de nouveaux territoires, les conquêtes impériales dont on connaît surtout celles du XIX<sup>e</sup> siècle garantissant butin, capture d'esclaves, accumulation de biens convoités comme le bétail ou l'or, et l'ambition politique. Leur histoire est aujourd'hui connue, comme les jihads d'Ousman dan Fodio puis d'El Hadj Omar en Afrique occidentale, et les conquêtes de Rabah dans la seconde moitié du siècle, parti du Bahr el Ghazal (au sud de l'Égypte où il avait été formé) pour aller s'installer au Bornou à l'ouest du lac Tchad ; contrairement à la légende française, il fut certes un despote esclavagiste cruel mais aussi un « moderne » au fait des mœurs occidentales. Il y eut beaucoup d'autres explorations internes dans les siècles précédents, comme l'extension du royaume Wolof en Sénégal aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Les Africains avaient comme les autres le goût de l'aventure, la curiosité, et bien d'autres motivations du même ordre qui agitent les explorateurs. Seulement le sujet n'a guère été abordé sous cet angle pour eux, même si la plupart des mythes d'origine font état de l'exploration originelle de la part d'un fondateur ou fondatrice toujours venus d'ailleurs.

### Les grandes explorations étrangères : les temps anciens

Plus ou moins au temps du voyage initiatique de l'*Iliade* d'Homère<sup>3</sup>, les premières décelées furent, à l'ouest, l'exploration des rives de la Méditerranée par les Phéniciens venus d'Asie mineure. Ils s'installèrent en 814 avant notre ère à Carthage et occupèrent en Afrique du Nord ce qui fut appelé pendant longtemps Africa par les Romains puis Ifriqiyya par les Arabes.

Avant même cette époque, vers 1500 avant notre ère avaient commencé les explorations de la côte africaine orientale dont on trouve des traces archéologiques ou linguistiques, grâce aux expéditions côtières qui, de Chine en passant par l'Inde et la Perse, permettent d'atteindre la côte orientale. On n'en sait pas grand-chose, sinon que des Perses auraient atteint la côte éthiopienne et l'auraient de nouveau envahie vers le V<sup>e</sup> siècle de notre ère – c'est pourquoi fut donné le nom d'Éthiopie à cette partie d'Afrique, les Éthiopiens désignant les noirs qui la peuplaient du mot grec signifiant « peau brûlée », terme utilisé pour les nommer dans la Bible. Au sud, ce sont des Austronésiens qui seraient arrivés à Madagascar à partir du début de notre ère<sup>4</sup>. Les Maldives étaient une escale probable, aussi bien depuis Sumatra que depuis le sud de l'Inde et Sri Lanka, où des marins et marchands javanais et malais se rendaient pour le commerce. L'île de Madagascar joua un rôle important dans le



commerce des épices entre l'Asie du Sud-Est et le Moyen-Orient, directement ou *via* les côtes africaines. Les nouveaux arrivants recherchaient aussi du bois solide pour construire leurs canoës. On n'en sait pas grand-chose d'autre.

Les Chinois ont eu avec les cités d'Afrique de l'Est des contacts très anciens. Une statuette chinoise en ivoire de la période Tang (VIII<sup>e</sup> siècle) et une peinture sur soie datée du X<sup>e</sup> siècle à Canton représentent un Africain sans doute esclave. Un archéologue a écrit que « le sol d'Afrique orientale est pavé de porcelaine chinoise », que les Chinois échangeaient aussi contre l'ivoire, et l'or arrivé du Zimbabwe à 300 km à l'intérieur du continent. On en a la preuve écrite seulement par le témoignage de l'explorateur arabe Al-Masudi sur la côte swahili au X<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup> mais on y a trouvé de la porcelaine chinoise ancienne. Il y eut de grandes expéditions exploratoires à partir de 1405 vers la côte africaine par la flotte impériale sous la conduite de l'amiral musulman Zheng He. Elles ne prirent fin que sur ordre de l'empereur qui imposa en 1433 de privilégier le développement interne de son empire<sup>6</sup>. Les premiers Portugais n'en eurent pas connaissance, puisqu'ils n'atteignirent ces côtes que deux générations plus tard.

Les Phéniciens s'y mirent aussi : le périple de Nechao, commandité par le pharaon et rapporté par Hérodote, serait parti de la mer Rouge et arrivé trois ans plus tard aux « colonnes d'Hercule » (déroit de Gibraltar) à la fin du VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Le punique Hannon, quant à lui, parti de Carthage, aurait conduit une vaste expédition maritime parvenue jusqu'aux abords du mont Cameroun ; du moins ce récit rassemblerait-il des informations de l'époque<sup>7</sup>. Quant aux Arabes d'Arabie, les conquêtes de Mohamed les firent s'installer chez les Berbères d'Afrique du Nord et sur la côte orientale dès le VIII<sup>e</sup> siècle. Ce furent les découvreurs de l'Afrique intérieure, notamment grâce aux dromadaires introduits par les Romains depuis le premier siècle de notre ère, qui permettaient la traversée du Sahara. Ils ont atteint le fleuve Niger au début du VIII<sup>e</sup> siècle.

#### Les explorateurs arabes (VIII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle)

À l'est, les noirs Zandj de la côte de l'océan Indien sont décrits par le navigateur Al Masudi dans son ouvrage *Les Prairies d'Or* en 947. Vers l'ouest, la pénétration fut plus lente. En 757-758, la fondation de Sijilmasa, au Tafilet au sud du Maroc, à l'entrée du désert, ouvrit la route de l'or aux caravanes. Dès lors l'islam fut le lien qui courut à travers le désert. Al Bakri est le premier à décrire, en 1068, la périlleuse traversée du Sahara occidental jusqu'au royaume du Ghana entre Niger et Sénégal. Un des plus grands explorateurs du royaume du Mali fut Ibn Battûta (1352-1353), et Al Omari (1336-1338) écrivit l'histoire de son roi Mansa Moussa. Désormais la liaison était établie, route d'exportation de l'or et des esclaves vers la Méditerranée<sup>8</sup>.



### Les explorateurs portugais (xv<sup>e</sup>-xvi<sup>e</sup> siècle)

Les Portugais ne furent pas en reste. Leurs explorateurs eurent la chance d'être suscités et financés par un proche du roi : l'infant dit Henri le Navigateur (1394-1460)<sup>9</sup>. Le déclencheur fut le profit : l'or venait d'être révélé à l'Occident par *L'Atlas catalan* (1374). Or il y avait pénurie en Europe. En une génération, mettant à profit la fin de la reconquête du Portugal aux dépens des musulmans refoulés sur le royaume de Grenade, il accompagna la construction des caravelles adaptées à la navigation dans l'Atlantique. La flotte portugaise occupa en 1415 Ceuta, à la pointe du Maroc, devenue escale majeure des explorations le long de la côte occidentale d'Afrique qui, chaque année, s'avançaient un peu plus loin vers le sud jusqu'à atteindre le cap désormais baptisé « des Tempêtes » par Bartolomeu Dias en 1488, puis de « Bonne Espérance » par le roi. Il fut franchi en 1498 par Vasco de Gama qui cherchait la route de l'Inde. Nous en sommes informés par les récits de marins dont l'objectif majeur était le commerce. Le chroniqueur Eanes de Zurara<sup>10</sup> raconte l'arrivée sur la côte mauritanienne, vers 1441, du capitaine Antão Gonçalves qui acheta ses premiers esclaves noirs et de l'or à des Maures (Berbères musulmans métissés) venus de l'intérieur du Mali, donc débouchant d'une piste transsaharienne : le contact était fait entre le commerce transsaharien orienté vers la Méditerranée et le commerce atlantique, celui des cuirs, des chevaux, du blé du Maroc à échanger contre l'or africain. Les explorateurs étaient connectés par un réseau complexe de routes et d'informations à la fois commerciales et géographiques qui reliaient le monde arabo-musulman au monde africain subsaharien et au monde occidental, celui-ci concentré sur Lisbonne, Marseille et Amsterdam.

### Les explorateurs européens à partir du milieu du xviii<sup>e</sup> siècle

À partir de cette époque, les incitations scientifiques, économiques et religieuses se conjuguent en Europe occidentale pour susciter des explorations qui vont changer la connaissance du monde.

#### Les curiosités scientifiques

Le premier acte en furent les circumnavigations entreprises à partir de la découverte des Amériques (1492) et de l'océan Indien (1498). Le xviii<sup>e</sup> siècle des Lumières fit exploser la découverte scientifique. Les voyages de Louis-Antoine de Bougainville autour du monde (1766-1769), de James Cook (1768-1779) et de Jean-François de La Pérouse (1785-1788) dans le Pacifique ouvrent l'espace.

Un vaste ensemble restait inconnu des Européens, l'intérieur du continent africain. Non qu'il fût ignoré : c'est de là que leurs partenaires esclavagistes côtiers tiraient les esclaves que les négriers embarquaient sur les côtes. En revanche, l'arrière-pays restait quasi impossible à atteindre en raison de la malaria qui décimait les Occidentaux.



Le médicament curatif issu d'Amérique, la quinine, ne fut utilisé qu'à partir des années 1830. En Afrique du Nord, l'expédition de Bonaparte en Égypte (1798-1801) avait déjà rempli sa tâche exploratoire, à la fois politique, militaire et scientifique (Bonaparte emmena 160 savants, ingénieurs et artistes). Mais l'intérieur de l'Afrique occidentale, siège de l'or, restait un mystère. Jusqu'alors, en tout début de siècle, seuls deux métis portugais, les « pombeiros », à cheval entre les deux cultures, auraient réussi à faire la jonction transafricaine entre la côte angolaise (Cassange) et la côte mozambicaine (Tete). L'exploration de l'intérieur, ce fut à partir de 1788 le but de l'African Association, société savante londonienne regroupant hommes de sciences, hommes politiques et riches mécènes, créée pour « développer à l'intérieur du continent le commerce et l'autorité politique de l'Angleterre ». Jusqu'alors, les Européens ne connaissaient le fleuve Niger que par ouï-dire, par les témoignages contradictoires rapportés dans l'Antiquité par le géographe Ptolémée et l'historien Hérodote. C'était, avec la richesse mythique de Tombouctou transmise par les Arabes, un secret géographique que les savants du siècle des Lumières entendirent résoudre. Les Britanniques tentèrent plusieurs expéditions à partir de la Méditerranée, toutes des échecs jusqu'à ce qu'un jeune Écossais présomptueux, Mungo Park, se lance à partir de la côte atlantique de la Gambie : en 1795, il atteint la rive du fleuve et peut répondre à la question controversée – il coule vers l'est et non vers l'ouest<sup>11</sup>.

Deux autres fameuses explorations du début du XIX<sup>e</sup> siècle furent le fait de deux Français : le jeune explorateur Mollien, rescapé en 1816 du naufrage de la Méduse au large du Cap-Vert, se lança peu après dans l'exploration de la Sénégalie<sup>12</sup>. Quant à René Caillié, parti de Guinée, il atteignit Tombouctou en 1828 – bien que les concurrents anglais aient mis en doute son exploit –, seul ou à peu près déguisé en musulman<sup>13</sup>. Il aboutit très difficilement à Fès au Maroc.

#### Les prémices de la colonisation

Dès lors, la concurrence européenne accélère les grandes missions d'exploration, combiné de motivations scientifiques (celles de l'explorateur) et politiques (celle de l'État ordonnateur). Elles ont lieu au mi-temps du XIX<sup>e</sup> siècle.

En Afrique centro-occidentale, l'exploration majeure fut commanditée par le gouvernement britannique. Faute de candidat satisfaisant, ce fut un savant allemand qui l'emporta, Heinrich Barth, qui sillonna le bassin du Tchad de 1850 à 1855. Recruté par le Foreign Office, ce savant laissa trois gros volumes qui servent encore aujourd'hui de base à nos connaissances ethnographiques, géographiques et politiques<sup>14</sup>. Plus longuement encore, David Livingstone sillonna l'Afrique orientale et australe de 1842 à sa mort, en 1876, avec entre autres objectifs la passion géographique de découvrir les sources du Nil. C'était un missionnaire protestant prosélyte, et un entrepreneur actif antiesclavagiste entrecoupant ses voyages de séjours en



Europe pour rassembler crédits et donations. Développant l'idée que pour lutter contre l'esclavage africain, il fallait créer d'autres sources de profit, il fut un défricheur, fondateur de missions et de fermes vivrières cultivées de façon énergique voire dictatoriale par l'achat d'esclaves locaux qui gagnaient leur liberté à condition de travailler dur dans ses fermes. Ses carnets de voyage occupent plusieurs mètres de rayonnage dans la bibliothèque nationale de Hararé (Zimbabwe).

### Les explorations coloniales

La conférence internationale de Berlin (1885) fixa les règles du partage de l'Afrique devenu au fil du siècle quelque peu anarchique : le colonisateur devait désormais prouver que l'occupation était effective sur des territoires dont on traça les frontières sans trop savoir ce qu'elles impliquaient sur le terrain. Les explorations devinrent militaires et diplomatiques. Le travail était à peine fait en Afrique centro-équatoriale encore très peu pénétrée. Créer de toutes pièces des propriétés et des territoires à transformer en colonies devint la tâche principale entre les années 1885 et 1920. L'homme d'affaires fixé en Afrique du Sud, Cecil Rhodes, l'entreprit à partir de 1890 en partant de Kimberley, au nord du pays, et en fondant la British South Africa Company (BSAC). Ses concessions allaient porter son nom Rhodésie du nord (Zambie) et du Sud aurifère (Zimbabwe) et finirent par tomber dans l'escarcelle de l'Empire britannique (1898). L'explorateur visionnaire Savorgnan de Brazza visait, quant à lui, à donner une colonie à la France : ce fut fait en 1885 avec le « Congo français » devenu, à partir de 1905, l'Afrique-Équatoriale française. Entretemps, en trois expéditions exploratoires remarquablement pacifiques de 1876 à 1885 sur les fleuves Ogooué, Congo et Oubangui, il avait fondé Brazzaville et lui avait adjoint le Gabon et l'Oubangui-Chari (aujourd'hui Centrafrique) tandis que son futur successeur, Émile Gentil, explorait et occupait le Tchad avec brutalité (1898). La plupart des compagnons de Brazza étaient à l'origine autant d'explorateurs recrutés sur petites annonces ou au café parisien qui leur servait de point de rencontre, la *Petite Vache*. Plusieurs entrèrent ensuite dans la carrière en cours de création et devinrent administrateurs, voire gouverneurs coloniaux au début du xx<sup>e</sup> siècle. L'ère de l'exploration prenait fin.

Pas tout à fait, car à la veille de la Seconde Guerre mondiale il y avait encore d'assez nombreuses explorations géographiques, cartographiques et militaires dressant des croquis pour vérifier les frontières de territoires coloniaux parfois hypothétiques : on s'aperçut même que certains territoires imaginés n'existaient pas.

### Notes

1. C. Coquery-Vidrovitch, *Les Routes de l'esclavage, du v<sup>e</sup> au xx<sup>e</sup> siècle*, Paris, Albin Michel, 2018.
2. Y. Coppens, *Le Singe, l'Afrique et l'Homme*, Paris, Fayard, 1983.



3. E. Della Zazzera, *The Geography of the Odyssey. Or How to Map a Myth*, 27 février 2019 : <http://www.laphamsquarterly.org/roundtable/geography-odyssey> (consulté le 05/08/2021). L'un des premiers à dresser la cartographie méditerranéenne de l'Odyssée fut Victor Bérard, *Les Navigations d'Ulysse*, Paris, Colin, 1929.
4. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Madagascar>
5. Cité dans C. Coquery-Vidrovitch, *Les Routes de l'esclavage, op. cit.*, p. 77.
6. Ph. Beaujard, « Échanges dans l'océan Indien : l'Afrique de l'est du VIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle », in C. Coquery-Vidrovitch (dir.), *L'Afrique des routes. Histoire de la circulation des hommes, des richesses et des idées à travers le continent africain*, Paris, musée du Quai Branly/Arles, Actes Sud, 2017, p. 120.
7. *Périple d'Hannon*, texte en grec (censé être la traduction d'une inscription en phénicien) daté d'environ 500 avant notre ère. M. Euzennat, « *Le périple d'Hannon* », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1994, vol. 138, n° 2, p. 559-580.
8. C. Coquery, *La Découverte de l'Afrique. L'Afrique noire atlantique des origines au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Julliard, 1965 ; Paris, L'Harmattan, 2003.
9. M. Vergé-Franceschi, *Un prince portugais au XV<sup>e</sup> siècle. Henri le Navigateur (1394-1460)*, Paris, Éditions du Félin, 2000.
10. G. Eanes de Zurara, *Chronique de Guinée (1482)*, Paris, Chandeigne, 2011.
11. Mungo Park finança sa seconde expédition (au cours de laquelle il se noya) avec le récit de son exploit, traduit : *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, Paris, La Découverte, 2009.
12. G. T. Mollien, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, aux sources du Sénégal et de la Gambie, fait en 1818, par ordre du gouvernement français*, Paris, Imprimerie de la Veuve Courcier, 1820.
13. R. Caillié, *Journal d'un voyage à Temboctou et à Jenné, dans l'Afrique centrale, pendant les années 1824, 1825, 1826, 1827, 1828*, Paris, 1830, Imprimerie royale.
14. H. Barth, *Voyages et descriptions au nord et au centre de l'Afrique*, (1857-1858), 5 vol. in-8, (anglais et allemand).

## LE MAGELLAN DE STEFAN ZWEIG, OU LE TOUR DE L'AVENTURE

*Jean Hartweg (1966 I)*

Il a enseigné les lettres de la sixième à l'agrégation, en banlieue, en province et à Paris. Il a profité de sa retraite pour terminer sa thèse.



Incroyables sont les récits d'aventures maritimes, depuis l'*Odyssée* jusqu'au *Cœur des ténèbres* de Joseph Conrad. Mais plus rares sont les écrits qui évoquent à la fois une modification dans la représentation du monde et une expérience spirituelle décisive. L'expédition de plus de trois ans (10 août 1519-6 septembre 1522) commandée par Magellan montre que la terre est ronde par une expérience linguistique remarquable : arrivé aux Philippines, l'esclave Henrique, embarqué à Malacca,



reconnaît la langue de son pays. Peu favorisé par le sort, Magellan doit obtenir son commandement de haute lutte, surmonter une erreur qui sape son autorité, dompter une mutinerie. Il est, comme Ulysse, un homme endurant, πολυτλας aurait dit Homère, d'une constance héroïque, d'une probité sans faille.

L'auteur du *Joueur d'échecs* décrit l'aventure comme une ascèse : pour devenir un héros, Magellan doit renoncer à toute vanité mondaine, suivre l'exemple des explorateurs qui l'ont précédé, préserver sa solitude de chef ; mais aussi rester fidèle à « l'idée fixe » à l'origine de son entreprise, fût-elle erronée, et triompher de toutes les oppositions ; enfin il doit affronter les pires épreuves, traverser la mort, et mériter ainsi d'être célébré par un récit épique. Dès lors, sa vie n'importe plus : sa mort l'a transformée en destin, transcendant ainsi les injustices dont il a été victime pendant sa vie et même après sa mort. Tel est le programme que se fixe cette méditation sur l'aventure : renoncement, fidélité à un projet, prouesse et constance.

### Renoncement

Zweig est attiré par les êtres discrets, comme l'Anton Hofmiller de *la Pitié dangereuse*. Bien que noble (de « quatrième catégorie » précise Zweig) ayant le droit de transmettre ses armoiries, Fernao de Magalhaes n'est qu'un *fidalgo*, un simple gentilhomme, fils de quelqu'un et non homme de rien. À 24 ans, en 1504, quand il s'embarque pour les Indes sous le commandement de l'amiral De Almeida, il est « sobresalente », simple auxiliaire, « soldat inconnu », traduit Zweig. Il est l'un des 1 500 hommes de troupe qui partent affronter, en mars 1506, les quelque 200 navires du *zamorin* de Calicut. Son nom n'est mentionné dans aucune chronique. Il fait partie des 200 blessés au combat sans obtenir de distinction ; on perd même sa trace. Mais un aventurier nommé Varthema lui a montré la voie : il a pu, comme plus tard René Caillé à Tombouctou, pénétrer à La Mecque déguisé en pèlerin. Ayant gagné ainsi la confiance des musulmans, il apprend que le zamorin veut attaquer les onze vaisseaux portugais par surprise ; grâce à cette information, ils se rangent en bataille, ce qui leur évite l'anéantissement. Ainsi, pour être efficace, il faut savoir renoncer à soi-même. On sait que si Ulysse a pu échapper à la poursuite des Cyclopes, c'est parce qu'il avait dit : « mon nom est personne » (οὐτις).

En 1507, de retour à Lisbonne, Magellan découvre qu'il s'y ennuie : il va repartir avec la nouvelle flotte des Indes, menée par l'amiral Sequeira à Malacca, le Gibraltar de l'Asie. Il retrouve ainsi « sa véritable patrie : l'aventure », commente Zweig. L'exemple de Varthema semble l'inspirer. Le *sobresaliente* devenu agent de liaison avertit Sequeira d'une attaque imminente des marins du sultan de Malacca ; il sauve de justesse un autre marin aventureux, Francisco Serrao, qui sera son frère d'armes. Ce Magellan que Zweig décrit comme « un modeste », un « homme obscur



et effacé », fait preuve d'autorité lors du naufrage d'un galion chargé d'épices : il exige des officiers déjà embarqués sur une chaloupe qu'ils reviennent récupérer l'équipage avec un autre navire. C'est le début de sa carrière maritime : désormais, on le consulte pour les décisions importantes.

Bientôt, Magellan doit renoncer à bien plus qu'à son amour-propre. L'aventure a ses paradoxes : installé dans le paradis des îles Moluques, Serrao pratique un « renoncement » épicurien : promu conseiller du roi de Ternate, il oublie sa vocation maritime dans les bras d'une « Calypso à la peau bronzée » jusqu'à sa mort neuf ans plus tard. Mais il correspond avec Magellan et le persuade sans doute que son île, située à l'est des Moluques, pourrait sans doute être jointe par l'ouest, et non par le contournement de l'Afrique. Ainsi, les épreuves du héros Magellan ont peut-être leur origine dans cette Capoue indonésienne. Toujours est-il que la première d'entre elles sera le refus hautain du roi Manoël du Portugal d'accepter le projet de Magellan. Avec un caractère tout différent, Magellan subit les mêmes rebuffades que Christophe Colomb auprès de Jean II vingt ans plus tôt. Loyaliste, Magellan demande au roi l'autorisation de s'adresser à une puissance étrangère, permission accordée avec indifférence. Mais quand il s'adresse en 1519 au roi Carlos, le futur Charles Quint, âgé d'à peine 20 ans, il est considéré comme un transfuge, et ce petit *fidalgo* est méprisé par les *hidalgos* de Séville.

### ***Felix culpa***

Éconduit par les Portugais, Magellan, s'appuyant sur le cosmographe réputé Ruy Faleiro, plaide sa cause auprès du Conseil de la couronne espagnole. Il a tout lieu de craindre le cardinal Fonseca, évêque de Burgos et opposant déterminé à l'entreprise de Christophe Colomb. Or celui-ci se rallie à Magellan, lorsqu'il prétend pouvoir gagner plus aisément les îles à épices en passant par l'ouest. Magellan assure que ces îles seront dans la zone attribuée aux Portugais par le pape à l'occasion du traité de Tordesillas.

Or ces indications, données de bonne foi, sont erronées. Faleiro a fait promettre le secret à Magellan. Il fait confiance à un autre cartographe, Martin Behaim, mort en 1507, selon lequel un *paso* existe aux environs de 40 degrés de latitude sud – information confirmée par le globe de Johann Schoener daté de 1515 et encore visible aujourd'hui à Francfort. Or il s'avère que le passage indiqué correspond au *Rio de la Plata*, qui ne donne pas accès au Pacifique, et que la distance à franchir a été largement sous-estimée, comme la distance des « Indes occidentales » l'avait été par le cosmographe Toscanelli. Zweig en tire une définition décisive pour l'aventure : elle suppose une confrontation avec l'inconnu, et donc une part d'erreur qui explique le risque encouru. La notion de *felix culpa*, souvent appliquée à Colomb et à Magellan,



a une origine religieuse : si Adam et Ève n'avaient pas commis le péché originel en voulant mordre aux fruits interdits de l'arbre de la connaissance, la rédemption de ce péché n'aurait pas eu de raison d'être. De même, l'erreur géographique commise par Magellan a été la source d'une grande découverte. Zweig expose longuement cette idée à la fin du chapitre III : « Jamais Magellan n'aurait pu amener un monarque à lui confier une flotte s'il n'avait ajouté foi aux indications portées sur la carte de Martin Behaim et aux rapports fantaisistes des pilotes portugais. »

L'aventure maritime, avec les risques qu'elle comporte, justifie un autre mode de pensée. Le héros stoïcien était censé déterminer exactement ce qui dépendait de lui et ce qui n'en dépendait pas pour mesurer son pouvoir et ne pas se tromper. Le navigateur aventureux devine que sa faiblesse peut devenir une force, et réciproquement. Avec un demi-siècle d'avance, on entre dans l'univers baroque des desseins impénétrables de Dieu : « *Deus escreve direito por linhas tortas* » – formule reprise plus tard par Claudel dans *Le Soulier de satin*. Entreprise périlleuse toutefois : devant le rio de la Plata, les capitaines espagnols sous les ordres de Magellan s'aperçoivent bien que ses informations étaient inexactes. Il s'ensuit une mutinerie que Magellan doit dompter par la force mais aussi par la ruse, car les capitaines espagnols sous ses ordres sont sans doute aussi chargés de la surveiller. Accusé d'avoir trahi, Magellan est trahi à son tour lorsque le plus gros navire de l'escadre, le San Antonio, arrivé à l'entrée du futur canal de Magellan, fait défection et regagne seul l'Espagne.

### Prévisions et imprévisible : les ultimes épreuves

On l'a vu : pour évoquer Magellan, Zweig a pris pour modèle l'*Odyssée* et le personnage d'Ulysse. De même que le héros d'Homère, longtemps arrêté chez la nymphe Calypso aux confins du monde connu, construit habilement un radeau à toute épreuve, de même Magellan fait rénover ses cinq navires, s'approvisionne en pièces détachées et se pourvoit de munitions, de nourriture et de boisson. Zweig se plaît dans cette énumération épique : farine, haricots, lentilles riz, 5 700 livres de porc, 200 tonneaux de sardines, 984 fromages... Il ne faut rien oublier : « Personne ne peut lui prédire la durée de son expédition, vers quel pays, quel climat, quels peuples elle le conduira. L'équipement de cette flotte doit parer à toutes les éventualités à la fois : température polaire et tropicale, tempêtes et calmes plats, navigation d'une, deux, voire trois années, guerre et commerce. » Pendant les trois mois que durera leur traversée du Pacifique, les matelots en seront pourtant réduits à manger des rats et le cuir des vergues.

C'est donc bien à la mort que sont confrontés Magellan et son équipage. Et pour décrire le détroit de la Toussaint (plus tard appelé détroit de Magellan), Zweig emprunte à la Nekuia (chant des morts) livre XI de l'*Odyssée* : « Sombre est le ciel,



sombre la surface de l'eau. Telle la barque de Charon sur les eaux du Styx, ombres parmi les ombres, les navires s'avancent sans hâte dans ce monde des enfers. » Cette traversée des enfers est directement liée au projet héroïque de Magellan : « S'il trouve dans ces eaux achéroniennes une voie menant vers l'autre mer, il sera le premier à avoir découvert la route permettant de faire le tour de la terre. » L'enjeu principal de l'aventure est bien là.

Encore faut-il, pour que l'aventure soit reconnue, qu'elle soit consignée dans un récit : sans Homère, pas d'Ulysse. Or le bateau de Magellan a été pillé et nous n'avons pas son journal de bord. Les « livres de loch » des pilotes, les textes de Pierre Martyr et la lettre de Maximilien Transilvanus sont sommaires. Heureusement, Magellan a embarqué à sa demande un jeune chevalier de Rhodes originaire d'Italie, Pigafetta, qui nous a laissé une relation détaillée du voyage, dont pourtant l'original s'est perdu. Le récit est donc un aspect essentiel de l'aventure : « Un exploit n'entre pas dans l'histoire du seul fait qu'il a été accompli, mais seulement parce qu'il a été transmis à la postérité. » Pigafetta est le loyal rhapsode grâce à qui nous connaissons la valeur de Magellan. En effet, les mutins et les traîtres qu'il a rencontrés sur son chemin lui survivent et parlent à sa place. C'est le rebelle del Cano qui prétend imposer sa version mensongère. Zweig vit une époque de propagande et de mensonge. En 1938, date de la rédaction de *Magellan*, il doit quitter sa maison de Salzburg, où son épouse d'alors, trop crédule, choisit de rester avant de fuir elle aussi.

### Vers un dénouement ?

C'est ici que l'aventure de Magellan se lie à celle de Zweig. 1938 commence pour lui avec un voyage au Portugal, pour préparer le livre ; en mars 1938, c'est l'Anschluss, qui suscite un débordement d'enthousiasme dans Salzburg, ville nazie après avoir été la patrie de Mozart. Vienne était depuis 1900 un foyer intellectuel et artistique sans pareil. Zweig y songe certainement quand il compare le Portugal de la fin du xv<sup>e</sup> siècle à la Grèce de Périclès et à l'Angleterre d'Élisabeth. Le Portugal a son Homère, Camoëns, son Tite-live, Barros, et ses navigateurs, Vasco de Gama et Magellan. Ce petit pays explore la moitié du monde connu à l'époque. Or il faut le quitter, car Magellan n'y est pas reconnu. De même, Zweig doit quitter l'Autriche pour l'Angleterre, puis le Brésil du président Vargas, resté à l'abri des démons qui hantent l'Europe. C'est là qu'il choisira de finir sa vie, avec Lotte, la femme qui l'a aidé à écrire *Magellan*. Cela éclaire le proverbe paradoxal portugais : *Navigare necesse est, vivere non est necesse*.

Comment conclure ? L'aventure est par essence inachevée. Dans un instant d'égarement, Magellan, casqué et cuirassé, s'est cru invincible ; il a payé cette illusion de sa vie. Toujours prévoyant, il avait rédigé son testament en faveur de sa femme, de son fils, du fidèle Henrique. Zweig y insiste : aucune des clauses ne sera respectée. À la



différence de Christophe Colomb, qui repose dans la cathédrale de Séville, Magellan est resté là où il avait été tué, dans une petite île des Philippines. Son épouse n'a rien hérité, et Henrique n'a pas été affranchi. Le destin de Magellan rappelle celui que Tirésias, dans le chant XI de l'*Odyssée*, prédit à Ulysse : une fois vainqueur des prétendants à Ithaque, il devra, pour apaiser la colère de Poséidon, marcher, une rame sur l'épaule, jusqu'à des contrées qui ignorent le sel et prennent sa rame pour une pelle à grain. L'aventure est donc une fatalité que l'on ne peut fuir, comme l'écrit Baudelaire dans le *Voyage* : « De leur fatalité jamais ils ne s'écartent/ Et, sans savoir pourquoi, disent toujours : Allons ! »

### DE LA DÉCOUVERTE DE LA PROVINCE À L'EXPLORATION DE SOI : L'EXEMPLE DE MADAME DE SÉVIGNÉ

*Mireille Kervern-Gérard (1961 L)*

Maître de conférences à Paris-Sorbonne (en retraite). Elle est administrateur de l'a-Ulm depuis 2000 et vice-présidente honoraire.



Rappelons d'abord que, du côté maternel, les grands-parents Coulanges de Madame de Sévigné viennent plutôt du Massif central (et peut-être plus anciennement encore d'Italie). Ils sont juristes et financiers. Du côté paternel, celui de Sainte Jeanne de Chantal, sa grand-mère, et de son père, Celse-Bénigne de Rabutin Chantal, ils sont de noblesse parlementaire et d'épée. Ce sont des Bourguignons. Mais Madame de Sévigné, elle, est parisienne depuis sa naissance en 1626 dans l'hôtel de Coulanges de la place Royale (aujourd'hui place des Vosges). Peut-on utiliser pour elle le terme d'« exploratrice » ? Avec d'évidentes précautions ! Car ce nom, comme le verbe « explorer », au XVII<sup>e</sup> siècle, n'est répertorié, ni dans le dictionnaire de Furetière (1684), ni dans celui de l'Académie (1694). Mais, bien entendu, la réalité existe, et depuis bien longtemps. Au temps de Madame de Sévigné, l'idée d'exploration ou d'expédition est désignée dans tous les sens possibles par le terme de « voyage ». Cela recouvre toujours un départ et ses préparatifs, un séjour loin de chez soi et un journal, soit récit et correspondance au fur et à mesure, soit, au retour, un mémoire ou rapport. Entendu ainsi, Madame de Sévigné est une grande « voyageuse », mais pas à l'étranger. On décompte vingt-quatre déplacements avant le départ de Madame de Grignan en 1672 et près de cinq ans en province et, après ce départ, durant vingt-deux ans, racontés de façon plus détaillée dans une correspondance très suivie par moments, à peu près le même nombre de déplacements et de nouveau un total de plusieurs années en province. Néanmoins, sans être jamais



allée hors de France, Madame de Sévigné se tient au courant par ses contacts et les lectures de ce qui se passe au-delà des frontières. L'Europe de l'époque est présente en France par les guerres, par les alliances familiales ou monarchiques, par de multiples échanges. Ses correspondants (quelques ambassadeurs), les combats livrés aux frontières par certains membres de sa famille, les livres qu'elle ne cesse de lire sur l'histoire des pays environnants lui permettent de comprendre et de suivre jusqu'en Orient les derniers événements de l'actualité. Cependant, c'est surtout en France qu'elle se déplace mais avec le même souci de s'informer. Car la province a encore un aspect de *terra incognita*. La langue peut être différente, le costume, les mœurs. Molière s'en sert dans ses comédies. Déjà, alors que le terme « limogeage » n'apparaît qu'au xx<sup>e</sup> siècle, en 1914, la province sert aussi de terre de punition et de relégation, comme Bussy dans son château ou Madame Fouquet dans l'Allier. La Fontaine, dont l'oncle Jannart est « coupable » d'avoir été le financier de Fouquet, l'accompagne dans le *Voyage de Paris en Limousin* en 1663. Pour différentes raisons, Madame de Sévigné a arpenté, par ordre alphabétique et non chronologique, la Bretagne, la Bourgogne, le Bourbonnais, les pays de Loire, la Normandie, le Languedoc et la Provence. Dans les limites restreintes de cet article, nous proposons au lecteur des extraits, plus suggestifs que complets, à travers les trois volumes de lettres de la Pléiade pour ce vaste sujet (qui a déjà donné matière à plusieurs études).

Orpheline depuis l'âge de 7 ans, le premier voyage de la jeune Parisienne, quasiment initiatique, se fait à 16 ans, en 1640, pour la Normandie. Elle accompagne son oncle et tuteur Philippe Emmanuel de Coulanges, maître des requêtes à la Chambre des comptes de Paris, expert juriste et financier. Il est aussi le beau-frère d'Olivier Lefèvre d'Ormesson, le futur défenseur courageux de Fouquet. Le contexte est difficile puisqu'une violente révolte de six mois, celle des Nu-pieds, vient d'ensanglanter la province. La cause en est la pression fiscale (déjà !) et il s'agit de trouver une solution ou plusieurs solutions. C'est une première rencontre avec la province et ce problème récurrent que Madame de Sévigné retrouvera à plusieurs reprises en Bretagne. En 1675, une autre révolte, contre la misère et la pression fiscale, vient d'agiter toute la Bretagne et lui a fait retarder son départ. La répression est terrible. Malgré son amitié avec le duc de Chaulnes, gouverneur de Bretagne, et le risque du cabinet noir qui peut saisir des lettres, elle s'informe et rapporte, depuis son château des Rochers, plusieurs scènes à sa fille. En voici quelques extraits. Le 24 septembre 1675 :

« Nos pauvres bas Bretons, à ce que je viens d'apprendre, s'attroupent quarante, cinquante par les champs, et dès qu'ils voient les soldats, ils se jettent à genoux et disent *mea culpa* : c'est le seul mot de français qu'ils sachent comme les Français qui disaient qu'en Allemagne on ne disait pas un mot de latin à la messe que *Kyrie eleison*. On ne laisse pas de pendre ces pauvres bas Bretons. Ils demandent à boire et du tabac, et qu'on les dépêche. »



Ce « reportage » qui se fait avec prudence mais au présent comme une chose vue, et qui s'échelonne sur plusieurs jours, montre que Madame de Sévigné suit les événements de près. Car la ruine de la population va affecter aussi la région tout entière et la misère ira grandissant. En voici un autre passage le 20 octobre : « M. de Chaulnes est à Rennes avec quatre mille hommes. Il a transféré le Parlement à Vannes ; c'est une désolation terrible. La ruine de Rennes emporte celle de la province » et, le 30 octobre :

« Voulez-vous savoir des nouvelles de Rennes ? Il y a toujours cinq mille hommes, car il en est venu encore de Nantes. On a fait une taxe de cent mille écus sur le bourgeois ; et si on ne les trouve pas dans vingt-quatre heures, elle sera doublée et exigible par les soldats. On a chassé et banni toute une grande rue, et défendu de les recueillir sous peine de vie, de sorte qu'on voyait tous ces misérables, vieillards, femmes accouchées, enfants, errer en pleurs au sortir de cette ville, sans savoir où aller, sans avoir de nourriture, ni de quoi coucher. »

Elle n'hésite pas à rapporter ces témoignages accablants. Elle les a sans doute recueillis de l'entourage du gouverneur. C'est à la fois, comme pour un reporter de nos jours, une forme de courage, un plaidoyer pour la Bretagne mais aussi un avertissement pour son gendre le comte de Grignan qui tient le rôle de gouverneur en Provence. L'avidité fiscale du pouvoir monarchique est redoutable. Dans toute relation de voyage, le récit contient une espèce de leçon à tirer pour les destinataires qui ne sont pas présents sur les lieux.

De voyage en voyage, elle peut multiplier les observations et mesurer aussi le temps qui passe. Près de cinquante ans après son premier contact avec la Normandie, dans des circonstances beaucoup plus agréables, elle écrit, le 2 mai 1689, de Pont-Audemer :

« Nous sommes venus coucher ici ; j'ai vu le plus beau pays du monde. Il y a onze lieues d'ici à Rouen. J'ai vu toutes les beautés et les tours de cette belle Seine et les plus belles prairies du monde. Ses bords, pendant quatre ou cinq lieues que j'étais sur le bord, n'en doivent rien à ceux de la Loire. Ils sont gracieux ; ils sont ornés de maisons, d'arbres et de petits saules, de petits canaux qu'on fait sortir de cette grande rivière. En vérité, je ne connaissais point la Normandie. Hélas ! Il n'y a peut-être plus personne de tous ceux que j'y voyais autrefois ; cela est triste. Je n'y ai pas même pas trouvé la crème de Sotteville dans les mêmes petits plats de faïence qui faisaient plaisir. Ils sont devenus des écuelles d'étain ; je n'en veux plus. »

Les fleuves (Loire, Saône et Rhône), sur lesquels elle a déjà navigué à plusieurs reprises, permettent des remarques autorisées dignes d'un guide touristique. De la même façon, les plaisirs gastronomiques du voyage ne sont pas ignorés. Partout où elle passe, elle signale les meilleurs produits de dégustation. Elle écrit des Rochers en février 1690 :



« Nous n'avons pas la rivière de Sorgue, mais nous avons la mer ; le poisson ne nous manque pas et j'aime le beurre charmant de la Prévalaie [à deux kilomètres de Rennes], dont il nous vient toutes les semaines. Je l'aime et le mange comme si j'étais Bretonne. Nous faisons des beurrées infinies, quelquefois sur de la miche [...] Mon fils y marque toujours toutes ses dents, et ce qui m'y fait plaisir, c'est que j'y marque aussi toutes les miennes. Nous y mettrons bientôt des herbes fines et des violettes. »

Voilà une recette en passant.

Plus profondément que ces plaisirs gastronomiques souvent mentionnés, voire des observations météorologiques (terrible canicule le 9 août 1689 à Auray ! mais elle y découvre aussi avec admiration trois jours après au comptoir de l'Orient les porcelaines et tissus qui arrivent du Siam), une nécessité constante va décider de la cinquantaine de ses voyages de 1644 jusqu'au dernier en 1694 : la gestion de ses terres. Jeune mariée à 18 ans, il lui faut aller découvrir avec le marquis de Sévigné les différents biens qu'il possède autour de Rennes et de Nantes. Des raisons financières et juridiques poussent à ces retours autant que la nécessité de resserrer les liens avec les paysans par plusieurs baptêmes en différents endroits. Veuve dès l'âge de 25 ans, ces mêmes raisons resteront importantes tout au long de sa vie. Voici ce qu'elle observe en revenant le 7 octobre 1690 dans une demeure amie :

« Je voulus me promener le soir au Lude [près de La Flèche]. Je commençai par l'église ; j'y trouvai le pauvre Grand maître [la tombe du Duc, un ancien soupirant]. Je portai cette pensée dans sa belle maison. Je voulus m'accoutumer aux terrasses magnifiques et à l'air d'un château qui l'est infiniment. Tout y pleure, tout est négligé. Cent orangers [comme à Versailles !] morts ou mourants font voir qu'ils n'ont vu depuis cinq ans, ni maître, ni maîtresse ! »

Ce souci de la gestion par les propriétaires, qui contribue à la beauté des paysages et à la prospérité environnante, est aussi important pour les étapes des futurs voyages car, à chaque déplacement, il faut soigneusement préparer les points de chute intermédiaires. Pour éviter les auberges avec de la vermine, les « pouillers », voire la simple paille quand il n'y a plus de place parce qu'on a été retardé, il vaut mieux emporter son lit si on ne veut pas partager avec quelqu'un d'autre.

Madame de Sévigné n'est pas craintive. Elle s'en vante même mais les chemins ne sont pas sûrs. Sur la route d'Orléans, avant de s'embarquer sur la Loire, on passe par un bois où les attaques sont fréquentes. Elle écrit à son cousin ce qu'elle n'ose dire à sa fille : « Nous avons trouvé deux grands vilains pendus sur le grand chemin ; nous n'avons pas compris des pendus, car le bel air des grands chemins il me semble que ce sont les roués. » D'autres dangers sont mentionnés : le risque de tomber dans un ravin en passant la montagne de Tarare, d'ensablement sur la Loire, d'être jeté contre



un pont sur le Rhône comme l'attestent de nombreux ex-voto ou, déjà en 1672, les crues du Vidourle qui lui ont donné « toutes les frayeurs du monde » au pont de Lunel. Elle en tire un conseil d'urbanisme : « C'est le lieu du monde où j'aimerais le moins à m'établir. »

Dans ces conditions, pour un voyage d'en général trois semaines, à raison de soixante kilomètres au plus par jour, les préparatifs, l'équipage et les accompagnateurs sont importants. Il faut d'abord songer au « renvoi de courrier » comme de nos jours et supporter d'avoir des nouvelles moins fraîches. Prudemment, elle emporte une infinité de remèdes. En 1671, elle précisait :

« Je vais à deux calèches ; j'ai sept chevaux de carrosse, un cheval de bât qui porte mon lit, trois ou quatre hommes à cheval. Je serai dans ma calèche, tirée par deux beaux chevaux. L'Abbé sera quelquefois avec moi. Dans l'autre mon fils, La Mousse et Hélène. Celle-ci aura quatre chevaux et un postillon. »

Pourquoi ces voyages alors ? Elle annonce discrètement comme une excuse qu'il lui faut faire des économies : « payer mes dettes et manger mes provisions ». En 1675, elle enrichit ce programme prosaïque d'autres motifs plus nobles. Faire de cet éloignement une expérience spirituelle : « Je m'en vais un peu essayer de n'être pas si fort servie à ma mode et d'être un peu dans la solitude. » Autre projet et excuse pour sa cartésienne de fille : « J'aimerai à connaître la docilité de mon esprit et je suivrai les exemples de courage et de raison que vous me donnez. » Il faut commencer à pratiquer le détachement : « Je me souviendrai de vos sermons. » Une dernière citation vient s'ajouter qui annonce une préoccupation au long cours :

« Je n'ai plus rien à dire.

Qu'on me mène aux Rochers, je ne veux plus écrire ; Allons, l'Abbé, c'est fait. »

C'est une formule tirée de *Polyeucte* (IV, iv) au moment du martyre :

« Qu'on me mène à la mort, je n'ai plus rien à dire ;

Allons, gardes, c'est fait. »

Cela transforme le séjour aux Rochers, par l'éloignement du quotidien « divertissant » de Paris et le dépaysement, en un équivalent de la mort et la cessation de l'écriture comme le plus difficile des renoncements. Songe-t-elle déjà à ce voyage final, que l'on entreprend toujours seule, et auquel elle ne cessera pendant vingt ans encore de se préparer par ses lectures, les conversations et les voyages ? Le témoignage de son gendre après son décès à Grignan le 17 avril 1696 mérite d'être cité :

« Elle a envisagé, dès les premiers jours de sa maladie, la mort, avec une fermeté et une soumission étonnante. Cette femme si tendre et si faible pour tout ce qu'elle aimait n'a trouvé que du courage et de la religion, quand elle a cru ne devoir



songer qu'à elle. Nous avons dû remarquer, par l'usage qu'elle a su faire des bonnes provisions qu'elle avait amassées, de quelle utilité et de quelle importance il est de se remplir l'esprit de bonnes choses. »

## SIR JOSEPH BANKS (1743-1820), DE L'EXPLORATION À L'ORGANISATION

*Hervé Le Guyader (1968 s)*

Professeur émérite de biologie évolutive à Sorbonne Université, il est l'auteur de *Penser l'évolution* (Imprimerie nationale, 2012), *L'Aventure de la biodiversité* (Belin, 2018), et co-auteur de *Classification phylogénétique du vivant* (Belin, 2 vol. 2016 et 2017). Il tient tous les mois une « Chronique de l'évolution » dans *Pour la Science*.



Joseph Banks est surtout connu comme l'explorateur-botaniste du premier voyage de James Cook. Peu de temps après son retour, il se fait élire président de la Royal Society, où il joua un rôle prééminent en favorisant, entre autres, l'émergence de la pensée de Charles Darwin.

Banks naît dans une famille très fortunée qui lui assura la meilleure éducation dans cette Angleterre du XVIII<sup>e</sup> siècle : Harrow School, puis Eton College, enfin Oxford, au prestigieux collège de Christ Church. Au décès de son père, il n'a que 18 ans. L'immense fortune dont il hérite va lui servir à assouvir sa passion pour la botanique. C'est ainsi qu'il invite à ses frais Israel Lyons, botaniste de Cambridge, à venir enseigner dans son collège. Il va alors rencontrer Daniel Solander, « apôtre » de Linné – et ils ne se sépareront plus. Banks part avec lui pour sa première expédition, à Terre-Neuve et au Labrador (avril 1766-janvier 1767), et c'est lui qui classe les collections, dont les dessins de Sydney Parkinson. Bizarrement, alors absent de Londres, Banks est élu *Fellow of the Royal Society* (FRS), en 1766. Tout est alors en place pour son incroyable carrière.

### Le premier voyage de Cook

3 juin 1769 : les calculs des astronomes prévoient un transit de Vénus devant le Soleil. Ses mesures, réalisées à partir de plusieurs points sur Terre, permettraient de calculer avec précision la distance Soleil-Terre. Or le prochain transit ne surviendra que le 9 décembre 1874 ! La Royal Society obtient qu'un navire de la marine royale, commandé par James Cook, parte dans l'océan Pacifique réaliser la mesure. Ce sera à Tahiti, récemment découverte en 1767 par Samuel Wallis. Par la même occasion, Cook est chargé de découvrir la *Terra Australis Incognita*, l'hypothétique continent austral.



Le 26 août 1768, l'HMS *Endeavour* appareille de Plymouth. C'est un navire charbonnier portant 94 hommes – 71 marins, 12 fusiliers et 11 civils... dont Banks. En effet, apprenant l'existence de cette circumnavigation, celui-ci demande à embarquer à ses frais. Avec lui, il emmène 9 hommes, dont les fidèles Solander et Parkinson, ainsi que son secrétaire, Herman Spöring. Ainsi Banks a réussi à s'immiscer en tant que naturaliste dans une équipée exclusivement dédiée à l'astronomie (le onzième civil est l'astronome Charles Green) et à la géographie – et ceci grâce à sa fortune personnelle.

Le transit de Vénus observé, Cook quitte Tahiti, à la recherche de la *Terra Australis*. Cela lui permet d'être le deuxième navigateur européen, après le néerlandais Abel Tasman, à débarquer en Nouvelle-Zélande, qu'il cartographie au mieux. Il fait ensuite cap vers la Tasmanie, puis vers l'Australie dont il longe la côte est. Le 28 avril 1770, il découvre alors une baie étonnante, qui va devenir mythique. En premier lieu dénommée *Stingaree Bay* par les marins, de par le nombre étonnant de raies que ces derniers aperçoivent sur les fonds, elle va devenir *Botany Bay* après le débarquement des naturalistes. Banks, Solander, Spöring – mais aussi Cook – découvrent un paysage inconnu. Ils comprennent que la raison en est que les arbres n'ont pas ici le même port qu'en Europe ; ce sont plutôt des arbustes qui émettent plusieurs tiges dès la base, comme un buisson géant, ce qu'on appelle maintenant un mallee. Puis ils collectent des plantes à fleurs, de couleur vive pour la plupart. Immédiatement, Solander constate qu'elles se séparent en deux lots. Certaines trouvent facilement leur place dans la classification linéenne, comme la bruyère en forme de fuchsia (*Epacris longiflora*), une éricacée ; mais d'autres sont plus surprenantes, comme *Banksia integrifolia* (protéacée), dont le nom de genre sera dédié à Banks, en 1782, par Linné le Jeune, et dont le nom de famille sera forgé, en 1789, par Antoine-Laurent de Jussieu, pour rendre compte des formes nombreuses et différentes que peuvent présenter les plantes de cette famille. Ces naturalistes se trouvent également fascinés par les oiseaux, comme les méliphages pollinisateurs. Enfin, ils découvrent des animaux surprenants, comme le wombat (*Vombatus ursinus*) à l'allure d'ourson, ou le phalanger de Norfolk (*Petaurus norfolcensis*) qui peut planer sur quelques dizaines de mètres.

Mais si l'*Endeavour* est resté trois mois à Tahiti, Cook ne passe qu'une semaine dans ce paradis des naturalistes. Le retour sera difficile. Le 11 juin, le navire talonne dans la Grande Barrière de corail. Cook réussit à l'échouer dans l'embouchure de l'Endeavour River, non loin de Cooktown... Pour ravitailler, le retour doit se faire par Batavia (actuelle Jakarta), où 38 hommes vont périr de la malaria, dont Spöring, Parkinson et Green. Enfin, le 13 juillet 1771, l'*Endeavour* mouille à Plymouth.

C'est un retour triomphal pour Banks qui, mieux que Cook, sait briller dans les salons londoniens. En témoigne ce tableau de John Hamilton Mortimer, peint en 1771, où l'on voit Banks, le seul assis, avec Solander derrière lui, et devant, Cook,



l'éditeur John Hawkeworth et le Premier lord de l'amirauté, John Montagu, comte de Sandwich. Vu le succès de cette mission, on demande à Cook de repartir très vite pour régler définitivement le problème de l'existence de la *Terra Australis* – ce qu'il fera. Banks désire repartir, mais il va faire une grave erreur – sans doute la seule de sa carrière –, il veut commander ! Évidemment, l'amirauté ne laissera jamais l'un de ses navires sous l'autorité d'un civil ! Il n'embarquera donc pas... Pourtant, cela ne l'empêche pas de briller au retour du second voyage de Cook, en 1775. Sur un tableau de William Parry, on voit Banks et Solander avec Omai, le tahitien que Cook avait ramené à Londres. Banks sait paraître dans la bonne société, et il en profite.

### La plus longue présidence de la Royal Society

Le 30 novembre 1778, Banks se fait élire président de la Royal Society. Il occupera ce fauteuil à vie, pour quarante et un ans ! Il devient le conseiller, puis le confident du roi George III, qu'il voit au moins une fois par semaine. Il se trouve donc dans une position privilégiée pour agir, comme un ministre de la Recherche, ce qu'il va faire en réorganisant bien des espaces. Il va tout d'abord s'occuper des sciences anglaises et de la Royal Society, toujours sous la figure titulaire d'Isaac Newton, en favorisant le développement des sciences naturelles et des sciences appliquées. Pour cela, il s'allie avec le physicien et chimiste Henry Cavendish (1731-1810) et, malgré ce que l'on écrit parfois, ce n'est pas aux dépens de la physique et des mathématiques. Pendant, sa présidence, sur le millier d'articles publiés aux *Philosophical Transactions*, 72 % ne traitent pas de biologie.

Il va pouvoir favoriser des opportunités remarquables. Au décès de Linné, il pousse son ami, le botaniste fortuné James Edward Smith, à acheter, en 1783, l'ensemble du fonds Linné, c'est-à-dire sa bibliothèque et tous ses manuscrits. Ce sera l'occasion de créer, à Londres, en 1788, la Linnean Society, qui aura un rôle primordial pour l'épanouissement des sciences de la nature. Sous son impulsion, William Smith va terminer la carte géologique de la Grande-Bretagne.

Banks va savoir jouer finement de sa fréquentation de la famille royale. Ainsi, avec l'aide de William Cavendish, 5<sup>e</sup> duc du Devonshire, il convainc le roi d'acheter les jardins de Kew, qui deviennent donc jardins royaux. Puis cette fois, avec William Cavendish, 6<sup>e</sup> duc du Devonshire et président de la Royal Horticultural Society, il lance la culture et le commerce de la banane (*Musa acuminata*), dont les variétés phares sont les « Dwarf Cavendish » et « Giant Cavendish ». Banks comprend donc l'intérêt commercial à établir des relations fortes avec ces pays tropicaux ou équatoriaux qui seront des futures colonies. Ainsi, il introduit le camphrier (*Cinnamomum camphora*), plante de Chine, en Jamaïque ; le manguier (*Mangifera indica*), plante d'Inde, en Jamaïque ; le théier (*Camellia sinensis*), plante de Chine, en Inde... Que de réussites agronomiques ! Par là-même, il s'intéresse à la sélection variétale et ne



s'arrête pas au règne végétal. Par exemple, on le voit demander des moutons mérinos à Louis Daubenton, avec Pierre Broussonet comme intermédiaire, moutons qui serviront à la sélection pour la laine.

### L'exploration du monde

On comprend alors pourquoi Banks favorise les voyages d'exploration, qu'il veut systématiser afin que les Anglais soient les premiers européens à découvrir d'éventuelles richesses. Ainsi, en Afrique, il envoie Mungo Park remonter le Niger, et James Bruce (1730-1794) découvrir le Nil bleu et le Nil blanc. Sous son impulsion, George Vancouver (1757-1798), ancien midship de Cook, sur l'HMS *Resolution*, puis sur l'HMS *Discovery*, part à la recherche du passage du Nord-Ouest. Pour Allan Cunningham, ce sera le Brésil. L'Australie sera le continent de Matthew Flinders. Tout d'abord sur l'HMS *Reliance*, celui-ci réalise, en 1798, le tour de la Tasmanie avec le naturaliste George Bass. Puis, sur l'HMS *Investigator*, ce sera le tour de l'Australie, de 1801 à 1806, avec le botaniste Robert Brown. À Encounter Bay, le 8 avril 1802, il rencontrera *Le Géographe*, commandé par Nicolas Baudin. À ce moment, on ne sait pas encore si l'Australie sera anglaise ou française... Enfin, on ne peut oublier la célèbre expédition de l'HMS *Bounty*, dont le commandant, William Bligh, avait été maître d'équipage de Cook sur l'HMS *Resolution*. La mission de Bligh était d'introduire, dans la Caraïbe, l'arbre à pain (*Artocarpus altilis*), une moracée d'Océanie. Pourquoi ? C'est la guerre d'indépendance des États-Unis, et il faut nourrir les esclaves de la Caraïbe, étant donné que rien ne peut venir du proche continent...

Terminons par l'opération la plus politique entreprise par Banks. C'est à sa suggestion que 732 forçats sont envoyés par la *First Fleet*, sous le commandant d'Arthur Phillip, à *Botany Bay*, qui, malgré son mythe, n'est pas un bon mouillage. Phillip appareillera pour une baie plus au nord, à Port Jackson, où il fonde Sydney. Dès ce moment, l'Australie est bel et bien anglaise, malgré la visite, en 1788, de *L'Astrolabe* et *La Boussole*, commandées par Jean-François de La Pérouse.

Ainsi Banks, après avoir été un explorateur, s'est révélé organisateur de divers espaces, celui des sciences anglaises et, parallèlement, celui des futures colonies qu'il transformera, tant d'un point de vue humain que d'un point de vue agronomique.

### L'émergence de la pensée de Darwin

Puis, au XIX<sup>e</sup> siècle, vint Charles Darwin, dont le grand-père, Erasmus Darwin, auteur de *La Zoonomie, ou Lois de la vie organique* (1794), était un ami de Banks. Darwin sera soutenu de manière indéfectible par le botaniste William Hooker, directeur de Kew de 1841 à 1865, et par son fils Joseph Hooker, qui embarquera comme botaniste sur l'HMS *Erebus*, sous le commandement de James Clark Ross, et qui succèdera à son père à la direction des jardins royaux de Kew.



Comment Darwin fut-il mené à la descendance avec modification et à la sélection naturelle ? Il y a, avant tout, son voyage de cinq ans à bord de l'HMS *Beagle* (27 décembre 1831-2 janvier 1836). Tout comme Banks, il est né dans une famille fortunée et il embarque à ses frais. Sur le *Beagle*, il lit les *Principes de géologie* de Charles Lyell, publiés entre 1830 et 1833, où il découvre l'uniformitarisme, à savoir que la terre a été continuellement façonnée lentement, mais depuis très longtemps, par les mêmes forces qu'aujourd'hui, comme le sous-titre de l'ouvrage l'explique : « Une tentative d'expliquer les changements de la surface de la terre par des causes opérant actuellement ». Y aurait-il un tel Lyell, sans la carte de géologie de l'Angleterre ? Quand Darwin revient de son tour du monde, il s'intéresse au travail des sélectionneurs, et c'est par référence à la sélection artificielle qu'il forge le concept de sélection naturelle. Mais y aurait-il tant de sélectionneurs en Angleterre sans Banks ?

Reprenons les points-clés de l'apprentissage et de la pensée de Darwin : un travail de naturaliste de terrain, à partir du *Beagle* ; des échanges continus avec les zoologistes et les botanistes professionnels ; la découverte de l'importance du temps géologique ; des échanges constants avec les sélectionneurs anglais. Tout cela mène à l'intuition que la vie a une histoire sur Terre, et que la classification doit être la recherche d'ancêtres communs ; la biologie devient une science historique. Enfin, la sélection naturelle est l'un des moteurs de l'évolution. En fait, Darwin a structuré une pensée scientifique dont les prémisses sont toutes à chercher dans les inspirations de Banks.

### Bibliographie

- R. E. R Banks, B. Elliott, J. G. Hawkes, D. King-Hele et G. L. Lucas (éd.), *Sir Joseph Banks. A Global Perspective*, Richmond, Royal Botanical Gardens Kew, 1994.
- D. Benson et G. Eldershaw, « Backdrop to Encounter. The 1770 Landscape of Botany Bay, the Plants collected by Banks and Solander and Rehabilitation of Natural Vegetation at Kurnell », *Cunninghamia*, 2007, 10 (1), p. 113-137.
- H. Le Guyader, « Botany Bay : rendez-vous en terre inconnue », in *L'Aventure de la biodiversité*, Paris, Belin, 2018, p. 120-143.
- P. O'Brian, *Joseph Banks. A life*. Londres, David R. Godine, 1993.

L'ouvrage d'Hervé Le Guyader intitulé *L'Aventure de la biodiversité d'Ulysse à Darwin*. 3 000 ans d'expéditions naturalistes, paru en 2018, est un volume riche et superbement illustré. Il a fait l'objet d'une recension dans le numéro 26 de *L'Archicube* et constitue une excellente référence pour ce dossier consacré à l'exploration, en particulier un chapitre intitulé : « La première naturaliste autour du monde : Jeanne Baret et Commerson ».



Pourquoi le féminin dans le titre de ce chapitre ? L'astronome de l'expédition de Bougainville, Philibert Commerson, avait fait embarquer sa compagne, déguisée en homme, sous le nom de Jean Baret... jusqu'à ce que celle-ci soit démasquée et débarquée, avec lui, sur l'île de France (île Maurice). C'est elle, en réalité, qui découvrira le bougainvillier ! Elle achèvera plus tard le reste de son tour du monde... après avoir épousé, à la mort de Commerson, un officier de marine. Elle fit rapporter en France 34 caisses et 5 000 spécimens pour le Jardin du Roi (notre Jardin des Plantes) et fut la première femme reconnue pour avoir effectué un tour du monde.

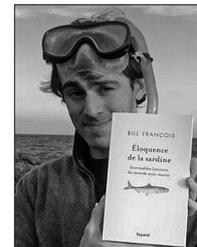
Intéressant personnage que ce Louis Antoine de Bougainville, savant mathématicien très curieux, « terrien » engagé... « comme officier de marine » pour des actions de colonisation et de découvertes dans l'océan Pacifique. Le plus vieux normalien de notre histoire fut sélectionné à 45 ans pour être élève à l'École normale de l'an III (en tant que « cultivateur » à Anneville, dans la Manche, où il avait un château). C'était faire bien léger compte à cet éminent curieux et savant.

Étienne Guyon

## PASSIONS NATURALISTES. OISEAUX ET POISSONS ENTRE ÉMERVEILLEMENT ET ANALYSE

*Bill François (2013 s)*

Ses recherches portent sur l'interface entre physique et biologie dans le monde vivant, notamment la locomotion des poissons. Scientifique et aussi écrivain, ce passionné du monde marin participe par ailleurs à de nombreux programmes de préservation de la faune marine et son livre *Éloquence de la sardine* a été traduit en dix-sept langues. Il est aussi orateur et humoriste.



*Gaëll Mainguy (1992 s)*

Naturaliste amateur passionné par la diversité du vivant, il cultive les liens entre forme et information, apprentissage et évolution. Il commence sa carrière par l'étude de l'évolution et du développement du cerveau avant de s'intéresser aux approches interdisciplinaires du développement durable et aux organisations apprenantes. Il est aujourd'hui directeur du développement au Centre de recherches interdisciplinaires (CRI) où il aide à la transformation des organisations et à l'évolution des systèmes d'apprentissage pour répondre aux enjeux de la durabilité. Il est membre du conseil scientifique de l'IRD.

Gaëll Mainguy, docteur en biologie et ornithologue distingué, est aussi notre neveu. Nous avons fait la connaissance de Bill François au laboratoire de l'ESPCI durant sa thèse de physique sur le comportement individuel et collectif de poissons d'expérience. Nous les



avons fait dialoguer dans ce numéro afin qu'ils puissent échanger sur leurs passions voisines et leurs expertises : ils ont observé, l'un les poissons dans toutes les eaux du monde, de la barrière de Corail au souterrain de Bercy, l'autre les oiseaux sous tous les cieux, de Paris aux canyons du Colorado, pour une collaboration très active ! Une distance a été prise avec une vision trop personnelle à propos des secteurs disciplinaires où ils ont étudié à l'ENS, particulièrement la biologie. Mais il faut bien constater que l'excellence en biologie moléculaire à l'École s'est accompagnée d'une perte d'excellence naturaliste. L'ouverture actuelle vers les enjeux de l'environnement pourrait sans doute compenser ce vide.

Étienne et Maryvonne Guyon

*D'où vient votre passion naturaliste pour la nature ?*

*Bill François :* Ma passion m'est venue... naturellement. Je ne saurais pas expliquer d'où exactement, ayant grandi à Paris sans aucune initiation particulière dans ce domaine. J'ai ensuite eu la chance d'être très accompagné par mes parents. Les vacances, notamment au bord de la mer (dans le Var), ont été le lieu privilégié de mes premières explorations et de l'envie de découvrir toujours plus loin le monde marin, des petites crevettes dans les flaques au vol des bécasseaux le long des rochers. Les voyages ont ensuite nourri cette passion.

*Gaëll Mainguy :* D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours été fasciné par les animaux, en particulier les oiseaux, les poissons et les papillons... Un bouvreuil qui s'invite au festin des mésanges autour d'une motte de beurre sous la neige ; les éclats de couleurs d'une perche soleil sortant de l'eau ; le vol nonchalant d'un apollon baguenaudant de fleur en fleur dans la prairie. Mon entourage a alimenté ma passion en m'offrant des livres sur le sujet et, dès les rudiments de lecture acquis, les guides naturalistes se sont révélés de fidèles compagnons.

*Quel rôle a joué la formation que vous avez reçue ?*

*Bill François :* L'enseignement reçu à l'école (primaire ou secondaire) n'a en rien contribué au développement de cette passion, bien au contraire : je l'ai plutôt vécu comme une force négative tentant de niveler les intérêts et la curiosité dans le but de répondre à des exercices de « cirque » toujours dans l'optique d'une sélection. À l'ENS, on n'enseigne pas (ou plus) la biologie naturaliste. J'ai trouvé cela regrettable, d'autant plus triste qu'on en a fait disparaître les traces historiques. Célébrer les liens passés de l'École avec la grande époque de l'Histoire naturelle (par exemple par des affichages de gravures et de collections anciennes) serait, je pense, intéressant, surtout dans un établissement dont les élèves ont une si grande sensibilité écologique, à la fois pour l'image de l'ENS et le ressenti des élèves. Le site de Foljuif, qui joue un rôle important dans l'étude de l'écologie « mathématique », pourrait être un point de départ pour un développement de l'histoire naturelle à l'École, *via* des clubs dont ce serait le loisir (un peu comme le club Timarcha de Jussieu) ou de cours plus institu-



tionnalisés. On n'a jamais eu plus besoin qu'aujourd'hui de l'histoire naturelle, alors que l'érosion de la biodiversité nous menace directement. Comment lui redonner ses lettres de noblesse ?

*Gaëll Mainguy* : Je te rejoins pleinement, Bill. Je n'ai pas le souvenir d'avoir partagé une émotion naturaliste à l'École normale, que ce soit avec les enseignants ou avec mes camarades, ni d'avoir fait une sortie en plein air. Les cours de sciences naturelles étaient insuffisants pour étancher ma soif d'apprendre. Pas grand-chose non plus du côté des élèves : je garde le souvenir d'une passion solitaire qu'il m'a fallu cacher à l'adolescence. La prépa a permis une résurgence bienvenue mais de courte durée : même si elle marquait le point culminant de la « sélection », elle a paradoxalement ouvert ma curiosité, non par le format des enseignements mais par le fait de pousser à l'extrême la compréhension de sujets techniques, un peu comme un sport de haut niveau. C'est en prépa que j'ai pris goût à divers domaines de la physique, à la modélisation des problèmes et à cet art de simplifier, d'unifier les phénomènes naturels pour les expliquer. Mais je suis malheureusement d'accord avec toi, Bill, en ce qui concerne l'ENS. Les sciences naturelles avaient pris la poussière : la grande galerie de l'évolution du Muséum n'était pas encore rénovée que la génétique, la biologie cellulaire et moléculaire régnaient sans partage. Après ma thèse, j'ai (re)découvert une autre manière d'être au monde en me rendant aux Pays-Bas : la connaissance de la nature y est légitime et valorisée, les loisirs sont souvent orientés vers sa découverte et l'observation des oiseaux en particulier (*birdwatching*) est un hobby très populaire, érigé en sport de compétition pour les plus mordus. Quel contraste avec la France où le vivant était perçu comme un attachement infantile ! Pour prendre la mesure du décalage culturel entre la France et les pays anglo-saxons, il faut savoir que la Ligue pour la protection des oiseaux (LPO) comptait, en 2019, 50 000 membres soit 22 fois moins que la Royal Society for the Protection of Birds, son homologue britannique (1,1 million de membres). Ce désamour a été bien analysé par Valérie Chansigaud : ses travaux m'ont aidé à prendre conscience de la pression sociale en France qui coupe certains d'entre nous de la nature et, en définitive, de nous-mêmes. Les choses évoluent, la prise de conscience des enjeux environnementaux émerge et le confinement en 2020 a suscité une soif de nature. Bon nombre de Français des villes renouent avec la vie des champs et les activités de découverte de la biodiversité font florès. Je m'en réjouis.

*Et les musées, les institutions de diffusion scientifique ?*

*Bill François* : Ce n'est ni la visite de musée ni une rencontre qui a déclenché l'étincelle de ma passion pour la nature mais il est certain que le Muséum d'histoire naturelle a su entretenir la flamme... J'y ai passé enfant des journées entières à dessiner les animaux empaillés, à y regarder les films et les collections... L'aspect « histoire



naturelle » mis en valeur par ce lieu m'a beaucoup touché : en plus de présenter la biologie des espèces comme une science du présent, il l'inscrit dans l'histoire, justement. Histoire des grands naturalistes, des explorateurs, des collections... et plus généralement du rapport de l'homme à la nature et à sa compréhension. Le visiteur y comprend alors qu'il fait partie de cette histoire.

*Gaëll Mainguy* : Les musées ne m'ont pas laissé non plus de souvenirs marquants : pas de révélation. En revanche, je me souviens avec délice des heures passées à regarder les films de Cousteau et d'Attenborough.

*Que signifie « explorer » ou « découvrir », pour un naturaliste ?*

*Bill François* : Nous nous sommes beaucoup demandé « pourquoi explorer ? », et même ce que veut dire ce mot pour nous, ainsi que le mot « découvrir ». Cela questionne les différences – et les similitudes – entre le naturaliste et le chercheur. À bien des égards, si l'approche du naturaliste est proche de celle du scientifique en général (chercher à repousser les frontières d'une connaissance), elle en diffère dans mon cas par certains points, notamment la prépondérance de la sensation et du moment vécu.

La découverte naturaliste peut prendre différentes formes ou degrés. Il peut s'agir d'une découverte scientifique pure (être le premier à observer un phénomène/espèce/comportement et à le documenter) mais cela peut aussi, plus modestement, être une découverte personnelle (observer pour la première fois de sa vie une certaine espèce). Et cette notion de découverte finit donc par être permanente : toute observation, même commune, est en quelque sorte une découverte, puisqu'elle est unique et s'ajoute à la somme de nos expériences de la nature. Même une non-observation apporte des connaissances, une compréhension et une expérience. Le contact avec la nature, pour qui adopte une attitude naturaliste, est une exploration permanente, source infinie de découvertes. Souvent, le naturaliste choisira un ou plusieurs de ces « degrés » de découverte et l'organisera sous forme de collection. Cela peut être une collection de photos, de « coches » (espèces vues pour la première fois), des carnets... Ce réflexe de collectionneur procède à la fois d'une démarche scientifique et d'une sorte de pulsion de « gatherer » préhistorique (traduit en français par « cueilleur » ; mais la traduction modifie le sens du mot), quelque chose d'assez fort et primitif à mon avis.

*Gaëll Mainguy* : Je suis d'accord. En allant dans la nature, je cherche avant tout à vivre des instants durant lesquels je me retrouve submergé (au niveau des sens) par l'observation et l'action. Approcher la faune sauvage pour être témoin de l'un de ses spectacles est un défi qui implique la mobilisation de tous les sens, une sorte de traque qui mobilise sans doute les mêmes ressources que chez nos ancêtres chasseurs-cueilleurs. Cette approche fait que le naturalisme ne se résume pas à une simple contemplation, à regarder la nature comme on regarderait un film, car même si



l'on se contente d'observer, le moment se mérite ; il se recherche et doit s'obtenir en déjouant les ruses et les difficultés de la nature. C'est particulièrement le cas pour les activités de nature qui impliquent une capture, par exemple le ramassage de fossiles, la pêche « catch and release », le piégeage des papillons de nuit ou la photographie naturaliste : l'objet de la quête est alors matérialisé par un objectif concret (les cueillettes ou chasses à but alimentaire peuvent aussi, je pense, être vécues selon cette approche). Mais, même dans le cas de simples observations contemplatives, il y a toute une quête du moment de l'observation qui fait que l'on se l'approprie. Et ce moment est pour nous à la fois un cadeau de la nature et, en partie, notre création (c'est à mon avis l'une des formes les plus primitives de création puisque directement tirée de la nature). Dans ces instants où la quête touche à son but, on a la chance d'être des témoins privilégiés de la nature, submergés par la beauté, la pureté, la force ou bien d'autres traits du spectacle naturel (par exemple la violence ou, au contraire, la délicatesse, l'éternité ou, au contraire, l'éphémère, l'étrangereté...).

L'étape d'analyse vient ensuite, à posteriori. Elle peut avoir des objectifs variés : le premier vient tout naturellement ; on veut comprendre ce qui s'est passé pour pouvoir revivre le spectacle ! Arriver à observer de nouveau ce que l'on a déjà perçu, susciter une nouvelle découverte pour pouvoir en quelque sorte se l'approprier encore plus. La curiosité intervient également. On a vécu quelque chose de fort et on veut en savoir plus : plus on en apprend et plus on a l'impression de revivre l'évènement, en apprenant. De ces pulsions de connaissance primitives à l'organisation de notes, la formulation d'hypothèses, la diffusion et le partage de ses mesures, il n'y a qu'un pas !

*Bill François* : Pour compléter ce que dit Gaëll sur un autre plan, il me semble intéressant d'introduire la notion d'émerveillement. La nature est une source inépuisable de merveilles, qui inspirent à la fois le poète et le chercheur. Si l'on revient aux définitions, s'émerveiller c'est « ressentir un sentiment d'admiration mêlée de surprise », et une merveille est un « évènement ou chose qui cause un vif étonnement par son caractère étrange et extraordinaire ». Si j'essaye d'analyser ce que m'apporte cette pratique, il me vient trois types d'enrichissements complémentaires.

*En tant que personne*, comme tous les autres êtres humains, j'ai plaisir à être dans la nature : la recherche montre en effet que les personnes connectées à la nature sont plus heureuses et en meilleure santé (voir par exemple le *World Happiness Report*). Les Norvégiens ont même un mot pour décrire cela : le *Friluftsliv*, littéralement « la vie à l'air libre » est l'art de passer du temps en plein air et de se connecter avec la nature.

*En tant que naturaliste*, j'ai développé une sensibilité particulière pour la très grande diversité des êtres vivants et de leurs relations. Là encore, la recherche montre qu'une nature diversifiée a des effets bénéfiques sur la santé et le bien-être. Mais mon exploration active ajoute d'autres bénéfices : dans l'observation, je cherche de



nouvelles surprises et de nouveaux moments d'admiration, source d'émotions et de connaissances. Ce peut être une espèce que je n'ai jamais vue, ou bien un individu dont l'apparence ou le comportement sont nouveaux pour moi.

*En tant que biologiste*, « le vif étonnement du caractère étrange et extraordinaire » m'amène à interroger mes connaissances, m'inspire de nouvelles questions et m'incite à explorer la littérature et à discuter avec des collègues, ce qui nourrit une chaîne de questionnement scientifique.

Ce peut être une espèce inattendue à un endroit donné, comme ce papillon de nuit alpin (*Eremodrina gilva*) inconnu du département que j'ai trouvé dans mon jardin en banlieue parisienne. Que faisait-il là ? Comment est-il arrivé ? Renseignements pris, l'espèce semble faire des sauts de puce le long des voies de chemins de fer. Le mystère s'épaissit : pourquoi cette année ? L'espèce est-elle en expansion, et si oui pourquoi ? Pourquoi les déplacements de cette espèce sont-ils inféodés aux voies de chemin de fer ? Ou un exemple frappant de convergence évolutive : en Amérique latine, le chant du Tétéma coq-de-bois (*Formicarius analis*) et de l'Alapi à dos roux (*Poliocrania exsul*) sont très proches et peuvent être facilement confondus ; pourtant ces deux espèces ne sont pas apparentées ; elles sont souvent observées ensemble sur le même territoire, mais pas toujours. Cette coïncidence a-t-elle une signification biologique ? Quelle sorte de mécanisme pourrait relier ces deux espèces ? Est-ce que l'une mime l'autre et, si oui, pourquoi ? Et que se passe-t-il quand les deux espèces ne sont pas présentes ensemble ?

J'ajouterai qu'il y a une réflexion intéressante à mener entre la diversité, qui est ce qui anime le naturaliste, et l'unification des phénomènes par des théories – l'approche du physicien. La collection des milliers de morphotypes de bovins, d'une part, et la vache sphérique en référentiel galiléen, d'autre part, semblent deux approches incompatibles ; elles sont en réalité profondément complémentaires.

*La passion du naturaliste est-elle solitaire ou partagée ?*

*Bill François* : Pour moi, la passion de la nature a commencé par être solitaire : enfant, je n'ai pas été en contact avec des groupes de personnes partageant ce type de passion. Je pense que cela a été important pour m'approprier cette passion : être confronté aux autres, en particulier à un enseignement, demande en effet une maturité et une confiance en soi importantes. Je suis convaincu que beaucoup de vocations sont brisées, paradoxalement, par la volonté d'y adjoindre trop tôt un apprentissage. Être confronté à quelqu'un qui sait mieux que nous est une étape importante et indispensable pour nous améliorer ; mais il faut être prêt à cette confrontation si l'on souhaite conserver la passion. Bien sûr, j'ai ensuite eu la chance d'apprendre beaucoup, au travers d'ateliers, de cours, de guidage, etc. et de belles rencontres comme celle de Gaëll !



*Gaëll Mainguy* : Le médiateur scientifique doit expliquer, faire comprendre, mais aussi faire vivre des instants privilégiés, des sensations en lien avec la nature. Le contact concret avec les sensations du vivant est indispensable pour donner envie de comprendre et d'apprendre (puis de protéger). Il faut toucher le cœur avant de parler à la raison.

Entretien réalisé par Maryvonne et Étienne Guyon

## LISZT EXPLORATEUR DE LA VIRTUOSITÉ ROMANTIQUE

*Céline Reynaud (1984 L)*

Elle est directrice d'études en musicologie à l'École pratique des hautes études-PSL. Spécialiste de l'histoire de la musique européenne au XIX<sup>e</sup> siècle, elle a publié plus particulièrement sur Liszt, Berlioz, et l'histoire de l'enseignement de la musique au XIX<sup>e</sup> siècle.



Comme d'autres virtuoses instrumentistes avant lui, mais sans doute d'une façon plus systématique et fondée sur une recherche d'esthétique musicale nouvelle, Franz Liszt a fait de l'exploration des capacités sonores de son instrument un des fers de lance de son génie créateur. L'importance prise de son temps par le développement de capacités instrumentales hors norme prend appui sur le modèle, pour le violon, de Paganini, et se développe au piano certes avec Liszt, mais aussi ses contemporains Thalberg ou Moscheles. L'époque compte aussi des « Paganini » de la flûte, comme Tulou, ou de la harpe, comme Parish-Alvars. Si la volonté d'exploiter les ressources sonores d'instruments nouveaux, explorés dans toutes leurs ressources techniques, demeure une explication fondamentale pour cette éclosion de la virtuosité, d'autres causes peuvent être évoquées.

Cette virtuosité hors norme s'explique sans doute d'abord par la nécessité pour ces instrumentistes professionnels, de conquérir un nouveau public<sup>1</sup>. L'histoire sociale de la musique fait correspondre ce moment à celui où décline le patronage des cours et des salons aristocratiques. Il faut dorénavant que l'instrumentiste soliste parvienne à toucher un public de concert plus vaste et se confronte à un auditoire jusque-là habitué à voir apparaître les virtuoses entre des pièces pour orchestre, pour chœurs, ou encore issues du répertoire de musique de chambre. L'artiste-musicien voit le public traditionnel s'éloigner : le concert de soliste pendant lequel le musicien instrumentiste fait preuve d'un talent hors pair sera le lieu privilégié où entrer en contact avec un auditoire nouveau, attiré par les prouesses de ces démonstrations virtuoses.



Paganini donc, et, un peu plus tard, Liszt obtiennent l'approbation du public par leurs prouesses hors norme. On leur ouvre des salles jusque-là réservées à des concerts de grand effectif : Paganini se produit en soliste à l'Académie royale de musique (dans la salle de l'Opéra, rue Le Peletier), lors de sa tournée à Paris en 1831-1832. Liszt, marchant sur ses traces, donne un récital à La Scala de Milan, le 10 décembre 1837 : alors qu'il exécute l'une de ses *Études d'exécution transcendante*, un spectateur lui crie d'ailleurs : « Je viens au théâtre pour me divertir, et pas pour étudier ! » La virtuosité lisztienne évoquerait-elle « l'étude », la recherche artistique, esthétique, intellectuelle, plus que le simple plaisir recherché à l'écoute d'un concert ? Durant ses tournées italiennes et viennoises en 1837-1838, le pianiste se produit dans plusieurs salles destinées aux concerts symphoniques ou lyriques, élargissant le programme de ces récitals habituellement consacrés aux fantaisies sur des airs d'opéras à la mode, qui auraient sans doute davantage séduit son public : ses *Études*, certes virtuoses, mais d'un genre plus sévère, seront entendues plus d'une fois. Jouer en soliste c'était aussi prétendre qu'un instrumentiste isolé, soliste au piano ou au violon, pouvait rivaliser avec les sonorités d'un orchestre, additionné éventuellement de voix solistes et de chœurs, et que cet homme seul, sur ces scènes immenses d'opéra, pouvait susciter avec son instrument un intérêt équivalent à celui d'un drame tout entier : l'interprète a dû rechercher, pour capter l'attention de ce public qui ne lui était pas encore gagné, la démonstration brillante de la virtuosité. Dans certains de ses concerts d'ailleurs Paganini, sans doute conscient du besoin de dramatiser ses apparitions sur scène, demanda un décor et une mise en scène.

Par ailleurs, les progrès de la facture instrumentale expliquent aussi les inlassables recherches techniques et sonores menées par Liszt sur le clavier. Elles sont le fruit d'un travail intense dont Liszt témoigne par exemple dans sa correspondance :

« Voici quinze jours que mon esprit et mes doigts travaillent comme deux damnés = Homère, la Bible, Platon, Locke, Byron, Hugo, Lamartine, Chateaubriand, Beethoven, Bach, Hummel, Mozart, Weber sont tous à l'entour de moi. Je les étudie, les médite, les dévore avec fureur ; de plus, je travaille 4 à 5 heures d'exercices (3ces, 6tes, 8taves, trémolos, notes répétées, cadences, etc.<sup>2</sup>) »

La curiosité et l'ingéniosité des facteurs – en particulier de piano – font aussi comprendre cette volonté toujours plus grande de tirer parti des inventions de la facture instrumentale : dans le domaine du clavier, fabricants et pianistes collaborent. Liszt, à son arrivée à Paris, est un « artiste Érard » : il se produit en concert dans les salons du facteur de piano, ouverts à côté de son atelier, y faisant entendre les produits de la maison. Chopin, à la même époque, met en valeur les pianos de son ami Pleyel. L'intérêt est réciproque : Érard profite de la renommée de Liszt, Pleyel de celle de Chopin, mais, d'un autre côté, les pianistes orientent l'évolution de ces instruments et tentent de faire correspondre leur facture à ce dont leur technique



virtuose avait besoin. Les écrits de Liszt témoignent de la recherche d'un instrument qui puisse réunir ces deux qualités pourtant contradictoires : la puissance du son, pour pouvoir emplir des salles de plus en plus grandes, la légèreté du mécanisme, pour pouvoir jouer avec plus de vélocité au prix d'une moindre fatigue. Liszt écrit à Pierre Érard, à propos d'un nouveau modèle, dans une lettre de 1845 :

« Admirable ! [...] ce piano montre l'union des qualités qui semblent s'exclure : une extrême légèreté de toucher avec un volume de son puissant. [...] Après trois concerts consécutifs de sept solos chacun, je n'ai pas senti la moindre fatigue dans les doigts, et, sauf erreur, je ne crois pas que j'aie manqué un seul passage. C'est la première fois qu'une telle chose m'arrive avec ces magnifiques instruments d'Erard. »

La virtuosité du siècle de Liszt éloigne de celle de ces prédécesseurs : outre la curiosité sans cesse renouvelée pour la facture des instruments, cette virtuosité s'accompagne d'un goût pour la musique dite « pure », celle qui ne prend pas les mots pour support. On sait, notamment depuis les recherches de Jean Mongrédien, que l'opposition entre les deux types de création musicale a suscité bien des débats au siècle précédent, qui considérait la musique dramatique – art d'imitation – comme un genre plus noble que la musique instrumentale : pour Rousseau « la parole est le moyen par lequel la musique détermine le plus souvent l'objet dont elle nous offre l'image, et c'est par les sons touchants de la voix humaine que cette image éveille au fond du cœur le sentiment qu'elle doit y produire. Qui ne sent que la pure symphonie dans laquelle on ne cherche qu'à faire briller l'instrument, est loin de cette énergie ? ». Cet essor de la musique instrumentale vient illustrer cette autonomisation de l'art par rapport à l'imitation de la nature, autonomisation dont Hoffmann par exemple parle en analysant la *Cinquième symphonie* de Beethoven :

« Lorsqu'on parle de la musique comme d'un genre autonome, on ne devrait jamais penser qu'à la musique instrumentale qui, méprisant toute aide et toute intervention extérieure, exprime avec une pureté sans mélange cette quintessence de l'art qui n'appartient qu'à elle, ne se manifeste qu'en elle. Elle est le plus romantique de tous les arts – on pourrait presque affirmer qu'elle seule vraiment romantique ».

La virtuosité est par là sauvée des accusations de charlatanisme auxquelles elle a été souvent confrontée.

Les virtuoses eux-mêmes l'ont défendue et ont cherché à lui donner sa véritable place. Pour Liszt, la virtuosité est par nature créatrice : un des premiers textes dans lequel il la revendique donnait comme modèle de la virtuosité celle du violoniste Paganini. Il y montre la proximité entre virtuose et artiste créateur. Il écrivait en 1832, dans la lettre à son ami Pierre Wolff déjà citée :

« Ah pourvu que je ne devienne pas fou – tu retrouveras un artiste en moi ! Oui, un artiste, tel que tu demandes, tel qu'il en faut aujourd'hui ! » Et moi aussi je



suis peintre « , s'écria Michel-Ange la première fois qu'il vit un chef-d'œuvre... quoique petit et pauvre, ton ami ne cesse de répéter ces paroles du rand homme depuis la dernière présentation de Paganini. [...] Quel homme, quel violon, quel artiste ! Dieu, que de souffrances, de misère, de tortures dans ces quatre cordes ! »

Liszt ne va cesser, dans ses écrits comme dans ses œuvres musicales de cette période d'avant 1848, de défendre la virtuosité et d'explorer ses possibilités. La virtuosité lisztienne va rapidement s'éloigner d'une démonstration d'exécution : la virtuosité qu'il défend est une exploration des possibilités les plus extrêmes de l'instrument et par là elle accède à la dignité de la création éloignée d'une virtuosité ornementale caractéristique des périodes précédentes.

Comme Schumann, Liszt a œuvré pour éloigner la virtuosité de l'ornement gratuit. Musicien écrivain comme Schumann, au même titre aussi que Berlioz ou Wagner, il a toujours tenté de référer la musique virtuose qu'il pratiquait à autre chose qu'elle-même – aux Beaux-Arts, mais surtout à la littérature. La référence à la littérature traverse l'œuvre pianistique de Liszt : titres explicitement littéraires (« Sonnets », « Impressions et Poésies »), ou empruntés à des œuvres littéraires (de Senancour, Hugo, Lamartine, Dante), extraits de textes en exergue des partitions (les *Années de pèlerinage* en sont envahies), dont les mots sont parfois placés, comme pour être chantés, sous les notes d'une musique pourtant purement instrumentale. Il faut noter aussi l'écriture de textes littéraires servant de « programmes » à ce que Liszt, le premier sans doute, a appelé « poème symphonique ». L'idée de « poétiser » la musique parcourt l'œuvre musicale et littéraire de Liszt, avec des changements de sens. Il rêve tantôt pour la musique d'un rôle similaire à celui de la poésie – le musicien serait, comme le poète, un « guide », un « mage », comme l'écrit Paul Bénichou. Il écrit à Marie d'Agoult, en 1839 : « Ma mission à moi sera d'avoir le premier mis avec quelque éclat la poésie dans la musique de piano », annonçant l'Avant-propos de la première édition des *Années de pèlerinage* (1842) : la musique est « un langage poétique plus apte peut-être que la poésie elle-même à exprimer tout ce qui en nous franchit les horizons accoutumés, tout ce qui échappe à l'analyse, tout ce qui s'attache à des profondeurs inaccessibles, désirs impérissables, pressentiments infinis ». Cette volonté de transformer la virtuosité instrumentale en création, non seulement en explorant les capacités sonores du clavier, mais en « poétisant » la musique par le recours à la littérature, se transforme en exploration plus vaste et systématique après 1848. Liszt abandonne alors sa carrière de virtuose pour la place de maître de chapelle à Weimar et pour la composition dans une autre sphère que celle du piano. L'exploration de l'agrandissement expressif de la musique par le recours à la littérature devient alors systématique, par le développement du genre du poème symphonique. Plus tard, revenant sur cette période, Liszt pourra écrire dans une lettre à Agnès Street-Klindworth du 16 novembre 1860, qu'il a été soutenu à Weimar



par une grande idée : « celle du renouvellement de la Musique par son alliance plus intime avec la Poésie ; un développement plus libre, et pour ainsi dire, plus adéquat à l'esprit de ce temps – m'a toujours tenu en haleine ».

Ainsi l'exploration de la virtuosité par Liszt remonte-t-elle à plusieurs origines. Nécessité chez un artiste que le contexte forçait à rechercher un nouveau public, la démonstration virtuose est d'abord chez lui volonté de capter cet auditoire. Regrettant pourtant les « tours de force » auxquels il se livrait et qui l'amenaient à détourner de leur sens originel les partitions des maîtres qu'il interprétait, Liszt est amené à transformer la virtuosité en exploration des capacités expressives de son instrument. Ses *Études d'exécution transcendante* témoignent des recherches incessantes et du travail qu'il s'impose sur son instrument. Bientôt, cette exploration s'enrichit des ressources des autres arts : c'est à la littérature principalement qu'il demande son aide afin de « poétiser » la musique, et de parfaire cette exploration des ressources expressives qu'un musicien instrumentiste peut développer.

### Notes

1. Voir un développement plus complet de ce texte dans C. Reynaud, « Misère et accomplissement de l'art dans la virtuosité romantique », *Romantisme, Revue du XIX<sup>e</sup> siècle*, 2005, n° 128.
2. Franz Liszt, lettre à Pierre Wolf du 2 mai 1932, in P.-A. Huré et C. Knepper (éd.) *Correspondance*, Paris, Lattès, 1987, p. 59.

## UN TOUR DU MONDE EN 72 JOURS NELLIE BLY, LE PARI RÉUSSI D'UNE PIONNIÈRE AMÉRICAINE DU JOURNALISME D'INVESTIGATION (14 NOVEMBRE 1889-25 JANVIER 1890)



*Claudine Serre (nom de plume Claudine Monteil)*  
Diplomate honoraire, femme de lettres, historienne, amie de l'ENS.

« Vous n'y arriverez jamais ! Vous êtes une femme, vous aurez besoin d'un protecteur, et même si vous voyagez seule, il vous faudrait emporter tant de bagages que cela vous ralentirait. En plus, vous parlez uniquement l'anglais. Rien ne sert d'en débattre : seul un homme peut relever ce défi. »

**E**n cet automne 1889, le rédacteur en chef du journal américain *New York World* semble oublier à qui il a affaire alors que la jeune reporter est déjà célèbre : jeune journaliste d'investigation, en 1880, soit neuf ans auparavant, Nellie Bly a déjà réussi à s'infiltrer dans une usine de conserves où elle a raconté les



conditions de travail effroyables des ouvrières, dans le froid, la saleté, le danger. Puis, en 1886, elle a effectué un voyage au Mexique, non pour décrire la beauté des paysages et l'exotisme, mais pour faire partager au public américain sa vision de la vie culturelle, des artistes, de la réalité des modes de vie des habitants de ce pays. Articles osés qui lui vaudront d'en être expulsée. Qu'importe, elle en rédigera un livre intitulé *Six Months in Mexico*<sup>1</sup> qui paraîtra des années plus tard, en 1888.

Entretemps, sa notoriété n'aura fait que grandir par un coup journalistique étonnant. Fort de sa réputation, le patron du *New York World*, Joseph Pulitzer, est prêt à l'embaucher à la condition de relever un défi : s'infiltrer dans un asile psychiatrique. La jeune Nellie Bly accepte le pari, car rien ne l'arrête. Après avoir répété abondamment son rôle, elle se fait passer pour gravement malade. Effet réussi. Le médecin prononce son internement. La voici enfermée dix jours à l'hôpital dans des conditions déplorables. Ses articles, signés cette fois sous le pseudonyme de L. Munro, ébranlent la société américaine : elle y dénonce le cauchemar que subissent les patients, la brutalité des méthodes, l'inhumanité et la crasse, l'eau polluée, la nourriture avariée. Grâce à elle, des changements seront apportés dans les asiles américains<sup>2</sup>. Puis, reportage encore plus dangereux, Nellie Bly écrira sur un trafiquant notoire qui ne se méfie pas d'une jeune femme.

C'est dire combien la jeune journaliste aguerrie et reconnue ne craint pas de présenter son projet de grande reporter le plus fou : réaliser le tour du monde en moins de quatre-vingts jours, et battre ainsi le record de Phileas Fogg, le fameux héros du *Tour du monde en quatre-vingts jours* de Jules Verne. Elle mettra un an à persuader le journal de l'envoyer sur cette mission. Lorsque la décision est enfin prise par le rédacteur en chef, en vingt-quatre heures, elle doit quitter au plus vite New York, avec pour seul bagage un sac, une robe de voyage présentable en toutes circonstances, un manteau et, bien sûr, un encrier, des stylos, des crayons et du papier. Avec quelques dollars, plus deux cents livres en pièces d'or de la banque d'Angleterre et un passeport américain, elle est prête à partir. Un collègue insiste pour qu'elle emporte un pistolet, utile en cas d'agression. Elle refuse, embarque pour Londres alors que son journal n'avait prévu aucun itinéraire. Il lui faudra se débrouiller sur place...

Le 14 novembre 1889, elle s'élance à 9 heures 40 et 30 secondes, comme elle le raconte à ses lecteurs du *New York World*, dans sa course contre la montre. Battrait-elle le record de Phileas Fogg ? Le public se passionne aussitôt pour cette aventure et, dans le monde anglo-saxon, ils sont nombreux à parier, la moitié pour sa réussite, l'autre pour son échec. Trois jours plus tard, le 18 novembre 1889, le *Philadelphia Enquirer* affiche un titre révélateur :

« *Le voyage de Nellie Bly. Faites confiance aux femmes, c'est tout ce que nous demandons : aucun doute là-dessus.* En confiant à sa brillante petite journaliste une mission aussi spéciale et dangereuse, le *New York World* a d'un seul coup accompli pour la



gent féminine ce qu'en une décennie personne n'avait réalisé. Depuis toujours, de nombreuses âmes méritantes sont restées au bas de l'échelle sous prétexte qu'on ne les pensait pas capables d'agir par elles-mêmes... Ce tour du monde célèbre le courage et l'énergie de notre sexe et ouvre grand la porte du succès aux femmes de lettres. »

Dès son arrivée à Southampton, elle reçoit une invitation de Jules Verne et de son épouse à leur rendre visite dans leur maison d'Amiens. Par grand froid, dans un train vieillot et une locomotive à bout de souffle, elle effectue le voyage de Boulogne à Amiens le plus rapidement possible. Il ne faut pas perdre de temps. Le couple l'attend sur le quai de la gare pour la conduire jusqu'à leur maison, sombre, et rendre visite à leur chat. Jules Verne s'était déjà rendu aux États-Unis, avait visité les chutes du Niagara, mais sa santé l'empêchait à présent d'effectuer de longs voyages. Il le regrettrait tant il recevait de centaines de lettres par an. Il s'était lié d'amitié avec certains lecteurs sans les avoir rencontrés. Il raconte à Nelly Bly comment l'idée de son roman, *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, lui était venue en découvrant un matin un article de journal qui, par de savants calculs, démontrait qu'il était possible de réaliser l'exploit. Avec son bateau, Jules Verne sillonna le globe et, imprégné de son expérience, écrivit enfin ce roman à succès. Mais il est temps pour le couple Verne et Nellie Bly de se séparer : elle se dirige vers Brindisi, Port-Saïd, Ismaïlia, Suez, Aden, Colombo, Penang, Singapour, Yokohama, San Francisco, avant de rentrer à New York.

Chaque déplacement est l'occasion d'aventures, de découvertes imprévues, comme à travers l'Italie sous la brume et non sous le soleil, où elle est impressionnée par le caractère fier de chaque habitant. Dans le bateau, entre Brindisi et Alexandrie, la rumeur court qu'elle serait en réalité une riche excentrique, bien loin de sa situation professionnelle et privée, et certains Anglais la courtisent dans ce sens, espérant conquérir cette riche héritière. Au même moment, le 30 novembre 1889, son journal lance un pari : le vainqueur pourrait gagner un voyage en première classe tous frais payés, entre New York, Londres, Paris et Rome, s'il devinait le temps exact que lui prendrait cette aventure autour du monde. À Port-Saïd, elle peut constater la pauvreté des Égyptiens et rappelle que les vies de près de cent mille ouvriers africains ont été sacrifiées pour construire le Canal de Suez. Après une escale à Aden, qu'elle visite, elle voyage avec de nombreux Anglais, et son parcours témoigne de l'importance stratégique de l'empire colonial britannique d'alors. Nellie Bly s'étonne de leur « amour » pour leur reine et déclare : « Cette pensée me ramena à ma condition d'Américaine, car moi, femme libre née dans le plus grand pays du monde, je ne peux vénérer avec autant d'amour nos dirigeants. Je ne peux que célébrer les deux pères fondateurs de notre nation : George Washington et Abraham Lincoln. »

Le voyage manque de tourner au fiasco en raison d'une panne de bateau à Colombo, au Sri Lanka ; mais Singapour puis Hong Kong lui donnent enfin l'occasion



de côtoyer des Chinois alors sous gouvernance britannique. Si elle mentionne la pauvreté, elle utilise les chaises à porteurs en mentionnant leur inconfort mais pas la dureté du travail des coolies. En revanche, elle est impressionnée par le nombre de meurtres, et surtout de condamnations à mort et de décapitations à Canton. Elle écrit devant des flaques de sang dans les rues : « Onze personnes ont été décapitées hier soir. » Le guide chinois qui l'accompagne dans les ruelles ajoute : « En Chine, quand les femmes sont condamnées à mort, elles sont attachées à des croix et coupées en morceaux. » Ce même guide raconte à Nellie Bly combien les femmes criminelles sont, avant de mourir dans des souffrances insoutenables, torturées, dépecées, au contraire des hommes criminels qui, dans la mort, ont, eux, le privilège d'être décapités d'un seul coup de sabre. Comme elle éprouve des difficultés à croire ces récits, le guide se dirige vers des tonneaux de bois d'où il sort quelques têtes décapitées récemment, puis l'emmène découvrir des instruments de torture. Sa visite de la prison de Canton lui donne aussi l'occasion de présenter un récit à la limite du soutenable. C'est un soulagement de lire enfin les péripéties de son voyage au Japon, où elle ne fait escale que cent vingt heures, lui permettant de présenter au lecteur une image presque idyllique du pays, de sa culture. Pour autant, elle n'oublie pas les différences commerciales avec les États-Unis : « Le patriotisme japonais est un exemple pour les Américains : aucun étranger ne peut avoir de monopole commercial. » Et elle explique comment les Japonais appâtent, avec des salaires mirobolants, des ingénieurs étrangers pour cinq à dix ans, puis les renvoient chez eux après avoir pu les remplacer par leur propre main-d'œuvre opérationnelle : « Voilà comment ils restent à la tête de toutes les entreprises du pays », conclut-elle. Ce sera ensuite la traversée du Pacifique, durant laquelle le public américain s'impatiente déjà de la voir revenir. Mais son retour est bouleversé. Nellie Bly arrive à San Francisco sous une tempête de neige sans précédent, ce qui manque de faire échouer son tour du monde. Impossible pour les trains de rouler vers l'est ni de traverser la Sierra Nevada... Finalement, pour aider cette jeune journaliste qu'ils traitent en héroïne de l'histoire des États-Unis, des cheminots de Californie réussissent à déneiger les voies juste à temps en travaillant jour et nuit.

Et c'est la route vers le succès : entre San Francisco et New York, à chaque arrêt, sur la plateforme du train, elle doit saluer une foule en délire, forte parfois de dix mille personnes, y compris lors des arrêts nocturnes. Au cours de cet épuisant trajet, elle reçoit un télégramme de félicitations de Jules Verne et de son épouse, adressé à « l'intrépide Nellie Bly ». Les cheminots insistent pour lui offrir des fleurs et des chocolats. À son arrivée à Jersey City, terme de son voyage, dix coups de canon sont tirés en son honneur depuis Battery Park au sud de Manhattan, à New York, et depuis Brooklyn. La gare est remplie de milliers d'admirateurs qui l'applaudissent.

Le voyage aura duré 72 jours, 6 heures, 11 minutes et 14 secondes. Dès son arrivée, le *New York World* publie un jeu de l'oie retraçant son tour du monde. Nellie Bly



écrivra un ouvrage intitulé *Le Tour du monde en 72 jours*<sup>3</sup> qui reprendra l'intégralité de ses articles écrits pendant ce voyage et qui deviendra un ouvrage à succès dans de nombreux pays.

Ses aventures ne vont pas s'arrêter là : cinq ans plus tard, Nellie Bly épouse un milliardaire, Robert Seaman, et croit s'éloigner définitivement du journalisme. Mais, à la suite de la disparition de son mari en 1904, elle lui succède à la tête de son entreprise, où elle se montre innovatrice et réussit à faire breveter ses inventions. Elle améliore aussi la condition des ouvriers. Victime de malversations du fait de son directeur d'usine, ruinée, elle repart pour le Royaume Uni, devient correspondante de guerre lors de la Grande Guerre. Après 1918, de nouveau à New York, elle rédige des articles dans la presse américaine dont certains pour défendre le droit de vote des femmes. Mais sa santé décline, et en dépit d'une vitalité reconnue par ses pairs, elle décède d'une pneumonie à 57 ans, en 1922.

Depuis, sa notoriété n'a cessé de grandir : le train express entre New York City et Atlantic City porte son nom, un timbre à son effigie existe depuis 2002, une pièce de théâtre, un puzzle de trois cents pièces, un hommage régulier de Google, un prix journalistique, *The Nellie Bly Club Reporter Prize*. Une adaptation cinématographique de son article sur l'asile psychiatrique a été réalisée en 2015 aux États-Unis et de nombreux autres hommages témoignent de son courage et de son statut d'héroïne qui inspirent encore les jeunes générations américaines.

### Notes

1. N. Bly, *Six mois au Mexique*, Paris, Sous-sol, Seuil, 2016.
2. N. Bly, *Dix jours dans un asile*, Paris, Points Seuil, 2016.
3. N. Bly, *Le Tour du monde en 72 jours*, Paris, Points Seuil, 2016.

## POÈTES MARCHEURS ET VAGABONDS DE BASHÔ À SYLVAIN TESSON

*Marie-Claire Grassi*

Professeure honoraire à l'Université de Nice Sophia Antipolis, ses travaux portent sur la littérature épistolaire et sur les rituels de socialité. Son dernier ouvrage s'intitule *La Lettre en Europe : entre fiction et réalité* (avec N. Fagot, Complicités, 2021, 436 p.).



Quel rapport existe-t-il entre le poète japonais Bashô, maître du haïku, et Sylvain Tesson, grand marcheur vagabond à l'affût du monde ? Ils semblent communier tous deux à une même exploration. Alliant marche et poésie, ils font du chemin un cheminement intérieur qui a pour origine le Tao.



Laissons de côté quelques catégories bien connues de marcheurs. Les marcheurs grimpeurs-alpinistes, avec la cime pour horizon ; les marcheurs coureurs sur les chemins balisés et les parcours de santé, montre en mains ; les marcheurs obligatoires, errants autour des barbelés, vrais vagabonds, exilés, rejetés ; ceux qui s'apparentent aux « chemineaux » d'autrefois dont le métier consistait à mettre en place le nouveau chemin de fer, chantés par le poète des gueux, Jean Richepin ; ceux, enfin, que l'on appelait au Moyen Âge « les marcheurs de Dieu », pèlerins en hâte depuis des siècles vers quelque lieu saint à délivrer ou quelque relique à vénérer. Nos deux poètes vagabonds relèveraient plutôt d'une autre catégorie, celle des marcheurs mystiques, des moines orientaux, qui, plongés dans une nature sauvage et parfois hostile, empruntent, non des chemins balisés, mais ceux qu'Alexandra David-Néel appelait dans sa grande pérégrination orientale, « des chemins hors du monde ». La nature est en effet le lieu essentiel de leur inspiration. Pour comprendre comment on passe de la marche à la poésie, du chemin au cheminement, il convient de se plonger aux origines de la méditation contemplative – le Tao –, puis tenter de comprendre ce qu'implique, par ce cheminement, une nouvelle lecture du monde.

### Aux origines de l'exploration poétique du monde

Le meilleur maître pour nous guider dans les dédales du Tao est le philosophe Marcel Conche. Son ouvrage intitulé *Tao Te King, Livre de la Voie et de la Vertu* est une analyse lumineuse de ce concept pas évident pour un occidental<sup>1</sup>.

Il nous rappelle que son auteur, Lao-Tseu, est contemporain d'Épicure (trois siècles avant notre ère), qu'ils prônent tous deux, pour accéder à la Sagesse, une parfaite entente avec la nature, une frugalité, voire une ascèse. La marche taoïste est celle de l'ermite, qui va de monastère en monastère, de grotte en grotte, sans crainte du froid. C'est ce que fera Bashô, « avec les saisons pour compagnes ». Qu'implique le cheminement taoïste ? Un retour aux sources, nous explique Marcel Conche : « Le *Tao* n'a pas de nom. Le mot « Tao » qui signifie chemin n'est qu'une métaphore. » Mais c'est aussi, précise-t-il, la Nature, « le réel en perpétuel devenir ». On pourrait résumer cette pensée complexe en disant que le cheminement de l'homme serait d'être en osmose avec la nature et notamment avec l'acceptation de sa loi, à savoir que tout retourne un jour à sa source. « Le retour est le mouvement de la Voie. »

S'inspirant de la démarche d'un chemin personnel à vivre, en Chine, en Inde, au Tibet, au Japon, la marche n'est qu'un cheminement qui invite à l'exploration de soi. Et cette exploration passe par la contemplation. Un exemple peut être pris, évoqué par François Cheng dans son livre *De l'âme*<sup>2</sup>. Il nous explique la signification du tout petit personnage caché dans un coin du tableau de la Chine ancienne, regardant les montagnes enrubannées de brume, les arbres torturés au bord des précipices :



« Il est pour ainsi dire le pivot autour duquel se déploie un espace organique, de sorte que celui-ci peu à peu devient son paysage intérieur. » Il en est de même pour le moine errant, il devient lentement paysage. Peindre ou écrire sera mettre en soi le paysage. On retrouve la même démarche dans la nouvelle de Marguerite Yourcenar, *Comment Wang Fô fut sauvé*. Tant que l'on n'a pas assez contemplé un paysage, on ne peut le traduire. C'est ce « devenir-paysage », fruit d'une longue contemplation, que vont proposer chacun à sa manière, Bashô et Sylvain Tesson.

### La poésie en marche, Bashô (1644-1694)

Au soleil d'hiver  
Par le gel figée mon ombre  
qui va chevauchant.  
« Le carnet de la hotte »

Avec Bashô, nous pénétrons dans une poétique de la route hors du temps et de l'espace. Ses *Journaux de voyage*<sup>3</sup> sont des carnets de notes, des livres de routes émaillés de réflexions, de brefs poèmes, des haïkus. Il note et commente son itinéraire, toujours dans un style simple et poétique. Il s'installe à Edo (le vieux Tokyo), puis part pendant dix ans, en robe de moine, pour marcher, méditer et dicter des poèmes à son disciple Chiri. Il a parcouru des milliers de kilomètres à travers la nature sauvage, préférant la marche au palanquin.

Dussent blanchir mes os  
jusques en mon cœur le vent  
pénètre mon corps  
Après dix automnes  
le nom de patrie désigne  
Edo désormais

Bashô dort à la belle étoile, « dormir en voyage au sein des vents et des nuages, quelle sensation indiciblement merveilleuse ! », chez l'habitant, ou dans quelque monastère. Il fait corps avec le paysage, mange avec frugalité, essentiellement des *mochi*, gâteaux de riz, ou de la bouillie aux herbes. Il va « vêtu de paille », sorte de robe en papier étanche, avec besace et bâton, cheminant avec les saisons.

Effacés les plis  
je suis allé voir la neige  
en robe de papier  
« Le carnet de la hotte »

Formé à l'école zen, il vit comme « un bonze voyageur », en marge de tout, mais il n'est pas moine. Et comme un paysan, sa vie de voyageur « laboure la rizière ».



Partant pour un voyage  
De mille lieues  
Sans m'embarrasser de provision de route  
Sous la lune de la troisième veille  
Dans l'inquestionnable suis entré.

Que cherche-t-il ? À retenir l'éphémère, l'instant qui fut, et qui fuit, au regard de l'intemporel : c'est l'essence de sa poésie, le haïku. Il le dit lui-même : « Le poème doit révéler dans un même temps, l'immuable, l'éternité qui nous déborde et le fugitif, l'éphémère qui nous traverse. » Son poème, de forme brève, comporte deux principes d'écriture, l'invariant, ce qui dans l'homme, la nature ou la vie, est de forme stable, et en opposition, le fluant, le fluctuant, tout ce qui passe, qui change, l'âge, le temps, les saisons, les lieux. Cette opposition crée un choc, le *sabi*, une émotion de la conscience qui pose l'incontournable : l'altération, l'usure que le temps inflige aux choses et aux êtres. L'éternité nous déborde et la fugacité nous traverse. Comment le retenir ? En l'évoquant, en le célébrant.

Très vieux cerisier en fleur  
Cette femme bien conservée  
Aimerait aussi reflleurir.  
l'éphémère nous traverse.  
Le jour sur les fleurs  
Décline et sombre déjà  
l'ombre des cèdres.

C'est le poète de l'impermanence, de l'âme d'une terre balayée par les ravages des volcans et des séismes contre lesquels l'homme ne peut pas grand-chose, symboles de l'imprévisible et de l'éphémère, thème important dans la pensée et la littérature nippones. C'est aussi le poète de la solitude. Il meurt en 1694. Il sait que sur la Voie de la vie, on naît seul et on meurt seul.

Sur cette route  
Il ne passe personne  
Crépuscule d'automne

Bashô est devenu « un homme des montagnes ». Or la montagne est, en Orient, un haut lieu de spiritualité. La marche poétique en montagne ne peut se comprendre que si elle s'inscrit dans une forme particulière d'habitation du monde. Elle consiste à retrouver une harmonie entre soi et le monde. C'est en chinois « entrer dans la montagne ». Bashô, et ses illustres prédécesseurs, Saigyô, Sôji, ont « inventé » la marche poétique en montagne, c'est-à-dire, l'osmose totale en contemplation avec la nature pour la recréer avec des mots.



« Le paysage est une « partie de pays » que la nature présente à l'œil qui le regarde », dit François Jullien<sup>4</sup>. C'est ce qui est donné à voir : *shan-shui*, montagnes-eaux. Selon le peintre chinois Shitao (1642-1707), « Les montagnes et les fleuves me chargent de parler pour eux. »<sup>5</sup>

Devant ce qui lui est donné à voir, le poète, comme le peintre, devient le traducteur de la beauté du monde. L'idée n'est pas nouvelle, ce qui l'est, c'est d'écrire cette beauté en marchant. Bashô est l'héritier de la contemplation chinoise du monde : entrer dans la montagne, devenir arbre en traversant la forêt, se faire plante, être eau sous la pluie, « chevaucher le vent ». Quand le poète dit : « Je m'enfonce dans l'automne », il n'exprime pas seulement qu'il se sent vieillir, il dit qu'il n'est plus qu'une feuille tombée au sol et qui va retourner lentement au commencement des choses.

Le haïku, en tant que forme poétique existentielle, aura une importance capitale pour le devenir de la poésie en Occident. René Char lui a rendu particulièrement hommage dans une poésie lapidaire et incisive.

Veilleur éphémère du monde  
À la lisière de la peur  
Lance ta révolte valide  
Elle emporte l'aigre duvet  
L'horizon devient rose il bouge  
Enfant nous fermons tes plaies.  
« En Trente-trois morceaux, XVI »

### **Kenneth White, poète nomade et « géopoéticien »**

Entre Bashô et Sylvain Tesson, il convient d'évoquer le grand poète nomade écossais, Kenneth White. Il fait le lien entre les deux poètes marcheurs. Né à Glasgow en 1936, enseignant, poète marcheur et philosophe, il est l'auteur d'une centaine d'ouvrages. Il a parcouru le monde s'inscrivant dans le sillage du nomadisme intellectuel, à la fois oriental et occidental.

Le nomadisme est au cœur de sa démarche. Il écrit dès sa Préface dans *L'Esprit nomade* :

« Le nomade c'est aussi celui qui quitte l'autoroute de l'histoire, ainsi que les cités pathogènes qui la jalonnent, et qui s'enfonce dans un paysage où il n'y a parfois plus de chemins, plus de sentiers, tout au plus des tracés. Il faut qu'il s'invente une géographie et plus fondamentalement, cette densification de la géographie que j'ai appelée géopoétique<sup>6</sup>. »

Nous reviendrons sur ce terme. Le poète nomade est en quête incessante de nouvelles terres pour nourrir son âme. Nomadiser, c'est échapper à un regard



codé, à l'idée déjà faite, à la construction déjà imaginée, c'est privilégier le chemin à la méthode, la pensée ouverte au dogme. C'est une forme d'anarchie positive d'exploration.

White est le poète des marges, des marginalités géographiques et intellectuelles. Il côtoie tout autant l'éstran, les franges de l'océan, que les lisières des forêts. Il suit « les routes du vent et les sentiers de la pluie ». Ses *Archives du littoral* nous emmènent loin pour accéder à l'énigme des espaces mouvants, des bords et des bordures dans une « littoralité » absolue<sup>7</sup>.

Matin de brume  
Au grand silence gris  
Puis le cri  
d'un oiseau invisible  
vers un autre  
au fond de la vallée.  
Soir d'automne  
lumière bleue s'assombrissant  
derniers cris  
derniers vols.  
« Dans un jardin breton »

Il ne s'agit pas d'avaloir des kilomètres, de rechercher l'exploit, d'expliquer scientifiquement ce que l'on découvre, mais d'écouter les rumeurs de la terre, la sinuosité des reliefs, les gémissements répétés de la tectonique, « de la textonique », écrit-il. Il ne s'agit pas de préservation du monde, souci qu'il partage, certes, mais plutôt d'une ré-exploration, privilégiant, comme le peintre de la Chine ancienne, un petit personnage dans un coin, aux confins du paysage, mais dont le regard est central. Ces confins sont ceux du vide, de l'ouvert, et redessinent une « cartographie poétique » du monde, et le petit personnage, c'est nous. Comment définit-il la notion de géopoétique ?

C'est, dit White, « une densification de la géographie », c'est-à-dire qu'il s'agit de voir le paysage au-delà de ce qu'il donne à voir, comme un artiste qui va dévoiler sur sa toile ce qui n'est pas dans la nature. L'approche géopoétique serait celle d'un ressenti créatif. Dans cette approche, le détail est un point capital et c'est autour de lui que s'organise une vision poétique : un arbre, le cri d'un oiseau, une couleur de ciel, le plissement de la terre. White parle d'une rupture entre l'espace et le temps, d'une « extra-vagance », un dépassement de tout discours attendu, pré établi. Il trouvera l'apothéose de son approche de nomade géopoéticien, au pays de Bashô. Le Japon, dit-il, a inventé la littérature-de-la-route (*michiyuki-bun*). Il fait allusion aux nombreux poètes pérégrins qui ont sillonné les chemins avant Bashô, ces « fous des



lieux ». Le « livre-de-la route », livre de géopoéticien, pouvait amalgamer paysage extérieur et paysage intérieur, précise-t-il dans *L'Esprit nomade*. Il pouvait juxtaposer tout un ensemble d'éléments : plusieurs niveaux de temps, des ressentis, des observations sur la nature.

Dès la première lecture des poèmes de Kenneth White, on est frappé par leur similitude avec le haïku : densité du regard, éphémère dans la continuité, forme brève. En voici un exemple :

Le rivage jonché de goémons  
de ce village du Nord  
les cris déments des goélands marins  
et les vagues  
en longs rouleaux, en vastes éventails  
qui espacent la vie.  
« La zone des pluies d'automne » (*Les Archives du littoral*)

Dans ses pérégrinations, White a séjourné au Japon, dans ce pays que Lévi-Strauss appelait « L'autre face de la lune ». C'est là qu'il a posé l'équation entre paysage et pensée. Dans *Les Cygnes sauvages*<sup>8</sup>, White présente son double périple : partir sur les pas de « Maître Bashô » et à la recherche des cygnes qui migrent depuis l'Asie jusqu'au nord d'Hokkaido, « la route de la mer du Nord ». En compagnie discrète de Buffon, Kenneth White nous dit que le cygne sauvage n'est pas le cygne de nos bassins occidentaux, c'est un grand voyageur, un grand nomade comme les grues ou les oies. Cet extrême nord du Japon, Hokkaido, est une terre rude aux hivers froids, où règne encore l'âme de ses premiers habitants, venus d'Asie comme les cygnes, les Aïnous, installés sur des terres dites « barbares ». White nous livre là un essai magistral de géopoétique : contourner, sans l'ignorer, le Japon moderne, et nous faire sentir le vol des cygnes sauvages sur des lacs perdus.

Pourquoi, se demande White, Bashô a-t-il eu besoin de prendre un jour la route ? Il propose quelques réponses : ouvrir un espace pour l'esprit, à la mesure des moines zen et de ses prédécesseurs en poésie ; faire en sorte que la poésie devienne une Voie en soi, que le voyage soit méditatif, faculté de « se laisser aller avec les feuilles et le vent » dans le sens de la beauté éphémère ; proposer un livre de la Voie, qui soit bien plus qu'un compte rendu de voyage.

Hors des cartes et des sentiers battus, Kenneth White a pour horizon « des lignes invisibles ». Il ne pourra saisir que « l'esprit » de Bashô, car il est bien difficile après trois siècles de retrouver des traces. Le poète vagabond n'a-t-il pas écrit autrefois

Première pluie d'hiver  
Et mon nom sera  
voyageur.



Tapi dans les roseaux, White guettera de longs jours l'arrivée des cygnes, qui, comme la panthère des neiges pour Sylvain Tesson, daigneront apparaître enfin.

Sur le lac vide  
Au matin du monde  
les cygnes sauvages.

### Sylvain Tesson, à l'affût du monde

En juin 2004, Sylvain Tesson est interrogé par le *Magazine littéraire* dans un numéro consacré aux « Écrivains voyageurs, de l'aventure à la quête de soi ». Il s'agit d'une courte interview. Il a peu publié et n'est pas encore très connu. Dans le journal, ce texte côtoie de longues présentations entre Hérodote et Nicolas Bouvier. Mais il ne semble pas être du même terreau. La question posée est simple : « Pourquoi voyagez-vous ? » Et la réponse est insolite : « Dire des vers en marchant. » Tesson n'est pas Bashô, il ne dit pas : écrire des vers en marchant. Il n'écrit pas des poèmes mais se les récite. Convaincu, dit-il, que le poids est l'ennemi du marcheur, il ne peut emporter tous les livres qu'il souhaite :

« La solution (il m'a fallu dix ans pour parvenir à l'évidence) est dans la poésie. Dire des vers en marchant. Rythmer la récitation. Accorder la strophe à la cadence : Péguy dans la steppe, Apollinaire en haute altitude, Shakespeare sous l'orage. Avoir sur soi une anthologie poétique. [...] »

Il ne récite pas des mantras ou d'autres prières, il vit sa marche à travers une poésie qu'il a ancrée en lui. Voilà déjà une manière de marcher.

De qui est-il l'héritier ? Né en 1972 dans la région parisienne, géographe de formation, il pourrait dire comme Alexandra David-Néel, à qui il ressemble un peu : « je suis née sauvage ». Éternel *wanderer* (c'est son mot), barde sans école, il se dit « coureur de bois », « panthéiste », à l'écoute de la nature et à l'affût du monde, se tenant à l'orée pour mieux l'appréhender et le traduire. Cinq points caractérisent son héritage complexe : vivre en retrait du monde ; le mettre en question ; cheminer dans la solitude ; vivre en symbiose avec la nature ; la traduire poétiquement : c'est un géopoéticien à l'esprit nomade.

Tout en étant dans le monde, il vit à Paris, Sylvain Tesson est hors du monde et le parcourt régulièrement sous toutes les latitudes d'une manière particulière. « La retraite est révolte, gagner sa cabane, c'est disparaître des écrans de contrôle. » Il s'éclipse. Il fuit le monde hyperconnecté, hyperbétonné, happé par une technologie déshumanisante : notre monde. Il constate le lent grignotage des espaces sauvages, saccagés par des projets qui les dénaturent, et hante les lieux désertés rescapés du naufrage. Il se dit « homme des ruines et des ronces ». Se mettre à l'orée du monde est plus difficile que de se retirer du monde, car on ne capitule



pas, on reste les pieds dans le réel. Mais on s'en écarte, et si l'on se met de côté, c'est pour mieux le voir.

Il décide de partir à vélo à travers l'Ouzbékistan, la Géorgie, la Turquie, pour suivre les pipelines et analyser le concept d'énergie, et publie en 2007 *Éloge de l'énergie vagabonde*<sup>9</sup>. Après ce périple humain, géographique, philosophique et économique, son constat est amer : « À mesure que l'énergie du monde s'accumule dans le ciel, vibre dans les cités, s'amasse sur les routes, l'énergie diminue dans les êtres. »

Cette mise en retrait s'accompagne de son corollaire, la mise en question, voire la dénonciation. C'est la grande différence avec les moines d'Orient ou d'Occident, qui cheminent en prières dans un but spirituel. *Sur les chemins noirs* est le récit de sa traversée de la France en diagonale, de Tende au Cotentin, après son accident en 2014<sup>10</sup>. « Les chemins noirs dont je tissais la lice, avaient cette responsabilité de dessiner la cartographie du temps perdu. »

C'est un récit cathartique de reconstruction physique et psychique. Les cartes de l'IGN, à différentes échelles, deviennent pour lui « le laissez-passer » de ses rêves. Pas de sentiers de randonnées balisés, pas de GR, le moins possible de routes, mais des drailles, des lambeaux de voies antiques aux larges pavés, des sentiers dits encore muletiers, des chemins ruraux herbeux qui vont droit au but à travers les bois, au flanc des collines, délaissés par les facteurs et les locaux : toute « une cartographie mentale de l'esquive ». Noirs, ces chemins sur la carte ne se terminent le plus souvent que par des pointillés qui ne mènent nulle part, ou courageusement à trois petits points en triangle, symbole d'une ruine. Il va, hors des sentiers battus.

Il part seul de Tende jusqu'en Normandie, rejoint épisodiquement par un compagnon. « Je plaçais mon salut dans le mouvement. » Ce texte est sans doute le plus beau, le plus humain, le plus poétique, mais aussi le plus dénonciateur. Les espaces ruraux se déshumanisent. Soulignons seulement avec lui quelques traits de cette « zone grise de l'hyper-ruralité » française chère aux réorganisateur de l'espace : petites gares désaffectées vouées aux mauvaises herbes ; villages assoupis bien que déperchés, boulangeries-épicerie-bureaux de tabac et de poste, au centre d'un amas de « maisons mortes », alignées, volets fermés, vivant dans la pénurie. Pourquoi cette désertification ? Il l'explique par « une trépidation générale » fondée sur l'accroissement, le tout urbain, la politique des ZUP et des ZAC. « Il y avait eu trop de tout, soudain. Trop de production, trop de mouvement, trop d'énergies. » Et il conclut : « La crise de Parkinson de l'Histoire portait le nom de mondialisation. »

Il précise « qu'il y a des milliers de manières de fuir le monde », et ajoute : « Tous ces reclus avaient emprunté leur chemin noir vers les domaines intérieurs de la solitude. » Marcher comme lui, c'est marcher dans le silence de soi-même et c'est ce qui le relie étroitement au moine taoïste. C'est un expérimentateur de la solitude. Dans



*Géographie de l'instant*, ensemble de blocs-notes des années 2006-2011<sup>11</sup>, il explique pourquoi il marche. « Je marche donc je suis », tel est son cogito. Et il décline, parfois avec humour, ses raisons :

« Je marche, parce que les gens me parlent plus gentiment lorsque je vais à pied. A-t-on entendu un piéton dire à un autre piéton « avance, eh, abruti ! » ; je marche parce que la marche ralentit le temps [...]. Pourquoi une journée de marche est-elle plus dense qu'une journée sédentaire ? La marche consiste à retrouver le temps perdu ; je marche parce que la marche me réconcilie avec la nature [...]. Marcher est l'unique manière de voir. Qu'est-ce que voir ? Se donner la possibilité de changer d'échelle ; je marche parce que marcher m'aide à conduire ma vie [...]. Combien de fois suis-je sorti marcher ou courir au bord des quais de Seine pour résoudre un dilemme<sup>12</sup>. »

Faire corps avec la nature, s'instruire en la vivant, tel est son objectif. À sa manière, il renoue là étroitement avec Bashô et Kenneth White.

« Ermite des taïgas, ermite des salons, dit-il, je m'étais promis avant mes quarante ans de vivre en ermite au fond des bois » : ce sera *Dans les forêts de Sibérie*<sup>13</sup>. C'est un journal d'ermitage qui conjugue marche, sédentarité, méditation, autarcie quasi complète durant six mois (de février à juillet) dans une cabane au bord du lac Baïkal. Il a emporté soixante livres, dont il précise les titres, entre autres, le *Tao Te King* de Lao-Tseu qui l'accompagne presque toujours partout. « Qu'est-ce que la solitude ? Une compagne à tout faire. » La démarche allie réclusion monastique tibétaine et expérimentation de soi dans la solitude, le tout bien arrosé de vodka, car, à cette époque, il n'est pas encore tombé d'un toit à moitié soûl. Il rencontre là des êtres marginaux qui expliquent leur choix de vie à l'orée du monde, d'une Russie qui broie les êtres dans une machine de guerre politique et économique et qui abandonne sans vergogne dans la nature des carcasses rouillées et des vies brisées. Il s'enrichit autant des marges géographiques qu'humaines. *Dans les forêts de Sibérie* se présente aussi comme un hymne à la beauté de la nature vierge.

Seul, il vit le temps de l'instant, de l'imprévu, de la liberté renouvelée. Tous les soirs, quel que soit son bivouac, comme dans tous ses voyages, il note les événements de sa journée, ses ressentis, ses éventuelles rencontres, elles formeront la matière de ses livres. Il a partout la même présence aux êtres, aux autres, différents. Bashô l'écrivait déjà, s'enrichissant de toute rencontre :

Auprès de iris  
Deviser est des voyages  
L'un des plaisirs.

Il va vers ceux qui ont quelque chose à dire, quelque témoignage à donner pour enrichir sa vision du monde et évite ceux qui ne sont quelque part que pour passer



rapidement. Lui s'attarde auprès de la nature et des hommes. Il va à la rencontre de la différence. Dans *Sur les chemins noirs*, il a rencontré près d'un lavoir une vieille femme qui lui dit qu'elle ne vient plus battre son linge, parce que maintenant il y a des machines, et elle ajoute : « Mais je retourne presque tous les jours au lavoir pour voir mes souvenirs couler. » Parfois, un chien aboie après lui, il fait peur avec les séquelles de sa paralysie faciale qui lui donnent l'air d'un monstre.

Le dernier trait de notre poète marcheur est le plus important : sa démarche de géopoéticien. Ce qui fait de Sylvain Tesson un marcheur pas comme les autres, c'est que sa marche, ou ses temps de sédentarité, sont rythmés par une approche poétique qui peut se poser d'une double manière : sa sensibilité sur place à la poésie de la terre qu'il foule, et sa retranscription poétique dans son écriture. Le poète est un peintre qui perçoit et ressent ce que d'autres ne voient pas. Son paysage n'est pas celui qu'on voit, il est retranscrit. Et c'est uniquement la marche, au plus près des hommes et de la terre, qui permet cette double approche de récréation du monde. Voyons le premier aspect, la poésie du paysage. « Je crois à l'infusion du paysage », dit-il. Par cela, il rejoint le mouvement taoïste que nous avons évoqué comme étant à la racine de toute marche méditative : la pénétration par la contemplation.

Dans *Sur les chemins noirs*, il donne plusieurs exemples d'une véritable poésie de la géologie. Il ne l'explique pas, il la ressent. Sa formation de géographe pourrait lui faire analyser les reliefs de manière conventionnelle. Ce n'est pas le cas. C'est là qu'est véritablement son nomadisme intellectuel. Il sort d'une approche codée, attendue, même s'il porte ses maîtres, les grands géographes, dans son sac :

« Je me sentais influencé par la géologie. Le calcaire, le schiste, la lave dictaient mes humeurs. Passer du calcaire au granit, c'est respirer un autre air, [...] c'est changer d'héraldique. Des châtaigniers se postaient en lisière, signalaient le changement. C'en était fini des armoiries de Provence – calcaire, olivier et tuile romaine [...] Ici, sur les pentes du massif volcanique, l'esprit d'un très vieux feu dormait sous les bogues. »

Il faut être poète comme Sylvain Tesson pour marcher dans les pas du plus grand poète du monde occidental : Homère. Ce sera en 2018 *Un été avec Homère*<sup>14</sup>. Comment pénétrer l'âme du père des poètes ? En sillonnant la nature méditerranéenne et la poésie d'un texte sans égal. Notre vagabond va faire halte. Il se retire pendant plusieurs mois dans une petite île des Cyclades et vit, dans une osmose totale, avec la mer, le soleil, le vent et le texte de *Illiade* et de *Odyssée*. Comme Homère, premier poéticien d'Occident, il va, dans cet été avec le père des poètes, marcher hors des chemins battus d'une sempiternelle réécriture d'un chef-d'œuvre vieux de plus de vingt-huit siècles.



Il écrit, transcrit, cherche à ressentir, à comprendre, et surtout pose des questions au texte. Et ces questions sont fondamentales : figures de l'inhumain, visages de la mort, valeurs de l'amour, sentiment de finitude, rapports aux autres, complexité du destin, hospitalité inconditionnelle : « On avance dans l'*Odyssee* comme devant le miroir de sa propre âme », écrit-il. Les leçons de ce regard sont immenses, et nous invitent aujourd'hui à une nouvelle exploration de nous-mêmes et du monde. Ulysse est « un explorateur qui ne peut jamais s'empêcher de s'enfoncer vers le mystère. Il est le premier à avoir manifesté un intérêt pour ce qui était autre que lui-même. L'*Odyssee* est un traité d'exploration », écrit-il encore. Le vrai héros marche hors des sentiers battus du monde et de l'histoire. Il n'est pas donné à tout le monde d'être « divin ». Il est urgent, en conclusion, d'être sages, modérés, modestes, mesurés, conscients de nos limites et de notre condition de mortel, telles sont les leçons.

« Homme, nous dit Homère, ta démesure ne résistera pas aux dieux. Pourquoi t'obstines-tu à vouloir te hisser au-dessus de toi-même ? » Homère n'est pas un poète aveugle, mais un voyant. Et Sylvain Tesson nous propose une lecture philosophique et poétique magistrale de l'œuvre, bien au-delà de nombreuses approches rivées à des parcours rebattus. C'est une géopoétique : « Être grec, reviendrait à comprendre que la lumière est un lieu. Nous l'habitons. Nous nous tenons droits dans sa vérité, sans requérir les brumeuses chimères d'un au-delà. » Il rejoint en cela Marcel Conche qui écrit : « Devenir grec c'est devenir mortel, bannir toute espérance de vie future [...]. Devenir grec, c'est devenir fidèle à Homère en esprit [...], c'est entrer dans la lumière grecque<sup>16</sup>. »

Sylvain Tesson va faire un retour aux sources. Avec son ami Vincent Munier, photographe animalier, il part au Tibet pour tenter d'apercevoir l'invisible panthère des neiges. Lui qui, dit-il, « tenait l'immobilité pour la répétition de la mort », qui ne vivait que dans la marche et le mouvement, va vivre une expérience sans précédent : rester des heures entre 3 000 et 5 000 m par moins 30 degrés à l'affût, à guetter une bête qui risque de ne pas être au rendez-vous. « La possibilité de panthère palpitait dans la montagne. Et nous ne demandions qu'à elle de maintenir une tension d'espérance suffisante pour tout supporter. »

Ce retour aux sources se décline de plusieurs manières. C'est d'abord renouer avec les yogis d'altitude, capables de séjourner dans des grottes à plus de 3 000 m, durant plusieurs mois. « L'affût était un exercice de l'Asie. Il y avait le Tao dans cette attente d'une des formes de l'unique. » La méditation devient une gymnastique obligatoire, salutaire, car elle n'exige aucun mouvement désordonné, seulement une activité cérébrale pour ne pas s'engourdir dans la mort. Pour alimenter ce retour, notre ascète sort de son sac, le plus souvent possible, son livre de chevet de montagne : le *Tao Te King*, et lit des passages à ses compagnons.



« J'ouvris de la moufle mon exemplaire du *Tao : Agir sans rien attendre*. Je me demandais : « attendre, n'est-ce pas déjà agir ? » L'affût n'était-il pas une forme d'action puisqu'il laissait libre voie aux pensées et à l'espoir ? Dans ce cas, la Voie du Tao aurait recommandé de ne rien attendre de l'attente, pensée qui m'aidait à accepter de demeurer là. »

Et la panthère leur fait parfois la grâce d'une furtive entrevue. Vincent Munier va l'immortaliser dans des photos d'une irréalité beauté :

« Elle se leva, fila derrière un rocher, réapparut sur la pente. Son pelage se mêlait aux buissons, laissant une traînée *poikilos*. Ce mot de la Grèce antique désigne la peau tachetée du fauve. Le même terme désigne le chatolement de la pensée. La panthère, comme la pensée païenne, circule dans le dédale. Difficilement saisissable, elle palpète, accordée au monde, pavoisée. Sa beauté vibre dans le froid. Tendue parmi les choses mortes, paisible et dangereuse, mâle avec un nom femelle, ambiguë comme la plus haute poésie, imprévisible et sans confort, bigarrée, moirée : c'est la panthère *poikilos*<sup>17</sup>. »

Notre ascète n'oublie jamais que la mise à l'orée du monde, même dans ces conditions, invite toujours à sa mise en question qui peut se décliner en programme :

« Vénérer ce qui se tient devant nous. Ne rien attendre. Se souvenir beaucoup. Se garder des espérances, fumées au-dessus des ruines. Jouir de ce qui s'offre. Chercher des symboles et croire la poésie plus solide que la foi. Se contenter du monde. Lutter pour qu'il demeure<sup>18</sup>. »

Qu'il marche à travers les steppes herbeuses, ou sur les chemins noirs, qu'il écoute l'hiver qui fuit au bord du lac Baïkal, ou le vent dans les Cyclades, le poète vagabond est nourri par une philosophie du regard. Bashô et Kenneth White, ainsi que bien d'autres poètes vagabonds l'ont formé à cette philosophie : une manière de voir, donc une manière de vivre.

La qualité d'un marcheur est de porter en soi la faculté de l'affût, le rêve intact « d'une possibilité de panthère ». C'est sans doute cela, habiter le monde en poète.

### Notes

1. M. Conche, *Tao Tê King, Livre de la Voie et de la Vertu*, Paris, PUF, 2003.
2. F. Cheng, *De l'âme. Sept lettres à une amie*, Paris, Albin Michel, 2016.
3. Bashô, *Journaux de voyages*, présentés et traduits par René Sieffert, Paris, Verdier, 2016.
4. F. Jullien, *La Grande Image n'a pas de forme*, Paris, Seuil, 2003.
5. Au sujet de Shitao, voir F. Cheng, *Shitao. La saveur du monde*, Paris, Phébus, 1998.
6. K. White, *L'Esprit nomade*, Paris, Grasset, 1987, p. 11.
7. K. White, *Les Archives du littoral*, Paris, Mercure de France, 2011.
8. K. White, *Les Cygnes sauvages*, Paris, Grasset, 1990.
9. Paris, Les Équateurs, 2007.
10. S. Tesson, *Sur les chemins noirs*, Paris, Gallimard, 2016.



11. S. Tesson, *Géographie de l'instant*, Paris, Gallimard, 2016.
12. *Ibid.*, p. 381-387.
13. S. Tesson, *Dans les forêts de Sibérie*, Paris, Gallimard, 2011.
14. S. Tesson, *Un été avec Homère*, Paris, Les Équateurs, 2018.
15. M. Conche, « Devenir grec », in *Analyse de l'amour et autres sujets*, Paris, Librairie française, 2011, p. 121.
16. M. Conche, « Devenir grec », in *ibid.*, p. 128.
17. S. Tesson, *La Panthère des neiges*, Paris, Gallimard, 2019, p. 137 et p. 140.
18. *Ibid.*, p. 146.

## À LA RECHERCHE DES MATHÉMATIQUES EN CHINE

*Karine Chemla (1976 s)*

Après des études de mathématiques, elle se tourne vers l'histoire des mathématiques et la sinologie. Chercheure au CNRS depuis 1982 (UMR SPHERE, CNRS-Université de Paris), elle travaille sur la diversité des pratiques et des cultures mathématiques, en particulier en Chine ancienne, et sur la circulation des savoirs.



### Partir

J'ai 24 ans. Nous sommes fin mars 1981. Du train, j'aperçois sur le quai une vingtaine de visages chers, venus prendre part à l'arrachement. Ma mère ne peut retenir des larmes à la pensée de ce voyage qui, dix jours plus tard, devrait m'amener à Pékin. J'ai en effet résolu de partir pour la Chine afin de réfléchir aux rapports entre science et culture. Quelques aléas aidant – notamment le problème d'obtenir un visa dans la Chine du début des années 1980 –, mon projet s'est transformé : je suis attendue à l'Institut d'histoire des sciences de la nature pour y étudier l'histoire des mathématiques en Chine.

Cette idée m'a traversé la tête sans préavis, deux heures après que Josiane Serre m'a demandé si je ne souhaitais pas présenter une candidature à une bourse de voyage lointain de la fondation Singer-Polignac. Je ne sais alors rien ni de la langue chinoise, ni des mathématiques en Chine. D'où les cinquante kilos de livres que j'emporte et qui ont dicté le choix de prendre le transsibérien.

C'est au cours de l'été 1980, en voyant ce projet vaguement se concrétiser à l'horizon que je me préoccupe de me frotter à la langue chinoise. Quelques scientifiques chinois sont désormais présents dans les universités européennes, notamment Fang Fukang, puis Qi Anshen au laboratoire d'Ilya Prigogine où, dans les mêmes mois, j'avais entamé une thèse de théorie ergodique en songeant à des applications à la biologie. Je peux tenter d'apprendre quelques mots avec eux. Mais les mois filant, je



constate qu'il va falloir accélérer la cadence. Impensable de suivre un cursus à la fac : je n'ai pas ce temps. Je me préoccupe donc de trouver des livres.

En 1980, les rayons des librairies sont vides de manuels d'apprentissage de la langue chinoise, ou quasi. Petit miracle, comme il y en a eu tant dans ce parcours improvisé de part en part : un condisciple mathématicien, Pierre Arnoux, suit depuis plusieurs mois des cours de chinois. Ses polys permettent de faire l'apprentissage des caractères en autodidacte. Je les photocopie et, consciente que la minceur de mon capital temps requiert de faire des choix, je décide de concentrer mon effort sur l'écrit, en sacrifiant les fameux tons de la langue chinoise. Encore aujourd'hui, si par hasard quelques tons sont justes dans mon chinois, c'est le fruit du hasard ou de mon inconscient.

Ces premiers mois d'étude sont décisifs : je me prends de passion pour cette langue, que je ne parle pas encore. Et au long des dix jours que dure le voyage en transsibérien, je bûche dur. Première étape : Berlin et la traversée du rideau de fer. Des policiers méfiants et inquisiteurs. Épuisée, j'avais dormi tout du long, mais je me remets à l'apprentissage des caractères. Puis, c'est Varsovie, toute noire. À l'entrée en Union soviétique, descente du train : l'écartement des roues doit changer pour le parcours russe. Confiscation de la fleur rare qu'Hélyette Geman m'avait mise en main gare du Nord, pour matérialiser la présence des proches. Vérification de mes livres un par un. Moscou, une halte obligatoire, et c'est enfin le transsibérien qui, *via* la Mongolie extérieure, doit m'amener sans correspondance à Pékin. Entre deux caractères et deux boureaux, puis à travers le désert de Gobi ponctué de fils blancs de glace à l'horizon, c'est la fête pour les uns – le champagne du wagon restaurant est prestement vidé et l'ambiance touche parfois au délire – mais l'angoisse pour les autres. À l'entrée en Mongolie extérieure, les voyageurs chinois, eux aussi trop chargés pour regagner la mère patrie en avion, savent qu'on leur cherchera des noises. Je me rappelle cette doctoresse mongole qui, aiguille à la main, prête à piquer, vérifiait consciencieusement les carnets de vaccination de ces passagers en transit.

Dans les larges villes modernes mongoles plantées dans le désert que le train traverse, les signes de vie sporadiques contredisent l'ambiance animée qui dégouline des haut-parleurs. À la frontière chinoise, joie pour les uns, soulagement pour les autres : le maotai coule à flots dans le wagon-restaurant où nous goûtons notre premier repas chinois, tandis que l'écartement des roues est à nouveau changé et... que les bagages sont discrètement contrôlés. Le lendemain, en nous dirigeant vers Pékin par le nord-est, nous découvrons les premiers paysages chinois, arides.

## **Pékin**

Lundi 6 avril 1981, 15 h 30 : le train s'immobilise en gare de Pékin. Deux Chinois parcourent le quai à plusieurs reprises avant de comprendre que je suis peut-être celle qu'ils viennent accueillir. Ils recherchaient une Parisienne élégante et fardée.



Image difficile à réconcilier avec la salopette grise et la veste de mouton retourné que je porte. Ce n'est que bien plus tard qu'ils me confieront l'agréable surprise qui fut la leur, à l'époque, de me voir porter ce qui, pour eux, sont des vêtements d'ouvrier. Première expérience de rencontres entre « cultures ».

Je suis bien loin d'imaginer que quelque vingt-trois ans plus tard, je cosignerai avec l'un d'entre eux, Guo Shuchun, une édition critique et une traduction française d'un ouvrage clef des mathématiques de la Chine ancienne – *Les Neuf Chapitres*. Pour l'heure, ce séjour en Chine n'est qu'une aventure passagère et je compte bien, à mon retour en Europe, reprendre ma thèse en théorie ergodique là où je l'ai laissée.

Étant donné mon mode d'apprentissage du chinois, à l'arrivée, je ne comprends strictement rien aux propos que ces deux Chinois m'adressent. Et je suis à peine capable de construire une phrase. Autant dire que, sans les tons, il ne reste plus grand-chose. On m'accompagne à l'Institut des Postes et Télécommunications, où l'on a trouvé une chambre dans laquelle je pourrai loger et recevoir mes cours pour le temps de mon séjour, et l'on me promet de revenir quelques jours plus tard.

En arrivant au réfectoire ce soir-là, je comprends le contexte : je tombe des nues à n'y trouver aucun Chinois, mais seulement des étudiants africains, qui préparent un diplôme d'ingénieur en Chine et en chinois. Une séparation drastique a été instaurée entre Chinois et non-Chinois, et nous ne pouvons vivre que dans des bâtiments pour élèves étrangers. Qui plus est, stupéfaction : ces Africains qui vivront donc dans le même immeuble que moi pour toute la durée de mon séjour n'ont pour seule langue commune que le chinois. C'est donc sans m'y être attendue le moins du monde que je me retrouve plongée dans l'Afrique en Chine, ou, si l'on préfère, dans l'Afrique, *via* la Chine. Toujours est-il que je dois énormément à ces compagnons de fortune qui contribuèrent largement à m'enseigner la langue chinoise qu'à l'époque, vu les circonstances, ils maîtrisaient mieux que quiconque parmi les étrangers de Pékin.

Deux ou trois jours plus tard, une armée de professeurs privés se présente à ma porte. Cinq chercheurs ont été chargés de m'enseigner l'histoire des mathématiques en Chine, contre le versement d'une partie de ma bourse à l'Institut. Nous n'avons qu'une unique langue possible commune : le chinois, ce qui bien sûr fut ma plus grande chance. C'est ainsi que je devins la première étudiante étrangère de l'Institut.

Au cours du premier mois, ils viennent trois par trois, car qui sait ce dont une Française est capable. Quand trois personnes – l'une originaire de Canton (Mei Rongzhao), la deuxième du Shandong (Guo Shuchun) et la troisième du Zhejiang (Yan Dunjie) – tentent simultanément de m'expliquer quelque chose, car je ne comprends rien, je n'ai qu'un recours : faire la police pour qu'ils parlent l'un après l'autre. Heureusement, nous pouvons aussi nous appuyer sur mes connaissances écrites et, cahin-caha, je finis par saisir ce dont on me parle et comment on me le dit.



Un mois plus tard, une réunion s'est sans doute tenue en haut lieu. Il a dû y avoir des rapports sur mon comportement. Toujours est-il que je suis autorisée à n'avoir qu'un professeur à la fois plusieurs matinées par semaine. Les cours comportent toujours un long moment de conversation – ce qui me permet de progresser à l'oral. J'y fais un apprentissage guidé de la lecture, en m'appuyant sur deux ouvrages qu'on m'offre : *l'Histoire des mathématiques en Chine*, que Qian Baocong avait publié en 1964, avant la Révolution culturelle (1966-1976), mais qui est réimprimé à point nommé en mars 1981, ainsi que *Collection d'articles sur l'histoire des mathématiques des dynasties Song et Yuan*, édité sous la direction du même Qian Baocong et paru en février 1966.

Le choix de ce dernier ouvrage est dicté par le projet qu'avant de quitter l'Europe, j'avais formé sur le conseil d'un chercheur belge : Ulrich Libbrecht (1928-2017), lui-même auteur d'un ouvrage important sur Qin Jiushao, l'un des mathématiciens chinois les plus importants de la période Song-Yuan (960-1368). Avisant que *Reflets des mesures du cercle sur la mer*, achevé par Li Ye en 1248, n'avait pas encore fait l'objet de travaux hors de Chine, il me suggéra de m'y atteler. Une fois achevée la lecture des chapitres pertinents de la *Collection d'articles sur l'histoire des mathématiques des dynasties Song et Yuan*, mes professeurs me prêtèrent une édition précieuse de l'ouvrage de Li Ye et je me lançai dans sa lecture.

### **Mathématiques en Chine**

Quelle ne fut pas ma surprise de découvrir que le déchiffrement ne me posait aucun problème. La raison en était sans doute profonde : quelle que soit la langue dans laquelle ils s'expriment, les auteurs de textes mathématiques tendent à recourir à un vocabulaire et à des symboles en nombre restreint et à employer des langues formulaires. C'est vrai aujourd'hui, mais je me rendis compte que c'était tout aussi vrai pour l'ouvrage de Li Ye, en dépit de son ancienneté.

Dans un premier temps, j'accompagnais ma lecture intégrale du livre de notes mathématiques de mon cru. Il me fallait m'appuyer sur mes connaissances personnelles pour vérifier les affirmations du texte et me les approprier. En l'occurrence, je prouvais la correction de formules, portant sur une figure géométrique sur laquelle le livre reposait, à l'aide de démonstrations de type euclidien. Je compris un peu plus tard que ce n'était certainement pas ainsi que Li Ye avait procédé. La structure de sa figure lui conférait des propriétés qui permettait de produire, en suivant une approche toute différente, de nouvelles formules en grand nombre. Je pénétrais ainsi dans un monde mathématique différent de celui avec lequel mes études m'avaient familiarisée.

Deux propriétés de l'ouvrage me frappèrent d'entrée de jeu. Il se composait d'un formulaire, puis de dizaines de problèmes. Li Ye avait rédigé l'une comme l'autre



partie, en façonnant le texte de sorte à faire apparaître de multiples parallèles entre formules aussi bien qu'entre problèmes. Or ces parallèles à caractère littéraire délivraient une partie du sens mathématique. Il s'agissait là d'une manière de dire les mathématiques bien différentes de celles auxquelles j'étais habituée. Dans la même veine, Li Ye avait donné la solution à chaque problème de façon double. Or une traduction en langue algébrique moderne faisait apparaître des relations intimes entre ces deux parties de la résolution, et partant un savoir mathématique, que rien d'autre dans l'ouvrage ne disait explicitement.

Comment établir, à partir du texte, les connaissances mathématiques qu'avait élaborées Li Ye ainsi que sa manière de travailler les mathématiques ? Selon quelles procédures les lecteurs de l'ouvrage de Li Ye le lisaient-ils, et quels savoirs mathématiques percevaient-ils dans le texte ? Ces questions et bien d'autres me passionnèrent et, de fil en aiguille – grâce à quelques autres miracles qui ont parsemé mon chemin –, je n'ai plus jamais quitté les mathématiques de la Chine ancienne, ni l'histoire des mathématiques en général.

Je me rendais compte que les questions que je posais imposaient de situer l'ouvrage de Li Ye dans un contexte. Toute la question était : quel était le contexte pertinent ? Pour formuler la problématique en d'autres termes, je dirais que je percevais bien que les écrits mathématiques du passé reflètent, les uns et les autres, des connaissances et des pratiques différentes, sans pouvoir répondre à la question de savoir à quoi assigner ces différences.

Dans un premier temps, sans même y réfléchir, il me parut naturel de prendre la Chine pour contexte. Je ne faisais que suivre la pratique la plus courante en histoire des sciences, qui consiste à découper les traitements de tel ou tel sujet en chapitres consacrés, chacun, à des « civilisations » ou à des « cultures » différentes. Une grande partie de ce que l'on appelle l'histoire comparative procède également de la sorte, dès lors qu'il paraît légitime de comparer, par exemple, « la Chine » et « la Grèce ».

Joseph Needham (1900-1995), que j'avais rencontré en juillet 1980, accompagnée de Serge Pahaut et d'Isabelle Stengers, tous deux membres du laboratoire de Prigogine, m'avait mise en garde contre des approches de ce type. Avec le recul, je comprends que, pour lui, il ne faisait pas sens d'imaginer trouver une science différente dans la Chine du  $xx^e$  siècle : à ses yeux, depuis qu'elle était devenue « moderne » en Europe au  $xvii^e$  siècle, la science était universelle, ce qui pour lui signifiait uniforme. Son travail historique sur la Chine ancienne est, sur cette question, plus ambivalent.

Des décennies plus tard, les dangers attachés à la fabrication de communautés nationales ou autres en particulier par le biais de l'histoire me paraissent patents. Mais et surtout, je comprends trop bien comment ils dérivent d'une pratique historique



problématique du point de vue des mathématiques. Le problème qui se pose à moi est de me rendre à deux évidences : d'une part, les mathématiques sont bel et bien universelles et, d'autre part, il est clair qu'à observer les mathématiques produites en des lieux et en des temps divers, hier comme aujourd'hui, nous constatons des différences. Tout mon travail consiste à trouver une solution théorique qui permette de ne malmenier aucune de ces deux observations, sans recourir à des contextes tout à la fois imaginaires et périlleux. Je continue.

## EXPLORER LE MONDE À LA DÉCOUVERTE DE SOI : ATTRAITES ET USAGES DES BOURSES ZELLIDJA

*Éric Passavant*

Il est maître de conférences en sociologie à l'UFR STAPS de l'Université de Picardie Jules-Verne et membre du Centre universitaire de recherche sur l'action publique et le politique (CURAPP-UMR 7319). Auteur d'une thèse sur le tourisme d'aventure intitulée « L'enchantement du monde par le voyage » (soutenue en 1996 à l'EHESS sous la direction de J.-C. Combessie), il a écrit plusieurs articles sur les bourses Zellidja.



**P**our les lycéens comme pour les étudiants, les opportunités de voyage sont très nombreuses : séjours linguistiques, échanges scolaires, dispositif Erasmus... La mobilité internationale est devenue une valeur, voire une injonction. Face à cette offre, les bourses Zellidja font la promotion d'une conception singulière du voyage en imposant plusieurs conditions.

### **L'âge**

Ces bourses s'adressent aux filles et aux garçons âgés de 16 et 20 ans. Dans l'esprit des fondateurs, l'architecte Jean Walter et l'inspecteur général de l'enseignement secondaire Louis François, ce serait la période idéale pour façonner de manière durable les destins.

### **La durée**

Les candidats doivent s'engager à partir au moins trente jours en France ou à l'étranger de manière à avoir le temps de l'observation et de la réflexion.

### **La solitude**

Les boursiers doivent ne compter que sur eux-mêmes, faire preuve de débrouillardise et d'adaptation dans un environnement inconnu.



### **La modicité du viatique**

La somme allouée est relativement faible (900 euros maximum) pour promouvoir une certaine éthique du dépouillement. Le candidat doit construire un circuit original et trouver des hébergements bon marché, éventuellement en étant hébergé chez l'habitant.

### **L'obligation d'écriture**

À son retour, le boursier rédige trois documents. Le premier est un carnet de compte qui atteste de l'utilisation de l'argent de la bourse. Le deuxième est un journal de voyage dans lequel le boursier va relater ses étapes et ses accidents de parcours, ses réactions face aux imprévus. Le document doit être introspectif et révéler un cheminement intérieur, à travers des difficultés et des enthousiasmes. Le troisième est un rapport d'enquête sur le thème de son choix. Le boursier doit recueillir des informations et adopter une démarche de compréhension du monde.

À l'issue du premier voyage, les auteurs des meilleurs rapports peuvent bénéficier d'une seconde bourse dans les mêmes conditions, avant de se voir attribuer le titre de Lauréat Zellidja.

On peut légitimement se demander quel jeune de 16 à 20 ans est disposé à faire les efforts imposés par le voyage Zellidja en échange d'une somme relativement modeste ? Quels sont les attraits et les usages de l'expérience Zellidja ? Pour le savoir, nous avons réalisé, entre février et juillet 2020, une enquête par entretien semi-directif auprès de vingt-neuf femmes et neuf hommes qui ont obtenu une ou deux bourses Zellidja en 2007 et 2008. Nous les avons interrogés sur leurs pratiques familiales du tourisme, leurs souvenirs de l'expérience Zellidja et son influence sur leurs aspirations et leurs trajectoires scolaires et professionnelles ultérieures<sup>1</sup>.

### **Un désir de découverte culturelle : expérimenter le monde en allant voir sur place**

La candidature à une bourse Zellidja résulte d'un désir de découverte culturelle et de rencontre. On retrouve des motivations analogues à celles des étudiants Erasmus étudiés par Magali Ballatore<sup>2</sup> : partir loin de chez soi est vécu comme une manière d'être en adéquation avec le monde. Ce désir, qui remonte parfois jusqu'à la plus tendre enfance, est entretenu par un attrait particulier pour les langues et/ou les civilisations étrangères. Tous partagent ce désir d'expérimenter le monde en allant voir sur place de manière à se faire sa propre opinion, à l'image d'Inès qui ne se pose pas de question : elle veut découvrir le monde.

J'avais envie de partir, de découvrir une autre culture. C'était très important pour moi. [...] Je crois que je ne me suis pas trop posé de question. J'y suis allée sans me rendre compte vraiment. Et en fait, très rapidement, je me suis retrouvée en Inde.



Ce n'était pas trop calculé à la base... Je crois qu'il y avait un dossier à remplir... Je me suis retrouvée devant un jury. Je me souviens que cela avait été difficile parce que l'on m'avait questionné et moi, je ne savais pas vraiment... Je voulais partir... Je savais que j'avais envie de partir mais je ne savais pas pourquoi. Et, à ma grande surprise, on m'a donné la bourse alors que j'avais l'impression d'avoir très mal répondu aux questions.

Avec la prolifération des images de la société mondialisée, le monde est devenu à la fois plus lisible et plus opaque. Il serait donc nécessaire pour ces jeunes de voyager pour constater les choses par eux-mêmes en « déchirant le filtre du virtuel<sup>3</sup> ». L'immersion dans la culture permettrait de mieux expérimenter la complexité du monde que ses représentations par écran interposé. C'est le cas de Basile, très sensible à la cause animale et qui voyage au Botswana :

Mon premier voyage, je l'ai fait au Botswana sur la thématique de la protection des animaux sauvages par les gouvernements. J'avais vu, par des recherches, que le gouvernement protégeait très bien sa faune et sa flore. L'idée, c'était d'aller vérifier.

Les conditions des bourses de voyage incitent à bousculer ses repères habituels, imposent un travail sur soi et encouragent à « sortir de sa zone de confort », selon l'expression utilisée à de nombreuses reprises dans les entretiens. Cependant, les jeunes voyageurs ne se décrivent pas comme des baroudeurs. Ils sont attirés par la découverte d'autres cultures, d'autres environnements, ce qui les contraint à aller parfois au-delà de leurs angoisses et souvent de leur timidité. Il faut se faire violence pour aller à la rencontre d'inconnus, demander des informations ou un hébergement. Anne-Marie part en Irlande pour étudier la musique traditionnelle. Sans être à l'autre bout du monde, le voyage solitaire est une occasion pour se libérer d'une timidité qu'elle vit comme un blocage.

C'était une expérience que j'avais envie de faire parce que... J'avais 18 ans. J'avais envie d'aventure mais je savais que j'étais quelqu'un de très timide, de très introvertie. C'est un peu le petit coup de pied aux fesses pour essayer de me donner... de me libérer de ces blocages.

Le voyage n'est donc pas motivé par la mise en jeu de ses limites mais par la découverte culturelle. Ses exigences imposent un travail sur soi pour se débarrasser, au moins provisoirement, de sa timidité.

**Des contraintes qui produisent du sens : acquérir des compétences sociales, avoir un nouveau regard sur le monde et finalement mieux se connaître**

Au premier abord, le cadre très défini de la bourse Zellidja apparaît comme une contrainte. Il finit par donner du sens au voyage en ouvrant un espace de liberté



qui encourage à expérimenter la vie dans un monde inconnu. La thématique de la solitude est très présente dans les entretiens. C'est une caractéristique essentielle du voyage qui en fait une expérience inédite, très différente des pratiques touristiques familiales ou amicales. Cette solitude est parfois recherchée mais elle est plus souvent redoutée. Elle est d'abord vécue comme un arrachement affectif, un empêchement de partager avec ses proches et de bénéficier de leurs conseils. Le voyage solitaire oblige à prendre ses responsabilités. Passés les premiers jours, une ascèse se produit. Timidité et réserve font place à une plus grande ouverture aux autres. La solitude devient appréciée en ce qu'elle permet de ne pas faire de compromis avec d'éventuels compagnons de route. Elle enseigne une aisance et une assurance dans la gestion des relations avec des inconnus, une confiance dans l'autre et dans le monde. Cette liberté de faire renforce l'autonomie, entendue comme la capacité d'imaginer et d'agir librement, selon sa propre volonté. Avec le recul, les boursiers interrogés reconnaissent que voyager seuls à 17 ans ou 18 ans apprend à se débrouiller dans toutes les situations et procure une excroissance de confiance en soi. Pour Joy, ces différents apprentissages donnent au voyage solitaire que l'on fait à 18 ans une dimension initiatique :

Le fait de partir à Cuba a été un mois très difficile parce qu'il a fallu que je... Que mes espoirs rencontrent la réalité et que je me rende compte que ce n'était pas aussi simple que ça. Je pense que cela a été la première expérience que j'ai faite profondément solitaire de mes difficultés : ma difficulté à aller vers l'autre, ma difficulté à me retrouver seule, loin des miens... Tout ça a été un apprentissage vraiment... Je pense que ce n'est pas galvaudé de dire que cela a été initiatique. Cela a été très fort. Dans la douleur d'abord et puis, ensuite, dans la fierté d'avoir réussi à surmonter ça... Réussir à voyager seule, à prendre des initiatives, à aller vers les gens, à mener le voyage finalement comme je l'avais imaginé, c'est-à-dire en allant toquer à la porte des gens en leur demandant de m'héberger. [...] Tout ça a été vraiment très fort. Cela a été une expérience très profonde. Cela a changé bien des choses dans ma manière de voir les choses.

### **Des attraits variables selon le genre**

Les femmes ont toujours voyagé mais l'imaginaire occidental est marqué par la figure de Pénélope qui attend à la maison son héros de mari. Les grandes voyageuses de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, comme Alexandra David-Neel, Isabelle Eberhardt ou Elsa Maillart, sont minoritaires<sup>4</sup>. L'historien Sylvain Venayre avance plusieurs arguments pour expliquer le fondement de ces inégalités<sup>5</sup>. Le modèle patriarcal de « l'ange du foyer » s'oppose aux pérégrinations des femmes qui, en tant que mère de famille, ont un autre rôle à accomplir. L'intrépidité, la débrouillardise, la force ou la hardiesse, indispensables quand on affronte l'inconnu, sont considérées comme des qualités



physiques et morales essentiellement viriles. Historiquement, le voyage est plutôt une affaire d'hommes. Pour autant, depuis le milieu des années 1990, les femmes sont majoritaires dans les effectifs Zellidja : 70 % des candidats et des boursiers de premier ou de second voyage sont des femmes.

Pour elles, la découverte de la bourse Zellidja est toujours une révélation, un déclic. Elles expriment un désir ancien de voyage qui n'avait jusqu'à présent pas eu l'occasion de s'épanouir. La bourse Zellidja est un cadre qui rassure les parents et une opportunité qu'il faut saisir. Le choix de la destination, du thème d'étude et le dépôt du projet mobilisent les énergies et interviennent rapidement dans un second temps.

Les voyageuses Zellidja sont sensibles aux stéréotypes de genre qui s'opposent au voyage des femmes, surtout en solitaire. Elles reconnaissent qu'il peut y avoir des dangers mais elles n'ont pas peur. Elles sont vigilantes et ne prennent pas de risques inconsidérés même si parfois, portées par les événements, elles se retrouvent dans des situations qu'elles auraient évitées avec le temps de la réflexion. Pour circuler dans l'espace public, elles mettent en place des stratégies très diverses comme l'évitement de certains lieux ou la vigilance mentale. Elles reconnaissent également que cette absence d'appréhension est liée à un mélange de spontanéité, de confiance en soi et une certaine insouciance liée au jeune âge.

Les voyageuses Zellidja évoquent la satisfaction d'avoir surmonté les épreuves du voyage. Elles retirent une grande satisfaction des efforts accomplis et surtout une fierté d'avoir dépassé les assignations de genre, d'être une femme seule qui voyage, qui n'a pas peur du danger ou de l'inconnu, comme le fait Jeanne :

Il y a un truc... Peut-être que c'est une envie de prouver que l'on est capable et que l'on n'est pas moins aventureuse que les autres... Que l'on n'a pas peur... En tout cas, je n'ai pas eu peur. Je pense que je n'ai pas eu peur alors que j'étais une fille.

Les hommes interrogés ont des attitudes plus disparates. Pour ceux qui ont déjà une longue expérience du voyage, la bourse Zellidja est une possibilité pour financer un projet antérieur, prévu de longue date. Les autres sont beaucoup moins entreprenants que les femmes : ils ont besoin de temps pour réfléchir, ils ont peur de se lancer, ils redoutent les épreuves. Pour certains, le voyage est l'occasion de « devenir un homme ». Ils ont le sentiment d'accomplir leur genre dans les épreuves physiques, la débrouillardise et la quête d'autonomie. Pour Bastien, qui est parti étudier les racines du jazz aux États-Unis :

Cela n'a pas changé ma vie mais il y a eu un avant et un après. Vraiment. Dans ma progression entre guillemets d'homme. Le fait de partir, que mes parents me disent : « Écoute, tu es responsable de toi-même. » À 17 ans, partir à l'autre bout du monde... Cela m'a fait grandir... Mais aussi, montrer que je suis capable de me débrouiller.



### Des usages différenciés suivant les milieux sociaux

La signification attribuée au voyage Zellidja et l'émancipation qu'il constitue varient suivant les expériences touristiques familiales et, au-delà, suivant les origines sociales des boursiers. Le désir de découverte culturelle émerge dans des contextes familiaux particuliers. Trois groupes aux propriétés sociales et culturelles différentes se dégagent

Un quart des boursiers appartiennent plutôt à un milieu populaire : les parents sont agriculteurs, ouvriers, petits commerçants. L'argent manque pour des séjours touristiques mais surtout le voyage ne fait pas partie de la culture familiale<sup>6</sup>. La bourse Zellidja est alors l'occasion de vivre autre chose que ses parents, de rompre avec les habitudes familiales. Ces jeunes veulent « éclater la bulle » mais ce désir de découverte est souvent contrarié. Ils doivent négocier avec les parents et contourner les interdictions, parfois en les mettant devant le fait accompli. Comme ils ont peu d'expérience touristique, ces boursiers vivent la découverte d'autres cultures comme un choc dont il est difficile de se remettre. Le voyage produit un sentiment de déracinement lors du retour à la maison mais il est émancipateur.

Dans le second groupe, qui représente un quart des boursiers, les parents appartiennent plutôt à la classe moyenne intermédiaire. Les pères sont employés dans la fonction publique, exercent une profession artistique (musicien, sculpteur...). Les revenus de la famille ou sa taille importante ne favorisent pas les pratiques touristiques. Pour autant, le voyage des enfants est encouragé et fait écho à ceux réalisés par les parents quand ils étaient jeunes. Même s'ils sont inquiets, les parents encouragent l'autonomisation et l'émancipation des enfants. Les voyages Zellidja s'inscrivent dans le prolongement de pratiques culturelles amateurs. Pour ces boursiers, l'avenir n'est pas tout tracé. Ils ont des projets professionnels dans le domaine de l'art ou du journalisme et ils ont besoin de se rassurer sur leur capacité à mener des projets. L'étude réalisée pendant le voyage constitue une socialisation professionnelle anticipatrice, c'est-à-dire une première expérience de ce que l'on imagine de sa future profession. Il permet de voir de quoi on est capable et donne des clés pour plus tard.

Dans le dernier groupe, la moitié des boursiers interrogés est issue des classes moyennes supérieures : le père est éducateur spécialisé, technicien, ingénieur, architecte, directeur d'entreprise... Ces familles pratiquent un tourisme de découverte autonome et transmettent cette inclinaison internationale à leurs enfants en multipliant les occasions d'ouverture au monde : options linguistiques au bac, séjours et stages à l'étranger. Cette stratégie éducative correspond à une bonne volonté internationale<sup>7</sup>, c'est-à-dire un souci de doter ses enfants de compétences internationales pour qu'ils puissent faire face aux enjeux de la mondialisation. Le voyage Zellidja ne provoque pas de choc culturel mais il demeure marquant : avec ses exigences



atypiques, c'est un accélérateur de socialisation qui favorise l'acquisition de compétences sociales, culturelles et mobilitaires. Il prépare une longue trajectoire de déplacement : stage à l'étranger, échanges Erasmus, expatriation.

### Notes

1. E. Passavant, *Les Bourses Zelligja sont-elles (encore) un capital international ? Étude qualitative auprès de 38 boursier.e.s des promotions 2007 et 2008*, Rapport de recherche, Fondation Zelligja, 2021, 256 pages.
2. Voir M. Ballatore, *Erasmus et la mobilité des jeunes Européens*, Paris, PUF, 2010 et « La mobilité étudiante en Europe, une lente institutionnalisation sans réelle démocratisation », *Hommes & migrations*, 2017, 317-1318, p. 79-86.
3. V. Cicchelli, *L'Esprit cosmopolite, voyages de formation des jeunes en Europe*, Paris, Presses de Sciences Po, 2012, p. 88.
4. V. Boulain, *Femmes en aventure, de la voyageuse à la sportive (1850-1936)*, Rennes, PUR, 2012.
5. Voir S. Venayre, « Au-delà du baobab de madame Livingstone. Réflexions sur le genre du voyage dans la France du XIX<sup>e</sup> siècle », *Clio, Histoire, Femmes et Sociétés*, 2008, 28, p. 99-120.
6. Voir P. Périer, *Les Vacances des familles populaires : images, pratiques et mémoire*, Rennes, PUR, 2000.
7. Voir M.-A. Nogueira et A. Aguiar, « La formation des élites et l'internationalisation des études : peut-on parler d'une « bonne volonté internationale » ? », *Éducation et Société*, 2008, 21, p. 105-119.

## ENTRETIEN AVEC STÉPHANE ISRAËL

*Stéphane Israël (1991 I)*

Agrégé d'histoire, ancien auditeur à la Cour des comptes, il a dirigé le Programme européen de surveillance de la Terre de 2010 à 2012. Depuis 2013, il est PDG d'Arianespace. Il a publié *Les Études et la Guerre. Les normaliens dans la tourmente (1939-1945)* (Éditions Rue d'Ulm, 2005).



Photo Patrick Aventurier, reporter photographe

*Te considères-tu comme un explorateur et ta formation universitaire y a-t-elle contribué ?*

Je suis un littéraire tombé dans l'espace il y a près de vingt ans dans le cadre de l'un de mes contrôles à la Cour des comptes. Mais quand vous me parlez d'exploration, un souvenir normalien me revient : lorsque j'étais en khâgne option géographie au lycée Henri IV, j'ai eu la chance d'être aidé par un normalien géographe, Henri Desbois (1989 I), qui avait fondé avec quelques camarades une revue littéraire très distinguée nommée *L'Arpenteur*. Le manifeste de cette revue faisait remarquer qu'il



n'y avait plus sur nos cartes du monde d'espace laissé vierge, « le blanc des explorateurs » selon leurs propres termes. Cette belle expression m'a marqué. -t-elle compté dans mon goût pour l'espace ? Je ne saurais le dire. Ce que je peux souligner, c'est que j'ai exploré beaucoup de territoires – géographie, histoire médiévale et contemporaine (avec un DEA sur les normaliens durant la Seconde Guerre mondiale<sup>1</sup>), ENA – avant de jeter ma gourme du côté de l'espace. Quand je me suis trouvé en 2001, après l'ENA, à la Cour des comptes (un autre type d'exploration – celui des comptes publics !), j'ai eu à contrôler le Centre spatial guyanais (CSG) de Kourou. Il se trouve que j'étais sur place, dans la salle de contrôle Jupiter, lors de l'échec d'Ariane 5 du 11 décembre 2002. Le fil d'Ariane a toujours été fragile, même si ce n'est peut-être pas un hasard si cette fabuleuse aventure a commencé un jour de Noël, le 24 décembre 1979, avec le décollage d'Ariane 1. Ariane est née sous une bonne étoile. Pour ma part, j'ai rejoint la division spatiale du groupe Airbus en 2007, et, après une année de direction du cabinet du ministre de l'Industrie, j'ai été nommé président d'Arianespace en avril 2013.

*L'espace a-t-il encore une dimension de rêve ?*

Il l'a connue avec les premiers lancements d'humains dans l'espace, puis le petit pas de l'homme sur la lune, le drapeau américain flamboyant en l'absence de vent... et la part d'un rêve de « Petit Prince » lunaire ou martien ! Cette dimension a décliné après la fin du programme Apollo en 1973. L'espace s'est alors un peu embourgeoisé, et les deux échecs de la navette ont pu donner à ce rêve une dimension de cauchemar. Depuis quelques années, cependant, l'image de l'espace s'est dynamisée de nouveau. Plusieurs facteurs ont joué : l'irruption de nouveaux acteurs, comme les Gafa et SpaceX, qui ont accepté une prise de risque plus importante ; des nouvelles applications spatiales qui répondent aux défis du XXI<sup>e</sup> siècle, notamment en matière de sécurité, de lutte contre le changement climatique et de connectivité ; enfin l'utilisation des réseaux sociaux, comme le démontre l'engouement suscité par les vols habités et les témoignages de Thomas Pesquet qui renouvelle les héros des BD, ou des films qui se déroulent dans l'Espace. Je suis très heureux d'être arrivé chez Arianespace durant cette période charnière ! Nous sommes certes bousculés par la concurrence mais l'aventure est passionnante et nous réinventons chaque jour Ariane avec Ariane 6 et de nouveaux développements innovants.

*Les projets d'Elon Musk sur Mars sont-ils réalistes ?*

Aller vers la lune prend trois jours. Un voyage aller et retour vers Mars, compte tenu des changements dans la position respective des deux planètes, durera au minimum un an et demi (voyage + séjour sur Mars). Durant cette longue période, le corps humain devra supporter les effets des rayonnements, ceux de l'apesanteur... L'épreuve psychologique sera difficile à préparer et à supporter. Compte tenu de ces



barrières encore bien tangibles, je doute qu'un vol habité vers Mars puisse être réalisé avant vingt-cinq ou trente ans. Et je m'interroge sur l'utilité sociale des milliards que cela engloutirait.

*Y a-t-il un risque de pollution ou d'encombrement de l'espace extra-atmosphérique par les satellites ?*

On assiste effectivement aujourd'hui à une ruée vers les orbites basses (entre 500 et 1 500 km de la Terre) permettant des observations continues de la Planète, et dont la proximité se révèle opportune aux applications de connectivité. Nous entrons de ce point de vue dans l'ère du Big Space avec des projets de mégaconstellations de satellites dédiés à la connectivité. Les technologies ont évolué. L'accès à l'espace se démocratise. Les fusées sont moins chères, les satellites sont plus petits. Les projets géostationnaires à 36 000 km de la Terre et sur les orbites moyennes comme Galileo vont continuer d'exister mais les orbites basses sont de plus en plus utilisées pour les observations de la Terre, les télécommunications et Internet. Le problème est double : d'un côté, la rareté des fréquences, indispensables pour les satellites dédiés à la connectivité ; il ne faut pas que ces fréquences soient accaparées par quelques acteurs ; de l'autre, les risques d'accident induits par la présence de milliers de satellites ; ils rendent nécessaire une régulation de l'orbite basse tant pour y accéder que durant la période d'activité des satellites et au terme de leur vie opérationnelle.

*Notre camarade Julien Cantegreil (2011 l) a fondé SpaceAble, une start-up fournissant des services aux opérateurs de satellites.\_*

Un autre explorateur ! Julien propose une plateforme de données dédiée à l'analyse du risque portant sur les satellites, alimentée notamment par un satellite inspecteur permettant d'évaluer sur place, et beaucoup plus finement, l'état de satellites commerciaux en orbite terrestre basse. Nous pourrions effectuer un test de ce satellite inspecteur vers 2023, puis le lancer sur une base commerciale en 2025. Cela correspond à notre volonté commune d'avoir les constellations les plus fiables dans l'orbite terrestre basse. Sans orbite terrestre basse soutenable et sûre, il ne pourra pas y avoir d'exploration spatiale durable ! Et nous sommes ravis de pouvoir contribuer au projet innovant de Julien.

*Lancée en 2004 par une Ariane 5 G+. Rosetta a, en 2014, survolé la comète Tchouri et y a envoyé l'atterrisseur Philae. D'autres missions similaires sont-elles prévues ?*

D'autres très belles missions scientifiques européennes sont effectivement prévues. Je pense en particulier à la mission JUICE (pour Jupiter ICy moons Explorer) de l'ESA. JUICE ira à la rencontre de Jupiter et de ses satellites, véritable petit système planétaire au sein de notre système solaire, afin d'y étudier leurs atmosphères, la manière dont ce système jovien s'est formé et les potentielles traces de vie enfouies sous les épaisses couches de glace des lunes de Jupiter. Lancée depuis Kourou en



2022 ou en 2023 à bord d'une Ariane 5, la mission JUICE atteindra le système jovien en 2030. Ses observations seront cruciales dans notre compréhension de notre système solaire et au-delà, des systèmes similaires orbitant de nombreuses étoiles de notre univers et abritant peut-être la vie.

*Et les télescopes en orbite ?*

Les télescopes spatiaux que nous lançons explorent des espaces si lointains qu'ils nous font remonter le temps en nous rapprochant d'un Big Bang de départ.

Nous allons lancer, avec Ariane 5, le James Webb Space Telescope pour le compte de la NASA à la fin de l'année 2021. Son diamètre trois fois plus grand que celui du télescope Hubble nous permettra de remonter encore plus loin vers les premiers temps de l'Univers, vers un « sombre », antérieur à la libération de la lumière, qui est une étape importante après le Big Bang. Webb est un projet qui aura pris plus de deux décennies, coûté plus de 10 milliards de dollars. Nous allons retenir notre souffle pendant les vingt-sept minutes du lancement. En 2023, nous lancerons également à bord d'Ariane 6 ou d'une fusée Soyouz un autre télescope, Euclid, développé par l'ESA. Celui-ci aura également pour mission de sonder notre univers et se concentrera à percer les mystères de l'énergie et de la matière noires.

*Arianespace n'est pas présente dans les vols habités...*

Il est vrai que nous ne sommes pas engagés, à ce stade, dans les vols habités. Au départ, le programme Ariane 5 avait plutôt été conçu pour eux. Mais le programme Hermès a été arrêté, sans doute parce que les coûts étaient excessifs par rapport aux bénéfices directs escomptés. La politique spatiale française a privilégié les missions plus directement utiles pour les Terriens, en favorisant des filières d'excellence dans les satellites optiques (SPOT) et de télécommunications. C'est un choix ancien qui remonte au général de Gaulle et à la création du CNES en 1961. Toutefois, le vol habité apporte un supplément d'âme indéniable. Il peut aussi accélérer la maturation de certaines technologies. Son actualité revient. On verra bien si un candidat à l'élection présidentielle de 2022 s'en saisit !

*Pourquoi assiste-t-on aujourd'hui, plus d'un demi-siècle après le vol d'Armstrong, à un retour vers la Lune ?*

Le retour vers la Lune qui se dessine actuellement n'est lui-même pas exempt de vues utilitaires – ou géopolitiques, voire militaires ; on trouve beaucoup de choses sur la Lune, notamment de l'hélium 3, qui peut être une source d'énergie extraordinaire si on sait le ramener sur la Terre et qui intéresse notamment les Chinois dont la place stratégique occupe un peu celle exercée par les Russes et la guerre des étoiles du temps du président Reagan. Américains, Chinois, Russes, tout le monde veut aller ou retourner vers la Lune. L'Europe doit apporter sa pierre à cette ambition,



sachant qu'Ariane 6 est parfaitement adaptée pour accomplir des missions lunaires (non habitées).

*La voile photonique interplanétaire est-elle réalisable ?*

Pas à court terme. Pour le moment, elle relève plutôt (encore ?) de la science-fiction.

*Comment intéresser les jeunes à l'espace ?*

La mission éducative relève plutôt du CNES qui, par l'ANSTJ et Planète science a séduit des générations de jeunes avec des clubs fusées ou d'astronomie. Mais nous devons aussi faire rêver. Nous devons mieux vendre l'utilité de ce que nous faisons. Au salon de l'innovation Viva-Tech 2021, en avril dernier, nous avons lancé le concours « un ticket pour l'espace » : le gagnant, start-up, laboratoire ou université, verra son satellite envoyé en orbite par Arianespace. Nous avons reçu soixante propositions. La start-up Luna sonde l'a remporté contre cinq autres finalistes avec son projet de cartographie poussée des ressources terrestres<sup>2</sup>. Ce concours est un excellent moyen de toucher de nouveaux publics. Nous devons nous y employer toujours davantage.

Entretien réalisé par Stéphane Gompertz et Étienne Guyon

## Notes

1. Stéphane Israël, *Les Études et la guerre. Les normaliens dans la tourmente (1939-1945)*, Paris, Rue d'Ulm, 2005. Cet ouvrage est un riche témoignage sur la place de l'ENS pendant la Seconde Guerre mondiale.
2. [https://www.planet-fintech.com/VivaTech-confirme-sa-position-de-plus-grand-evenement-startup-et-tech-europeen\\_a2519.html](https://www.planet-fintech.com/VivaTech-confirme-sa-position-de-plus-grand-evenement-startup-et-tech-europeen_a2519.html)

S'il demeure un nom qui doit être associé à la science spatiale naissante dans les années 1950, à l'engagement de la France dans l'espace par la création du Centre national d'études spatiales en 1961, du Centre spatial guyanais à Kourou en 1964, aux fabuleuses missions vers les planètes du système solaire en cette seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle, c'est bien celui de Jacques Blamont, né en 1926, entré rue d'Ulm en 1948. L'auteur de *l'Action sœur du rêve*, le professeur à la Sorbonne admiré de ses élèves, le fondateur d'un laboratoire lançant fusées et satellites vers l'espace dès l'aube de l'ère spatiale, en 1967, celui que le président de la République Charles de Gaulle décora de la Médaille d'argent était ainsi décrit par l'une de ses amies, dans un propos où il se reconnaissait : « Personnage limpide et mystérieux, poussé, propulsé vers l'action par la puissance fatidique d'un rêve à jamais irréalisable, jamais évoqué, invisible à la plupart mais insubmersible, inoxydable, immarcescible. » Disparu en 2020 (voir sa notice dans *L'Archicube* n° 29 bis, p. 135), Jacques Blamont nous laisse des écrits qui témoignent de cette formidable pulsion de vie autour d'un rêve d'espace, tels *Le Chiffre et le songe*, où le titre emprunté à



Victor Hugo ouvre à une *Histoire politique de la découverte*, une histoire dont il fut un acteur majeur du XX<sup>e</sup> siècle.



En mars 1959, à Colomb-Béchar au Sahara, Jacques Blamont, entouré de ses premiers élèves et collaborateurs, prépare le lancement, depuis Hammaguir, des fusées Véronique pour l'étude de la haute atmosphère, en y injectant des nuages de sodium et en analysant la lumière qu'ils diffusent.

Assis, de gauche à droite : Marguery, F. Roddier (1956 s), P.-Y. Gal (1956 s). Debout, de gauche à droite : Jacques Blamont (1948 s), Claude Cohen-Tannoudji (prix Nobel de physique 1997), Jean-Paul Schneider, Georges Courtès, Marie-Lise Lory (aujourd'hui Chanin), Pierre Léna (1956 s), Philippe Delache (1956 s).



## JULES VERNE, L'EXPLORATEUR DES MONDES

*Natacha Vas-Deyres*

Agrégée de lettres modernes et docteure en littérature française, elle est enseignante en classes préparatoires et chercheuse associée de l'Université Bordeaux Montaigne. La *Nouvelle Revue Pédagogique Nathan*, à laquelle elle contribue régulièrement, sort en janvier un numéro consacré à Jules Verne.



© Eugénie Baccot, 2018

Jules Verne nous a semblé être la figure par excellence de l'aventure exploratoire fictionnelle, un « faiseur de mondes » comme le considérait Charles Lemire, explorateur de la Nouvelle-Calédonie et premier biographe de l'écrivain nantais<sup>1</sup>. L'aventure, le voyage, l'exploration structurent l'ensemble de son œuvre, le projet d'une vie d'écriture avec son éditeur Pierre-Jules Hetzel mais également l'élaboration de sa personnalité. Jules Verne qualifie lui-même ses récits de *romans géographiques* même si l'imaginaire y tient une place essentielle. Il devient un acteur majeur dans la transmission d'un savoir géographique grandissant à une époque marquée par les découvertes scientifiques et les explorations, anticipant le voyage spatial et interplanétaire, les satellites artificiels, la rapidité des voyages modernes et l'exploration des profondeurs marines et terrestres, la conquête du pôle Nord, la quête des sources du Nil, entre autres. Cependant pour cet explorateur d'un certain futur technique, défenseur de la vie animale avant l'heure et militant technocritique, le réel devient une source d'émerveillement telle que nous pouvons la lire dans l'exploration du centre de la Terre. Jules Verne veut mettre en scène la naturalité, un monde encore trop mal connu grâce à une science qui n'y sera pas modernité ou futurisme, mais connaissance.

Pour Jules Verne, ce goût pour l'aventure de l'exploration et du voyage prend sa source à Nantes, sa ville natale. En 1890, le journaliste américain Théodore Stanton lui enjoint d'écrire un court texte autobiographique, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*. Nantes, grand port marchand, représente une « source d'inspiration majeure [qui] a permis au jeune Jules de se projeter vers des horizons qui lui étaient parfaitement inconnus<sup>2</sup> ». Jules Verne lui-même s'interroge sur les fondements de son imaginaire d'écrivain :

« Et d'abord, ai-je toujours eu du goût pour les récits dans lesquels l'imagination se donne libre carrière ? [...] Puis il y a eu cette circonstance que je suis né à Nantes. [...] J'ai vécu dans le mouvement maritime d'une grande ville de commerce, point de départ et d'arrivée de nombreux voyages au long cours<sup>3</sup>. »

Influencé dans son enfance par son grand-oncle maternel, Prudent Allotte de la Fuye, un ancien armateur, il passe de nombreux étés chez lui dans une maison sise



au milieu de prairies et de marais au bord de la Loire. S'il ne navigue pas, Jules Verne passe des journées à la cime des arbres avec son frère Paul : « On causait, on lisait, on combinait des projets de voyage, pendant que les branches, agitées par la brise, donnaient l'illusion du tangage et du roulis !<sup>4</sup> » De cette fascination initiale pour le voyage maritime, Verne en fera un terreau favorable à l'aventure et à l'exploration. À partir de 1848, son aventure personnelle le mène surtout à Paris où lectures et rencontres détermineront la nature « aventurière » de ses œuvres. En 1851, il entre en contact et échange avec le géographe et grand voyageur Jacques Arago, auteur d'ouvrages et de récits autour de ses voyages. À la même époque, il lit *Les Histoires extraordinaires* d'Edgar Allan Poe et admire tant l'écrivain américain qu'il écrit une suite aux *Aventures d'Arthur Gordon Pym* sous le titre du *Sphinx des glaces*. Durant cette période de sa vie, il développa également une grande amitié avec le photographe Nadar qui avait « démocratisé » les premiers vols en ballon. Après les premières expériences de Verne en montgolfière, Nadar devient pour lui la personnification de l'esprit d'aventure, à tel point qu'il l'incarna dans le personnage de Michel Ardan, volontaire pour le voyage lunaire dans *De la Terre à la Lune*, exploration ultime vernienne. Installé à Amiens en 1871, dans une vie plus confortable, Jules Verne devait entamer une longue série de voyages en bateau (il en posséda trois, toujours baptisés *Saint Michel*, du nom de son fils unique) devenus une véritable passion. *Vingt mille lieues sous les mers* fut écrit sur le *Saint Michel I*. Il effectua un voyage transatlantique en 1867 avec son frère Paul, source du roman *Une ville flottante* en 1871.

Au-delà des sources autobiographiques ou biographiques, c'est la nature générique du roman vernien qui interroge sa dimension exploratoire. Au moment où Jules Verne choisit d'écrire des romans d'aventures, l'époque est en plein développement du réalisme littéraire devant aboutir au Naturalisme et au *Roman expérimental* d'Émile Zola. Le roman d'aventures, fondé sur l'évasion et le divertissement, ayant un lectorat jeune comme cible éditoriale, scénarisait la découverte de contrées exotiques, merveilleuses, décors d'aventures formatrices et initiatiques, *a contrario* du réalisme dominant. Mais Jules Verne se démarque de la production littéraire de ce sous-genre romanesque par l'immense documentation historique et scientifique qu'il se procure, récits de voyages d'explorateurs anciens et contemporains, atlas, revues... Hetzel se sert d'ailleurs du travail préparatoire de son auteur pour en préciser la teneur didactique, représentative de l'esprit positiviste des « Voyages extraordinaires », dans l'« Avertissement de l'éditeur » aux *Voyages et aventures du capitaine Hatteras* (1866) : « [l'ambition] de résumer toutes les connaissances géographiques, géologiques, physiques, astronomiques, amassées par la science moderne, et de refaire, sous la forme attrayante et pittoresque qui lui est propre, l'histoire de l'univers ». La géographie tient une place prépondérante dans l'œuvre de Jules Verne, c'est « à la fois [s]a passion et [s]on sujet d'étude<sup>5</sup> » et cet intérêt tenait pour lui à « la



période de découvertes remarquables<sup>6</sup> » dans laquelle il « [avait eu] la chance d'être né<sup>7</sup> » car le XIX<sup>e</sup> siècle est une période d'explorations géographiques effrénées : désir de cartographier définitivement les océans, et en particulier le Pacifique mal connu, course aux pôles et recherche du Passage du Nord-Ouest, expéditions dans les terres sauvages d'Australie et du continent africain, premières ascensions spectaculaires, colonialisme forcené...

« Jules Verne est l'inventeur et le spécialiste des « romans géographiques », qui donnent à découvrir des régions inconnues ou méconnues, recensent les avancées et les épreuves à franchir, louent le courage et l'ingéniosité des hommes qui repoussent les limites de la connaissance<sup>8</sup>. »

Selon Jean-Marie Seillan, dans son ouvrage intitulé *Aux sources du roman colonial (1863-1914). L'Afrique à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle* (2008), le roman géographique succède au roman historique et repose sur une inversion chronotopique qui assure le passage des fictions romanesques fondées sur *l'ici-autrefois* vers *l'ailleurs-maintenant*. Via un merveilleux géographique et une écriture métaphorique, Jules Verne assure ainsi ce passage du réel vers l'imaginaire, vers cet *ailleurs* géographique cristallisant de nombreux mythes, symboles et éléments exotiques où l'homme devient capable de s'adapter à une nature parfois très hostile. Pour Jean-François Battail :

« Dans le *Voyage au centre de la terre* (1864), on retrouve la descente d'Orphée aux enfers et la figure du Minotaure qui hante les profondeurs du globe ; *Michel Strogoff* (1876) revivifie l'histoire d'Œdipe, et Nadia, qui guide le héros, évoque la Béatrice de Dante ; derrière la fable moderne des *Aventures de trois Russes et trois Anglais en Afrique australe* (1872) – l'histoire de scientifiques qui procèdent à des mesures géodésiques dans les territoires explorés par Livingstone –, on reconnaît la trame d'un épisode biblique jusque dans les détails, l'exode des Hébreux<sup>9</sup>. »

Dans *Jouvenances de Jules Verne* (1974), Michel Serres identifiait Verne à une sorte d'Homère du XIX<sup>e</sup> siècle. *L'Odyssée* peut être considérée comme évocation des mondes connus, inventaire des connaissances de l'époque mais aussi plongée dans les structures fondamentales du psychisme et mise en évidence du tragique de la condition humaine perceptible dans les épreuves traversées par Ulysse. Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'esprit de conquête de la modernité, la volonté de dominer totalement les espaces naturels s'accompagnent d'une perte des repères traditionnels, génératrice de l'angoisse moderne. L'œuvre vernienne est ainsi caractérisée par une tension constante entre le moderne et l'archaïque, un équilibre entre mythe et connaissance rationnelle.

Même si l'élaboration d'un récit et de ses personnages dépend pour Jules Verne d'un espace géographique choisi à l'avance, il serait erroné de penser que ce lieu ne sert que de toile de fond. De nombreux récits des « Voyages extraordinaires » narrent le combat mené par l'homme pour explorer et pénétrer des territoires vierges ou à



peine touchés par la civilisation : les pôles Nord et Sud dans *Aventures du capitaine Hatteras* et *Le Sphinx des glaces*, les régions polaires rudes et mortifères dans *Le Pays des fourrures* ou *Michel Strogoff*, le continent africain inexploré dans *Cinq semaines en ballon* ou celles de l'Amazonie dans *La Jangada*, les océans et leurs profondeurs dans *Vingt Mille Lieues sous les mers*, l'inconnu terrestre dans *Voyage au centre de la Terre*, et bien sûr la frontière ultime, l'espace, dans *Autour de la Lune* ou *Hector Servadac*. Verne met en scène la puissance de la nature s'opposant à l'ambition du génie humain. L'héroïsme, le courage des personnages verniens, savanturiers, explorateurs, tient essentiellement à cette confrontation initiatique avec la « géographie de l'extrême<sup>10</sup> ». Le professeur Lidenbrock dans *Voyage au centre de la Terre* affronte des épreuves souterraines particulièrement difficiles et sera le symbole du savant entraîné par sa *libido sciendi*, sa passion pour la minéralogie lui faisant abdiquer toute raison en refusant de rebrousser chemin alors qu'il est pris au piège du volcan islandais.

Chez Jules Verne, le savant n'est pas un rat de bibliothèque ou un contemplatif des cabinets de curiosité, c'est avant tout un homme d'action, un homme de science de terrain célébré et valorisé. Les savants verniens, savants-voyageurs ou savants-explorateurs sont des croisés de la science, émerveillés et attirés par la *terra incognita*, tel Jacques Paganel, le savant-géographe des *Enfants du capitaine Grant* (1865) :

« Est-il [...] une satisfaction plus vraie, un plaisir plus réel que celui du navigateur qui pointe ses découvertes sur la carte du bord ? Il voit les terres se former peu à peu sous ses regards, île par île, promontoire par promontoire, et, pour ainsi dire, émerger du sein des flots ! [...] Ah ! mes amis, un découvreur de terres est un véritable inventeur ! Il en a les émotions et les surprises !<sup>11</sup> »

L'esprit de curiosité et de conquête, le besoin de découverte, le « tropisme » vers les continents éloignés apparaissent chez Jules Verne comme une pulsion atavique de l'espèce humaine, et même personnifiée dans le visage de Samuel Fergusson, explorateur britannique d'Afrique centrale dans *Cinq semaines en ballon* dont l'appendice nasal est « en proue de vaisseau de l'homme prédestiné aux découvertes<sup>12</sup> ». Par ailleurs, modélisant la figure de l'homme de science au XIX<sup>e</sup> siècle, le savant vernien possède une multiplicité de savoirs et de disciplines. Souvent ingénieurs polyvalents, les savants-explorateurs peuvent être considérés comme des puits de science au sens propre du terme et possèdent une incroyable érudition comme celle du docteur Clawbonny dans *Voyages et aventures du capitaine Hatteras* : compétent en médecine, chirurgie, mais aussi en histoire, en géographie, botanique, minéralogie, conchyliologie, géodésie, chimie, physique, hydrographie, sans oublier les mathématiques, l'astronomie, la philologie, la littérature et la philosophie... Outre cette formidable polyvalence des savoirs, le savant-explorateur détient également une abondance de titres, comme le professeur géologue-minéralogiste Otto Lindenbrock, correspondant



d'une centaine de sociétés scientifiques. En plus de sa culture scientifique, le célèbre capitaine Nemo est polyglotte pratiquant le français, l'anglais, l'allemand et le latin.

Sans doute, l'exploration des terres du Septentrion, la Scandinavie et le Grand Nord représente symboliquement pour Jules Verne l'exploration extrême, peut-être ce qu'il faudra, *in fine*, retenir de ce trop bref voyage avec lui. Comme le capitaine Hatteras, héros de l'exploration arctique, Verne se sentait irrémédiablement attiré par le Nord. Deux croisières, l'une en Écosse et l'autre en Scandinavie cristallisent ce désir du voyage polaire. Un court texte longtemps ignoré mais accessible, *Joyeuses misères de trois voyageurs en Scandinavie* est révélateur de son horizon d'attente : « Après avoir longtemps réfléchi, je choisis les États scandinaves pour but de mes explorations ; j'étais attiré vers les régions hyperboréennes comme l'aiguille aimantée vers le Nord, sans savoir pourquoi. » Jules Verne, fasciné par l'espace maritime, effectue ses premières croisières en Europe du Nord : en 1859, un voyage en Angleterre et en Écosse lui permet de visiter près de Londres le chantier du *Great Eastern*, paquebot géant à bord duquel il se rendra à New York en 1867 et qui lui inspirera *Une ville flottante* (1871) ainsi que deux romans dont l'action se déroule en Écosse, *Les Indes noires* (1877) et *Le Rayon vert* (1882). Verne entreprend ensuite, en 1861, un voyage par mer de Lübeck à Stockholm. *Via* la Scandinavie, il touchait du doigt ce Grand Nord fantasmé. Du vivant de Jules Verne, seules les contrées polaires restent inconnues. À son décès en 1905, aucun être humain n'est parvenu à planter son drapeau sur aucun des deux points suprêmes : il faudra attendre encore quatre ans pour le pôle Nord (Peary, 1909), six pour le pôle Sud (Amundsen, 1911). Accéder aux pôles, « cet inaccessible point du globe » comme il est désigné dans *Le Pays des fourrures*, restent donc une aventure de fiction que Jules Verne se devait d'explorer dans *Voyages et aventures du capitaine Hatteras* (I. *Les Anglais au pôle Nord* ; II. *Le Désert de glace*). Premier chef-d'œuvre de l'écrivain, il marque un tournant dans sa carrière en mettant en scène un explorateur impavide et volontaire, le capitaine Hatteras, qui semble un surhomme aux yeux de son équipage. Monomaniac dans sa quête, insensible au froid comme à la fatigue, « Arc-bouté sur son long bâton, il apparaissait comme le génie de ces régions hyperboréennes, droit au milieu des rafales surexcitées, et sinistre dans son effrayante immobilité<sup>13</sup>. » Il atteint finalement le pôle Nord, ce point sublime où convergent tous les méridiens du globe : une île, ou plus exactement « un volcan dressé comme un phare au pôle boréal du monde<sup>14</sup> ». Jules Verne profite de ce roman d'aventures polaires pour instruire le lecteur et lui fournir des informations détaillées sur l'histoire de la navigation dans les régions circumpolaires. Au chapitre 17, Hatteras évoque l'épisode aussi célèbre que tragique, l'expédition de John Franklin en 1845 à la recherche du passage du Nord-Ouest avec l'*Erebus* et le *Terror* qui se perdirent sans aucun survivant. Le chapitre 6, consacré au « grand courant polaire » offre un résumé de l'histoire des expéditions arctiques



depuis l'époque des vikings « Les noms de ces hardis navigateurs se pressaient dans son souvenir, et il croyait entrevoir sous les arceaux glacés de la banquise les pâles fantômes de ceux qui ne revinrent pas<sup>15</sup>. » Verne évoque également au chapitre 24 les phénomènes physiques particuliers aux régions polaires tels que réfraction, orages électriques, phosphorescence ou parhélies.

À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les mondes de glace, Grand Nord et espaces alpins, provoquent une fascination confinant parfois au mystique. Les explorateurs de l'extrême au XIX<sup>e</sup> siècle éprouvent un sentiment syncrétique empreint de religiosité face à la nature sauvage, d'épique, d'aspirations patriotiques et d'intérêts scientifiques. Pour Jean-François Battail : « Ce frisson nouveau, nul n'était plus qualifié que Jules Verne pour en donner une traduction littéraire, pas seulement en vertu de son goût déclaré pour les pays froids. Il possédait toutes les dispositions requises, avec son imagination visionnaire nourrie de connaissances encyclopédiques, pour être le poète de ce monde d'une « *sinistre beauté*<sup>16</sup> », comme celle des paysages arides et stériles des espaces lunaires, chantée dans *De la Terre à la Lune* et *Autour de la Lune*. Mais ceci est une autre histoire<sup>17</sup>...

### Notes

1. Jules Verne, 1828-1905 : *l'homme, l'écrivain, le voyageur, le citoyen, son œuvre, sa mémoire, ses monuments*, Paris, Berger-Levrault, 1908.
2. N. Allard, *Les Mondes extraordinaires de Jules Verne. Aux origines de la pop culture et de la science-fiction*, Paris, Armand Colin, 2021, p. 13.
3. J. Verne, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* [1894], manuscrit édité par Christian Robin, Association des Amis de la bibliothèque municipale de Nantes, *Cahiers du Musée Jules Verne*, 1990. Extraits du manuscrit : *Patrimonia : Souvenirs d'enfance et de jeunesse de Jules Verne (extraits)* ([nantes.fr](http://nantes.fr)).
4. *Ibid.*
5. R. Sherard, « Jules Verne at Home. His Own Account of his Life and Work » (*McClure's Magazine*, vol. II, n° 2, janvier 1894), in D. Compère et J.-M. Margot (dir.), *Entretiens avec Jules Verne (1873-1905)*, Genève, Slatkine, 1998, p. 92.
6. *Ibid.*
7. *Ibid.*
8. L. Pradel, « Jules Verne, le romancier-géographe », Nouvelle Fribourg, Groupe de recherche Nouvelle Fribourg, 2019, référence HAL Archives ouvertes <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02922230>
9. J.-F. Battail, « Jules Verne et l'imaginaire arctique », *Nordic Journal of Francophone Studies/Revue nordique des études francophones*, 2020, 3(1), p. 32-42.
10. Expression empruntée à Michel Fabre dans « Jules Verne humaniste ? », *Le Télémaque*, 2002/1, 21, p. 7-10.
11. J. Verne, *Les Enfants du capitaine Grant*, Paris, Le Livre de poche, 2005, p. 81.
12. J. Verne, *Cinq semaines en ballon*, Paris, Le Livre de poche, 2005, p. 85.



13. J. Verne, *Voyages et aventures du capitaine Hatteras*, I, chap. xxxi, Wikisource *Les Aventures du capitaine Hatteras - Wikisource*
14. *Op. cit.*, II, chap. xxiii.
15. *Op. cit.*, I, chap. vi.
16. J.-F. Battail, « Jules Verne et l'imaginaire arctique », art. cité.
17. Voir « Jules Verne, un voyage vers la Lune ou... vers la science ? », *L'Archicube* n°19, « La Lune », déc. 2019.

# VIE DES CLUBS





---

## « RENDEZ-VOUS CARRIÈRES »

**L**es « rendez-vous Carrières » sont transposés actuellement en réunions Internet synchrones sur Zoom, plateforme qui permet de créer des petits groupes.

Un rendez-vous virtuel sur le thème « Le normalien dans la cité : être utile en s’engageant dans l’éducation et la formation » a été organisé le mercredi 20 octobre 2021 de 18 h à 20 h. Les élèves pouvaient rencontrer sur Zoom trois des intervenants suivants :

- Étienne Guyon (1955 s), ancien directeur de l’ENS et du Palais de la découverte.
- Pierre Léna (1956 s), membre de l’Académie des sciences, président d’honneur et co-fondateur de La Main à la pâte.
- Paul Raucy (1978 l), inspecteur général de Lettres.
- Martin Hirsch (1983 s), directeur de l’APHP, président de l’Institut de l’engagement.
- Julien Cassaigne (1989 s), agrégé de mathématiques, docteur en informatique, chercheur au CNRS, président de l’association Maths pour tous.
- Nicolas Samsoen (1990 s), maire de Massy (il a été longtemps adjoint à l’éducation).
- Céline Nadal (2005 s), créatrice de Museoscience.
- Son Thierry LY (2006 s), créateur de Didask.

Malgré l’intérêt suscité par ce rendez-vous lors de son annonce – dix-huit élèves étaient encore inscrits le matin même –, seulement neuf sont réellement venus !

Nous rendrons compte du « rendez-vous Carrières » du 1<sup>er</sup> décembre dans le numéro 32 de *L’Archicube*. Son thème : « Le normalien dans la cité : les nouveaux métiers de la cité ».

Laurence Levasseur  
*laurence.levasseur.66 @normalesup.org*



# LES NORMALIENS PUBLIENT

*Violaine Anger  
Jean Audouze  
François Bouvier  
Marc Chaperon  
Stéphane Gompertz  
Jean Hartweg  
Lucie Marignac*



---

## LAISSE ALLER TON SERVITEUR

Recension de l'ouvrage de Simon Berger, Paris, Corti, 112 pages.

**D**e la vie de Jean-Sébastien Bach, on connaît le célèbre épisode où le compositeur, encore jeune (20 ans), entreprend de faire à pied, en hiver, le voyage d'Arnstadt à Lübeck pour aller écouter Dietrich Buxtehude. Ces 400 kilomètres deviennent, sous la plume de Simon Berger (2017 I), le temps d'un voyage spirituel.

Les anecdotes, les effets de couleur locale, les germanismes discrets sont décantés : dans et par la musique et notamment celle des *Membra Jesu nostri*, les sept cantates que Buxtehude a écrites sur les plaies du Christ, c'est un chemin à la recherche du père, du Père, que Bach finit par rencontrer à l'église luthérienne de Sainte Marie ; chemin de dépouillement de soi, chemin à travers le mal et la mort (le voleur, le passage de l'Elbe).

Le récit est à la troisième personne – « il », « Bach », « Jean-Sébastien » ; mais le « je » du narrateur, discret, rappelle une distance avec le personnage et le refus d'une identification trop simple. La musique de Buxtehude, « phylactère du Ciel », est aussi celle qui fait écouter « le silence vrai ». Entre Symon de Cyrène (qui aide le Christ à porter sa croix) et Siméon (qui entonne le cantique que rappelle le titre du livre), sans aucune lourdeur, les personnages secondaires passent, ignorants, indifférents – la femme de l'aubergiste, le voleur, le président du Consistoire... La précieuse partition des *Membra*, tour à tour « hostie d'encre noire » et « boîte de chocolats », perd finalement toute sacralité lorsque Bach, ayant reçu l'esprit qui allait lui permettre de transcender son art, comprend que faire de la musique est un acte humble, quotidien, comme les domestiques font la vaisselle, au service de plus Grand qu'elle.

Un récit court, dense, fort.



Violaine Anger (1983 L)



## À LA VIE !

Recension de l'ouvrage de Jean-Claude Carrière, Paris, Odile Jacob, 2021, 128 pages.

Un observateur objectif de la production littéraire, cinématographique et dramaturgique française des années 1950 à 2020 reconnaîtrait que l'auteur le plus prolifique de cette période, et dans ces trois domaines, fut sans doute mon grand ami Jean-Claude Carrière. Cet ancien « cloutier » aimait à dire qu'il s'était essayé avec bonheur aux trois formes d'écriture accessibles au  $xx^e$  siècle – le cinéma, le théâtre et la littérature. Il ne faut pas oublier qu'il a aussi écrit des paroles de chansons (principalement pour Juliette Gréco) et qu'il nous a laissé de très nombreux dessins que le public a déjà vu ou verra. On ajoutera qu'il est, avec Michel Serres, l'un des trop rares littéraires à s'être intéressé vraiment à la science : j'ai non seulement eu la chance de bénéficier de son amitié mais aussi de cosigner avec lui (et pour deux d'entre eux avec mon collègue Michel Cassé) trois ouvrages de vulgarisation scientifique, un rapport destiné au Gouvernement sur la place de la science à la télévision et de rassembler des textes d'inspiration poétique ou scientifique pour une lecture-spectacle intitulée « Les dernières nouvelles du ciel » que nous avons « jouée » ensemble trois fois.



À côté de son œuvre cinématographique et dramaturgique, il a publié plus de quatre-vingts ouvrages sur des sujets aussi variés que la guerre d'Algérie, son enfance, l'Inde, le Mexique, l'Iran, le bouddhisme, les croyances et les superstitions, l'astrophysique, l'écologie, Jean-Jacques Rousseau, Einstein, Buñuel... Avant d'écrire tout le bien que je pense de son dernier livre intitulé *À la vie*, je souhaiterais mentionner deux ouvrages parus aussi chez Odile Jacob, à savoir *Ateliers* (2019) et *Un siècle d'oubli, le  $xx^e$*  (2020). *Ateliers* rassemble ses souvenirs d'écriture cinématographique et donne ici ou là quelques conseils relatifs à ce domaine dans lequel il a excellé – rappelons que Jean-Claude a obtenu en 2014 un Oscar d'honneur distinguant son œuvre de scénariste ; *Un siècle d'oubli* est constitué de ses réflexions sur le  $xx^e$  siècle et de nombreuses anecdotes concernant ce siècle passé.

*À la vie* vient compléter le « testament » de Jean-Claude. Il y rappelle que le monde présent traverse quatre crises particulièrement sévères : écologique, démographique, sanitaire et économique. C'est ainsi qu'il souligne les récentes atteintes à l'environnement qui font que son village de Colombières-sur-Orb est désormais complètement bouleversé. Il rappelle très justement qu'il fut l'un des premiers à exprimer de vives inquiétudes quant au futur de notre environnement et ce dès les années 1970, bien avant que l'on commence à s'en préoccuper. Il se désole de la surpopulation et



constate que les riches deviennent plus riches et les pauvres plus pauvres. Dans un passage particulièrement touchant, il commente une photographie de presse de 2019 montrant la détresse d'un enfant syrien de 4 ou 5 ans qui pleure au milieu des ruines d'une ville totalement dévastée. Un peu après, il écrit : « Je me demande simplement pourquoi, comment nous en sommes arrivés là, après un siècle, le xx<sup>e</sup>, qui fut le plus inventif, le plus découvreur mais aussi le plus assassin de l'histoire. » Ce livre assez court énumère nombre de questions relatives soulevées par ces quatre crises.

La situation présente l'inquiétait donc au plus haut point. Pour tenter de surmonter toutes ces crises, il ne fait aucune confiance à la politique – ses lecteurs découvriront dans les pages 114 à 118 les mots cruels, mais hélas très justes, qu'il écrit sur la politique et les politiciens. De fait, cet incroyant notoire qui proclamait haut et fort son athéisme (par exemple dans *Croyance* paru en 2015) ne voit le salut de l'humanité que dans ce qu'il appelle la compassion (Mais comment transmettre cette idée fondamentale de « com-*passion* » ? Cette conviction que nous ne pouvons jamais souffrir seuls ?) ou encore « Danger de mort pour tous : vivons enfin ensemble ».

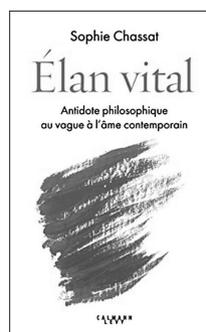
Nous sommes une vingtaine de femmes et d'hommes à avoir eu la formidable chance de bénéficier de son amitié et d'avoir été influencés par tout ce qu'il a bien voulu nous dire pendant ces années de travail commun. *À la vie* et les ouvrages qui l'ont précédé permettent à leurs lecteurs de pénétrer eux aussi dans ce cercle très privilégié des amis de Jean-Claude Carrière, l'homme de culture sans aucun doute le plus important pour la France de ce début de xxi<sup>e</sup> siècle.

Jean Audouze (1961 s)

## ÉLAN VITAL. ANTIDOTE PHILOSOPHIQUE AU VAGUE À L'ÂME CONTEMPORAIN

Recension de l'ouvrage de Sophie Chassat, Paris, Calmann-Lévy, 224 pages.

L'ouvrage dont il est question ici est de la plume de Sophie Chassat (1999 l), une philosophe qui enseigne, conseille et écrit, et la présente recension établie par un astrophysicien, archicube comme elle, mais de trente-huit ans au moins son aîné. Cela semble paradoxal et pourtant, l'un comme l'autre, nous recherchons l'objectivité, Sophie Chassat dans l'énonciation de propositions visant à redonner de l'énergie vitale à ses lecteurs et moi dans l'élaboration des récits concernant l'évolution de l'Univers et de ses constituants. De fait, *Élan vital* constitue ce qu'une philosophe peut faire de mieux pour ses contemporains, à savoir utiliser sa raison et sa culture pour aider ses lecteurs à mieux vivre.





Cet ouvrage utile, voire nécessaire, est organisé en trois parties. Dans la première, Sophie Chassat « cerne » l'élan vital pour apprendre à le reconnaître : il y est question de mouvements, de créations et de se sentir vivant. Dans la deuxième partie, on cherche à discerner les facteurs qui activent et nourrissent l'élan vital, tels que les traces et les indices des « porteurs de vie », la vie intérieure, l'émerveillement et les liens aux autres. La troisième partie vise à identifier et à combattre tout ce qui est susceptible de nous « dévitaliser » : les « mortifères » ambiants, la vaine recherche de l'idéal, les plaintes et les normes. L'essai se termine en montrant que nous ne pourrions retrouver collectivement un élan que si chacun de nous, individuellement, recherche et développe son propre élan vital.

Pour inciter ceux qui voudront bien prêter attention à cette recension à la lecture de ce livre qui justifie bien son sous-titre « d'antidote philosophique à la morosité ambiante », citons quelques phrases significatives, propres à nous faire réfléchir sur le sens que nous voulons donner à nos vies :

Certaines sollicitations du monde extérieur [...] nous agitent extérieurement et nous immobilisent intérieurement... Il faut aller aux choses par l'intérieur. Toujours. (p. 27 *sq.*).

La vie, c'est la création (p. 49).

Avoir de la personnalité consiste à faire grandir ce qui pousse en soi... L'élan vital agit ainsi comme un exhausteur de vocation (p. 61).

Par contraste, l'état inverse, l'état antivital, est une contraction, une asphyxie, une façon de se comporter qui appauvrirait, amincirait, anémierait toute chose (p. 63). Retrouver le goût de la vie demande d'ailleurs souvent d'apprendre d'abord à habiter à nouveau son corps [...], souffle de vie [...], flamme intérieure [...] (p. 67 *sq.*).

Prendre soin de son âme ; la rendre à nouveau utile... (p. 95).

Remplacer l'attente par l'attention change déjà tout... nous réinventer à chaque instant, même quand la quotidienneté s'est installée (p. 107). [...]

J'aime l'idée de vivre ma vie comme un éternel printemps (p. 112).

S'obséder de vivre fait oublier de vivre (p. 142).

[...] L'idéal est une dépréciation de ce qui est, une malédiction pour la réalité (p. 151).

Ne jamais faire usage du conditionnel passé : « j'aurais pu », « cela aurait dû », « il aurait été souhaitable » [...] Trois autres « biocides » : la perfection, la plainte et la norme (p. 155).

J'espère convaincre ici de l'utilité et de l'importance de ce traité philosophique « thérapeutique » qui pointe remarquablement le caractère essentiel de l'élan vital. En ce qui me concerne, j'aime lui adjoindre la curiosité ainsi que la soif d'apprendre et d'explorer. Nos vies peuvent donc être réussies si nous sommes animés par l'élan vital et par la curiosité.

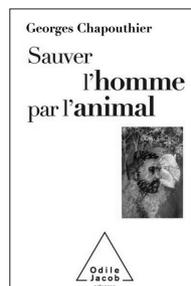
J. A.



## SAUVER L'HOMME PAR L'ANIMAL

Recension de l'ouvrage de Georges Chapouthier, Paris, Odile Jacob, 2020, 228 pages.

Tous connaissent le combat de Georges Chapouthier en faveur des droits des animaux. Mais le titre de son dernier ouvrage intrigue. Jusqu'où va-t-il nous mener ? Quel saint Bernard a-t-il déniché ? C'est donc avec une certaine curiosité que nous avons ouvert ces pages. Le sous-titre proposé, « Retrouver nos émotions animales » peut nous rassurer en partie. C'est bien à une aventure conceptuelle que nous allons être invités, non à une plaidoirie trop émotionnelle.



De fait, dès l'introduction, le problème est posé en termes scientifiques. Peut-on réconcilier de façon harmonieuse l'homme avec la nature ? Cet homme cruel, « désastre sur le plan moral » selon Schopenhauer, peut-il réprimer ses instincts chasseurs, tueurs, toreros, pour reprendre une place équilibrée parmi les autres êtres vivants ?

L'auteur nous invite tout d'abord à nous pencher sur les concepts d'humanité et d'animalité à travers la pensée occidentale. Aristote voit dans l'homme un animal doté d'une âme rationnelle. D'autres vont observer que la foi en la métempsychose doit imposer un respect envers ces formes dans lesquelles nous risquons de nous réincarner. Plutarque va insister sur l'existence d'une forme d'intelligence animale, et prôner une alimentation dénuée de viande. À l'opposé, les vivisectionnistes de l'époque, tel Galien, ne montrent aucune empathie pour la souffrance animale.

Les bases du débat, remplies d'ambiguïté et de contradictions, sont ainsi déjà posées dès l'Antiquité. L'animal objet est chassé, sacrifié, utilisé pour faire avancer la science ou se nourrir, mais devient sujet quand il est condamné par la justice ou adopté comme compagnon.

Avec l'avènement d'une société judéo-chrétienne, la nature devient don intégral de Dieu aux hommes qui peuvent donc en disposer à leur guise. Le sursaut franciscain freinera peu l'émergence d'une vision utilitaire de la « bête ». De Descartes, qui défend une vision mécanique de l'animal tandis que l'homme possède en sus une âme, don divin, à Claude Bernard, qui voit en l'animal une sorte de tube à essais utile à la science, en passant par Kant, et sa morale qui confère une indépendance à l'égard de l'animalité, on ne voit dans la nature qu'outil asservi aux besoins de l'humain.

Et pourtant, c'est au XIX<sup>e</sup> siècle que sera envisagée l'animalité de l'homme dans notre Occident, alors qu'elle était déjà reconnue depuis longtemps par les philosophes orientales. On le doit aux publications de Darwin qui placent l'être humain



au sein de la communauté animale, dont elle dérive par évolution. La théorie n'est pas neuve : Lamarck en fut un précurseur actif et décrié. Darwin lui-même hésita longtemps avant de commettre le sacrilège : alors qu'il avait échafaudé sa théorie à partir de tous les éléments recueillis à bord du *Beagle* en 1837, il ne se décida à publier *L'Origine des espèces* qu'en novembre 1859, poussé par la concurrence du jeune Wallace. Et c'est seulement en 1871 qu'il publiera son œuvre révolutionnaire, *La Descendance de l'Homme*, où il démontrera l'appartenance de l'humanité à l'animalité, par évolution. Mais, par son retentissement, cette œuvre va profondément modifier l'image que la société occidentale va se faire de la matérialité humaine.

Cependant, et c'est encore une pensée très répandue aujourd'hui, il était impensable que l'espèce humaine ne fût pas à part des autres animaux par des traits moraux ou civilisationnels. C'est à cette évidence que Georges Chapouthier s'attaque dans son ouvrage où il travaille, à partir d'exemples foisonnants et fort bien documentés, à la démonstration que l'animal n'est pas une bête.

Première question : l'intelligence est-elle le propre de l'homme ? La réponse est négative. À travers une série de données très précises et documentées, l'auteur nous démontre qu'il existe un ensemble de comportements qui expriment une « culture », par exemple chez les macaques japonais. Les cas d'utilisation d'outils par les chimpanzés ou les oiseaux sont bien connus. Mais sait-on que des pieuvres australiennes sont capables d'utiliser des coques de noix de coco, rejetées par les hommes, pour s'en faire des cuirasses ? Et que l'usage d'outils chez les animaux, qui allie perception et action, modifie leur structure cérébrale ? Nous entrons ensuite dans les champs fascinants de la communication animale, du langage, de l'esthétique par des préférences colorimétriques, la mémoire et, au-delà, de la conscience, conscience d'accès et conscience de soi, qui peut conduire à la souffrance et, de là, à des excès divers. Des pathologies mentales, telles la dépression, l'anxiété ou même des addictions peuvent apparaître. L'auteur va encore plus loin et évoque l'apparition du sens moral chez nos cousins qui n'apparaissent ainsi plus comme « inférieurs ».

L'explication de ces persistances chez l'être humain, de ces valeurs qui y trouvent un développement plus affirmé et structurel, l'auteur la voit dans notre histoire évolutive, qui fait de nous un singe très intelligent mais frêle. Nous naissons à l'état inachevé, « néoténique », et nous restons « juvéniles », motivés par l'attrait du jeu, « circenses », ce qui contribue à un développement fantastique de nos capacités cérébrales dont notre imaginaire créatif. Qui pourtant ne nous a pas épargné ce désastre moral qu'est l'instinct guerrier, ou la cruauté sans considération exercée notamment contre l'animal.

Le remède, selon Georges Chapouthier ? Remuscler notre hémisphère cérébral droit, celui qui est en lien avec des valeurs émotionnelles et une vision globale, et



qui nous confère plus d'empathie. Et ainsi réapprendre à vivre avec la nature et non contre elle, en écoutant cette part d'animalité qui est au cœur de chacun de nous et que nous n'avons de cesse d'étouffer.

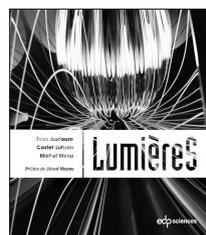
Ainsi s'explique le titre de cet ouvrage passionnant et hautement recommandable.

François Bouvier (1961 s)

## LUMIÈRES

Recension de l'ouvrage de Jean Audouze, Costel Subran et Michel Menu (avec une préface de Gérard Mourou, prix Nobel de physique), Les Ulis, EDP Sciences, 2020, 226 pages.

Un livre éblouissant, aurait-on envie de plaisanter. C'est en réalité un ouvrage passionnant et superbe que nous livrent Jean Audouze et ses complices. Car s'ils se sont mis à trois pour nous développer ce sujet, ce n'est pas pour nous faire un cours de physique, mais pour nous montrer comment les lumières sont des outils de connaissance et de compréhension à la fois de l'Univers, de la vie et de l'art.



Dans la première partie, Jean Audouze nous redonne brièvement quelques notions de base sur la lumière, à la fois onde et particule, et toutes ses variations, des rayons gamma et X, jusqu'aux micro-ondes et aux ondes radio, en passant par le visible. Mais il ne s'y attarde que le temps de nous expliciter la différence entre bosons (photons) et fermions (matière) puisqu'il sera largement question de leurs interactions, fondatrices des méthodes scientifiques qui seront ensuite exposées.

Méthodes appliquées, tout d'abord, dans ce livre à la compréhension de l'Univers. Bien entendu, nous connaissons tous le rôle de la lumière solaire dans la vie et ses rythmes. L'observation des lumières célestes, qui prend en compte et leur intensité et leur couleur, va nous entraîner dans l'espace et le temps. La mesure de l'intensité, ou magnitude, des étoiles et des galaxies nous donne une connaissance de leur distance. Elle ne peut s'accomplir qu'en disposant d'instruments d'observation efficaces. Ce furent d'abord les lunettes, celle de Galilée est restée célèbre, puis les télescopes de Newton ou du Français Cassegrain, qui vont se perfectionner dans deux directions : agrandir le diamètre des miroirs jusqu'à 16 m dans le cas du VLT européen situé au Chili, ou s'affranchir des effets parasites de l'atmosphère terrestre avec les télescopes envoyés en orbite terrestre, Hubble en étant l'exemplaire le plus fameux. Dans ces instruments, l'œil de l'observateur est progressivement remplacé par la pellicule photo et, maintenant, par les caméras à comptage de photons. En plus de nous renseigner sur la distance et la position des objets célestes, ces appareils



ont permis, en mesurant des variations d'intensité des étoiles, d'en découvrir leurs exoplanètes associées, dont l'existence foisonnante ouvre l'imagination à bien des fictions. N'oublions pas que ces instruments, en nous permettant de voir « loin » dans l'espace, nous font en réalité, du fait de la vitesse finie de propagation de la lumière, voir loin dans le passé. Ainsi, les objets les plus lointains observables se trouvent à environ 13 milliards d'années-lumière, alors que le Big Bang remonte à près de 14 milliards d'années-lumière.

Mesurer la couleur de l'Univers, outre qu'elle permet de nous extasier devant les superbes illustrations de cet ouvrage, informe sur la structure des planètes voisines : Mars est rouge, Jupiter montre sa tache orangée, et Saturne ses anneaux faiblement colorés. C'est la spectrographie qui nous apporte des renseignements sur leur composition chimique. Grâce à l'invention du spectrographe par le physicien allemand Fraunhofer (dont on a donné le nom au réseau de recherche appliquée très performant de ce pays), il a été possible de repérer dans les spectres de lumière émis par les objets célestes des raies d'absorption caractérisant leur intimité chimique. Ainsi, l'Univers est constitué à 90 % d'hydrogène et à près de 10 % d'hélium, tous les autres atomes ne représentant que moins de 1 %.

Les variations de couleur nous indiquent par ailleurs la vitesse de déplacement entre émetteurs et récepteurs, par effet Doppler-Fizeau (celui-là même mis en œuvre par les radars de la police !). Elle « bleuit » si le couple se rapproche, et « rougit » dans le cas contraire. Les quasars sont ainsi des champions du rouge. Ce principe permet de mesurer les paramètres de déplacement des étoiles proches, de l'expansion de l'Univers, ou la masse des exoplanètes.

En poursuivant notre lecture, nous découvrons comment l'association des couleurs avec les intensités des lumières célestes ouvre la voie à l'établissement d'un catalogage des étoiles, le taux d'expansion de l'Univers, ou encore à la prédiction sur l'évolution de notre soleil, vouée à devenir une géante rouge dans 5 milliards d'années, détruisant la Terre au passage, avant de « blanchir et de disparaître ». Nous voyons pourquoi la matière, surtout si elle est noire, peut courber les rayons lumineux. Puis l'auteur nous initie au domaine fascinant des lumières non visibles, photons gamma, X, UV, micro-ondes, ondes radio, qui ouvrent un pan nouveau de l'astronomie dont la radioastronomie est l'exemple le plus connu...

Dans la partie consacrée aux lasers, Costel Subran nous initie à ces instruments devenus indispensables à des fonctions très diverses. Car si nous pensons à l'histoire des lasers et imaginons des machines de laboratoire lourdes, nous avons aujourd'hui des sources de lumière cohérente de toutes tailles et de toutes couleurs. Nous apprenons comment on est passé de sources de lumière rouges à des lumières bleues, plus précises (ce qui se traduit par des DVD plus performants, les « Blue Ray »). Nous voyons apparaître l'extrême miniaturisation de ces sources dans des puces. Les



lasers sont aujourd'hui des outils d'usinage de routine (la fabrication de votre voiture fait appel à dix-sept interventions différentes de lasers). Sans eux, pas de réseaux de fibre optique. Avec eux, la médecine dispose d'outils de diagnostic ou de traitement curatif de première importance. L'industrie alimentaire fait appel à eux pour de multiples tâches. Leurs usages agricoles vont se développer. Les domaines de pointe comme l'astronomie, le spatial, l'informatique ou la défense en sont consommateurs. Et citons la mise en lumière des fêtes actuelles. Oui, on peut affirmer avec l'auteur que le laser est la lumière des lumières !

Pour conclure l'ouvrage, Michel Menu, du Centre de recherche des musées de France, nous entraîne dans un grand voyage dans « l'alliance possible et désirable de la science et de l'art », selon le mot de Louis Pasteur. Ce qu'il nous révèle ici sur l'étude systématique des œuvres, par l'établissement de dossiers suivant un protocole précis, apporte des connaissances inimaginables sur la réalité de leur histoire. Les exemples qui appuient les démonstrations sont si fournis et précis qu'il faut lire ce livre pour en apprécier tout l'enseignement. Je ne citerai qu'une anecdote : l'étude par fluorescence X du tableau de Courbet, *L'Homme blessé*, révèle qu'il s'était représenté initialement tendrement enlacé avec sa maîtresse, mais qu'après leur rupture, il l'a éliminée de l'œuvre et en a altéré le sens... Comprendre les techniques du clair-obscur, cher au Caravage, ou le « sfumato » mis au point par Leonard de Vinci sont autant de raisons supplémentaires de continuer avec plaisir la lecture de ce livre.

Ce volume superbe est à la fois savant en ce qu'il s'adresse à des lecteurs éclairés, et un ouvrage d'art par la richesse de ses illustrations. Voilà un superbe cadeau à offrir pour les fêtes !

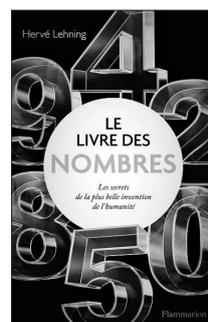
F. B.

## LE LIVRE DES NOMBRES

Recension de l'ouvrage d'Hervé Lehning (avec la collaboration de Xavier Müller), Paris, Flammarion, 2021, 352 pages.

Ce titre biblique montre l'ambition de cet ouvrage, version augmentée de *L'Univers des nombres* paru en 2013 aux éditions Ixelles. Édité par Christian Counillon (1994 s), il a pour sous-titre *Les Secrets de la plus belle invention de l'humanité* (que l'on prétende ici les divulguer rappelle que « vulgarisation » se dit en anglais « divulgation »).

Puisque les mathématiques occupent de plus en plus de place dans la vie quotidienne, selon l'une des idées directrices de ce livre, autant que ce ne soit pas à notre insu. Les sciences





sont présentées comme faisant partie intégrante de la culture générale, dans la ligne de *L'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert ou plutôt du *Grand Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle* de Larousse.

La rédaction, très vivante et même jubilatoire, propose par exemple des devinettes en forme de questionnaires à choix multiples encadrés, et intitulés « À vous de compter », dont les réponses (parfois guère évidentes) se trouvent en fin de volume. Le texte inclut toutes sortes d'anecdotes amusantes ou significatives, le « ou » n'étant pas exclusif.

Fasciné par l'extraordinaire progression des moyens de calcul, l'auteur concentre une bonne partie de son propos sur le *numérique*, plus que sur les nombres proprement dits (en témoigne par exemple le peu de références à Euler). Un des tout meilleurs chapitres est d'ailleurs à mon sens le dixième et avant-dernier : « L'ère numérique ».

Dès le début du chapitre 1, sorte d'introduction générale intitulée « Grandeur et décadence des nombres », la section « Rencontres du troisième type » (les titres sont tout un poème) s'émerveille des calculs astronomiques ayant permis l'exploit de la sonde Rosetta – qu'il y ait toujours eu de la pensée et souvent de la géométrie derrière pareils calculs est un peu passé sous silence. Suivent un historique des tests de QI et une interrogation légitime sur ce que mesurent réellement de tels nombres, dont le PIB est un autre exemple, jusqu'à la gestion des rencontres sur Internet à l'aide de fonctions d'évaluation, maintenant rangées par les médias dans le fourre-tout des soi-disant algorithmes – mot dont on apprendra seulement, au chapitre 4, qu'il est la version mathématique, et rigoureuse, de « recette ». La fin de ce premier chapitre, « La langue des chiffres », déplore à juste titre que ces chiffres soient aujourd'hui le moyen « des savants et des puissants » pour asseoir leur domination sur « le peuple » (fallait-il vraiment commencer par une charge contre le latin, pourtant clé des langues, cultures et sociétés européennes ?).

Les limites qu'impose la volonté d'être accessible à tous apparaissent par exemple dans les assez nombreuses pages sur la course (plutôt futile) aux décimales de  $\pi$  : pour comparer les avantages et les inconvénients des diverses méthodes, il aurait fallu en esquisser au moins l'idée.

Même flou dans l'introduction du chapitre 7, « Le triomphe des équations », consacrée aux ondes gravitationnelles détectées le 14 septembre 2015. Il aurait pourtant été possible d'expliquer que les mathématiques sont omniprésentes ici, à la fois dans la conception des instruments Ligo et Virgo, interféromètres géants à base de laser détectant les ondes gravitationnelles, et dans le modèle (« les équations ») utilisé pour en analyser les données, conçu par des scientifiques de haut vol comme Thibault Damour (1970 s) – qui aurait d'ailleurs dû partager à ce titre le prix Nobel puisqu'il y en a eu un.



Ces quelques critiques doivent bien sûr être relativisées car le lecteur trouvera sans trop de peine les précisions souhaitées sur Internet. La vraie question est de savoir si ce lecteur sera intéressé et la réponse est sans aucun doute positive.

Enfin, le onzième et dernier chapitre, « Attention danger ! Les nombres mensongers » est, en tout état de cause, d'intérêt public, dénonçant de manière très argumentée les erreurs de logique ou de calcul qui ont détruit tant de vies.

Marc Chaperon (1969 s)

## HISTOIRE VAGABONDE DU CINÉMA

Recension de l'ouvrage de Vincent Amiel et José Moure, Paris, Vendémiaire, 2020, 616 pages.

**H**istoire multiple : des œuvres, des formes, des cinéastes, acteurs et actrices, mais aussi des images ou des séquences qui restent gravées dans notre mémoire, ainsi que des conceptions qui ont sous-tendu la création. Le lecteur est invité à se promener en adoptant quatre angles d'approche différents, chacun formé d'une séquence thématique : chaque thème s'articule autour de quatre films illustrés par une photo emblématique ; chaque rubrique thématique est complétée par une bibliographie historique et une liste de dix films complémentaires.



La première approche « Images des hommes et du monde » vise le contenu ou l'objet des films ; elle propose la séquence suivante : « Visages » (*Naissance d'une nation, La Reine Christine, Cris et chuchotements, La Mouche*), « Corps » (*Retour à la maison, Shadows, Le Mépris, Under the skin*), « Paysages », Villes », « Histoire », « Documents ». La deuxième séquence, intitulée « Formes et matériaux des images », porte successivement sur les plans, les couleurs, les sons, les récits, les points de vue et les mises en scène. La troisième, « Création et fabrique des films », s'intéresse aux auteurs, aux tournages, aux acteurs et actrices, aux animations, aux effets spéciaux et aux montages. La quatrième, « Spectacle et émotions », est axée sur la réception des films : spectateurs et spectatrices ; rires ; larmes ; horreur : luttes ; théories (films analysés sous cette dernière rubrique : *L'Assassinat du duc de Guise, Les Damnés de l'Océan, Crin Blanc, The Blackout*).

Cette méthode historique est séduisante à plus d'un titre : tout en étant « vagabonde », non diachronique, tout en sautant d'un thème et d'un film à l'autre, les auteurs suivent une structure rigoureuse qui permet au lecteur de s'y retrouver sans peine. Les index situés à la fin du volume facilitent la démarche. L'analyse détaillée des films



choisis pour illustrer le propos renvoie souvent à d'autres films, contemporains ou non : ainsi, traitant du point de vue du personnage féminin dans le *Plaisir* de Max Ophüls (p. 240 *sq.*), les auteurs évoquent *Les Passagers de la nuit*, de Delmer Daves, *Halloween*, de John Carpenter, et *La Femme défendue*, de Philippe Harel, qui illustrent également la mise en œuvre de la caméra subjective. Certains des films analysés ou cités sont très connus, d'autres moins. Cette promenade à la fois fantaisiste et rigoureuse à travers des films aussi variés démultiplie notre envie de les voir ou de les revoir.

Stéphane Gompertz (1967 l)

## VILLE ET COVID. UN MARIAGE DE RAISONS

Recension de l'ouvrage sous la direction de Guy Burgel, Paris, Karthala, 2021, 244 pages.

Contrairement au géographe de la sixième planète présentée par Saint-Exupéry dans *Le Petit Prince*, qui écrit seul sur un gros livre sans se déplacer, notre camarade Guy Burgel (1959 l) présente dans sa préface le résultat d'un travail d'équipe auquel il a participé directement dans un article (paru en 2020 dans la revue *Villes en parallèle*) et intitulé « Le coronavirus dans le Grand Paris : démographie et société ». La composition de l'équipe dit bien son caractère pluridisciplinaire – Raymond Ghirardi est cartographe au CNRS, Maxime Schirrer géographe et urbaniste et Pierre-Régis Burgel est médecin. Cette diversité des compétences est nécessaire face à des données complexes : on meurt moins du coronavirus dans des zones pauvres à la population relativement jeune, mais la surmortalité par rapport aux années précédentes est plus marquée dans les zones défavorisées. Les recherches menées incitent à la modestie : « Une grande leçon d'humilité pour les jeunes chercheurs, commentent les auteurs, à qui on enseigne doctement dans les écoles le triptyque de la recherche réussie : une problématique assurée, des hypothèses fermes, des sources de vérification fiables. » (p. 79) Ce n'est toutefois pas une raison pour baisser les bras, comme le montre l'intertitre « Du bricolage méthodologique à la rigueur technique ».



De fait, la préface à ces vingt-huit contributions est un discours de la méthode marquée par des distinguos multiples : mesurer n'est pas dénombrer ; projeter n'est pas prédire ; conceptualiser n'est pas théoriser ; démocratiser n'est pas céder au populisme. Comprenant autant d'architectes et d'urbanistes que d'universitaires, le collectif qui a écrit ce livre se préoccupe d'emblée du passage du *dire* au *faire*. Cela pose la question du rapport entre savoir et pouvoir, et de la répartition des responsabilités à l'échelon local, régional, national. Le diagnostic porte d'abord sur



les « images de la France », avec une critique des représentations traditionnelles : le premier article, « Ville et épidémiologie spatiale », pourtant riche en cartes, n'hésite pas à évoquer « les impostures cartographiques » (p. 19). Cela tient au fait que les unités spatiales ne correspondent pas au questionnement concernant la progression du virus : la mesure de la présence du virus dans les effluents d'un immeuble ou d'un ensemble ne se prête pas à cartographie. En tout cas, les études convergent sur un point : le confinement généralisé n'est pas une réponse adéquate à la pandémie. Les auteurs ne peuvent donc qu'approuver la tendance à distinguer les territoires plus ou moins atteints par le virus.

Mais le livre ne s'en tient pas à cette approche hexagonale. La seconde partie, intitulée « Points de vue du monde », évoque l'urbanisme en Tunisie, en Iran, au Mexique et à Singapour, à la lumière de la récente crise épidémique. Les conclusions divergent : en Tunisie et en Iran, la substitution d'un urbanisme d'immeubles divisés en appartements expose plus au virus que les anciens patios ou les cours intérieures. À Mexico, on compte 950 000 personnes vivant dans une situation d'extrême pauvreté, sans compter les très nombreux sans-abri. La pandémie les prive de toute ressource et les expose à la contagion. Docteur de l'université de Nanterre et professeur d'université au Mexique en même temps qu'architecte, Maurizio Velasco Avalos dénonce l'exclusion des « invisibles » réduits à la *pepena*, tri des déchets dans les décharges publiques, qui ne sont même pas comptabilisés dans les statistiques. À l'extrême opposé, l'opulente Singapour, cité-État d'un peu moins de 6 millions d'habitants, a réussi à ne compter que vingt-huit morts, au prix d'un contrôle très strict de la population. Auteur, avec Guy Burgel, d'un *Traité de géographie urbaine* mis à jour en 2020, et d'une thèse sur les territoires de haute technologie, Alexandre Grondeau s'interroge sur « l'émergence d'un véritable capitalisme de surveillance basé sur la marchandisation des données extraites de la vie privée des citoyens ».

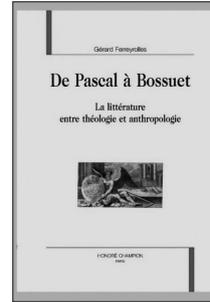
On voit que l'étude implique une réflexion politique, développée dans la troisième partie intitulée « Perspectives ». Ici, l'approche se fait moins technicienne, plus philosophique : « l'urbanisme n'est pas une science, mais une pratique », écrit Jean-Yves Chapuis, qui s'est occupé d'urbanisme à Rennes. S'interrogeant sur les changements introduits par la pandémie dans « l'après-Covid », Bertrand Lemoine développe trois thèmes : la mobilité, avec les transports urbains, le télétravail et la recherche de la proximité dans les échanges urbains. On retrouve ici une notion évoquée dès le début de l'ouvrage : les grandes métropoles sont génératrices de richesse par l'intensité des échanges. Mais c'est aussi ce qui les rend vulnérables, notamment aux épidémies. Aux géographes d'imaginer un aménagement du territoire qui tienne compte à la fois de ces possibilités et de ces dangers.

Jean Hartweg (1966 l)

**DE PASCAL À BOSSUET. LA LITTÉRATURE ENTRE THÉOLOGIE ET ANTHROPOLOGIE**

Recension de l'ouvrage de Gérard Ferreyrolles, Paris, Honoré Champion, 2020, 752 pages.

Cette recension intervient bien tard, puisque l'ouvrage de notre camarade Gérard Ferreyrolles, professeur émérite à Sorbonne Université, publié en 2020, a reçu en juin 2021 le prix Émile Faguet décerné par l'Académie française. Son avant-propos en précise la genèse et la portée. Il s'agit, certes, de trente-sept textes publiés sur une période de quarante ans et répartis en six rubriques : « théologie, histoire, politique, polémique, rhétorique, littérature ». L'auteur revendique pourtant une autre qualification que celle de « mélanges » car il a un fil directeur : l'augustinisme, qu'une lecture scolaire confine au jansénisme et à Port-Royal, a marqué presque tous les grands esprits de ce siècle, y compris Bossuet et Fénelon, et même La Fontaine, dont on oublie trop qu'il fut formé par les Oratoriens. Cet augustinisme ouvre une perspective à la fois théologique et historique, illustrée par la longue étude (p. 117-168) intitulée « La conception augustinienne de l'Histoire et le XVII<sup>e</sup> siècle » : « Les volontés humaines sont la cause des actions humaines » (Cité de Dieu, V, 9,3) mais ces volontés sont préparées de Dieu lorsqu'elles sont bonnes, jugées de Dieu lorsqu'elles sont mauvaises, et toutes ordonnées par Lui. » C'est ce que Gérard Ferreyrolles appelle « le schème de la double causalité ». Ce schème gouverne aussi bien la partie apologétique des *Pensées* de Pascal que le *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet. L'exemple le plus connu en est le développement de l'empire romain et la diaspora aux débuts de l'ère chrétienne, ce qui assure la diffusion rapide du christianisme.



Toutefois, ces larges vues synthétiques ne doivent pas occulter l'extrême diversité des prises de position. C'est pourquoi l'historien des idées consacre un développement à la polémique, qui est l'un des traits majeurs d'une période de divisions : catholiques contre protestants et jansénistes contre jésuites, mais aussi partisans de Descartes contre ceux d'Aristote, controverses entre Descartes et Gassendi, débats scientifiques autour du vide ou des atomes, querelles esthétiques comme la querelle des Anciens et des Modernes, relancée en 1713 par la querelle à propos d'Homère. La dispute est l'un des traits de l'époque, même dans les plus petites choses, comme l'affaire des sonnets de Job et d'Uranie, qui oppose les partisans de Scudéry et ceux de Benserade. La parole est ici action, et l'on comprend que la polémique ait intéressé les théoriciens de la pragmatique, comme Dominique Maingueneau. « Tout discours est discours contre » et l'histoire de la philosophie antique le confirme : Anaximène contre Anaximandre, Aristote contre Platon. L'étude des genres de la polémique amène à une inflation terminologique à laquelle Ferreyrolles met bon



ordre. Arbitrant entre le linguiste Maingueneau, le philosophe Cossuta et l'épistémologue Lhomme, il propose une division tripartite : la dispute scolastique, avec sa variante la controverse scientifique, la satire, qui se propose de corriger les mœurs, mais sans attaquer (en principe) les personnes, enfin le libelle avec sa variante anglaise le pamphlet, qui attaque les personnes et va jusqu'à l'invective. Joignant l'exemple à la parole, il se moque lui-même des généralisations abusives du *Dieu caché* de Lucien Goldmann et plus gentiment de Roland Barthes auteur du *Sur Racine*, dont il élude, en le qualifiant d'écrivain plutôt que de critique, les attaques justifiées adressées par son collègue René Pommier.

Synthèse historique et éclats polémiques sont les deux pôles d'un regroupement centré sur Pascal, que Gérard Ferreyrolles étudie dans l'édition de Jean Mesnard, en insistant sur la partie apologétique trop négligée. Le chapitre « Pascal et l'histoire » s'appuie sur les *Provinciales* (éditées par l'auteur avec Louis Cognet) autant que sur les *Pensées*. Se fondant sur la théorie de la triple concupiscence, *libido sentiendi*, *dominandi*, *sciendi*, il explique l'histoire par le jeu de la force, qui fonde les États, de l'imagination qui fait respecter l'ordre établi, de la concupiscence enfin, issue de l'amour-propre. *Libido sentiendi* : l'amour, illustré par le célèbre nez de Cléopâtre, change le cours de l'histoire ; *libido dominandi* : Alexandre et César, mais aussi les hérétiques qui veulent imposer leur foi ; *libido sciendi* : les grandes découvertes, suivies de vastes conquêtes. Ces thèmes sont connus ; mais l'auteur en tire des conséquences esthétiques moins évidentes : « Qu'il est beau de voir par les yeux de la foi Darius et Cyrus, Alexandre, les Romains, Pompée et Hérode agir sans le savoir pour la gloire de l'Évangile ! » Et le commentateur de préciser que cette beauté n'est perceptible que lorsque, comme pour un tableau, on découvre le point de perspective d'où tout s'éclaircit.

Justement, la perspective change avec Bossuet. Au développement « De la causalité historique chez Pascal », dédié à Philippe Sellier, avec qui l'auteur a publié en 2000 une édition des *Pensées* en livre de poche classique, fait pendant la contribution de Gérard Ferreyrolles au colloque international organisé en 2004 pour le tricentenaire de la mort de Bossuet. Chez le prédicateur, le socle augustinien (*la Cité de Dieu*) est le même. Mais les rapports entre dessein providentiel et liberté humaine sont réévalués à la lumière de la *Somme théologique* de Saint-Thomas d'Aquin. Le *Discours sur l'Histoire universelle* distingue sans les opposer causes particulières liées à la liberté humaine et cause universelle, c'est-à-dire la Providence. Ferreyrolles cite la *Somme théologique* : le libre arbitre est « sous l'emprise de la providence de Dieu comme une cause particulière sous celle de la cause universelle ». La prise de Babylone par Cyrus en 539 avant J.-C. illustre cette convergence des desseins providentiels et de la volonté humaine. Épisode célèbre, car il marque la fin de la captivité de Babylone après la prise de Jérusalem en 587. S'inspirant d'une initiative babylonienne à des fins



d'irrigation, Cyrus détourne le cours de l'Euphrate, qui était une défense de la cité. Il peut alors s'emparer de Babylone presque sans coup férir. Les Babyloniens servent ainsi sans le savoir le projet divin de libérer les Hébreux captifs. Le livre de Daniel et les *Histoires* d'Hérodote s'accordent en grande partie sur cet épisode.

Le projet de Gérard Ferreyrolles n'est pas uniquement théologique. Il se termine par une anthropologie particulièrement brillante, notamment dans deux articles consacrés l'un au texte de La Rochefoucauld sur la paresse, l'autre à la *Princesse de Clèves*. L'analyse de la paresse ménage une remarquable progression de son aspect physiologique (la mélancolie « froide ») à son aspect moral, à l'opposé de l'activité et du courage aristocratique, puis métaphysique : simulacre de la béatitude éternelle, mais aussi masque de la pulsion de mort. Ce parcours nous conduit avec maestria de Saint-Thomas au Freud de 1920. Plus intéressante encore est l'étude de *La Princesse de Clèves* sous le titre suggestif « La Princesse et le tabou ». Ici, l'auteur se réfère explicitement et continûment à Freud, *Totem et tabou*, et caractérise avec lui la « conduite magique » de la Princesse de Clèves comme fascination du nom propre, identification des choses à leur représentation, et ambivalence. Lors du célèbre aveu, la Princesse ne donnera pas à son mari le nom de l'homme qu'elle aime. Elle peut, à la faveur de cet aveu, évoquer son amour. Enfin, la contemplation du *Siège de Metz*, dans le pavillon de Coulommiers, permet une rêverie amoureuse sur le portrait ressemblant de Nemours. Celui-ci est témoin de la scène, comme s'il avait été magiquement évoqué par le désir de la Princesse.

La place nous manque pour évoquer quantité d'autres études portant sur l'auteur des *Provinciales* et bien d'autres personnages moins connus aujourd'hui comme Goibaut du Bois, qui eut une controverse avec le grand Arnaud, ou les théoriciens jésuites de la prédication. Il demeure que ces études convergentes sont une contribution essentielle à l'histoire de ce qu'on a appelé le siècle de l'augustinisme.

J. H.

## MA GALERIE DE L'ÉVOLUTION : LE VIVANT DE A À Z

Recension de l'ouvrage d'Hervé Le Guyader, Paris, Le Pommier, 2021, 392 pages.

Après le beau livre *L'Aventure de la biodiversité*, dont *L'Archicube* a rendu compte, Hervé Le Guyader (1968 s), professeur émérite à Sorbonne Université, a écrit un ouvrage plus engagé – *Biodiversité : le pari de l'espoir*. Il publie aujourd'hui un recueil d'une quarantaine de chroniques parues dans *Pour la science* à partir de 2017. Le préambule expose clairement le





projet : il s'agit d'initier le grand public à la théorie et aux méthodes de la biologie évolutive, en s'appuyant sur diverses approches – moléculaire, anatomique, phylogénétique, paléontologique. L'introduction donne une vue d'ensemble de l'évolution d'une discipline et de ses méthodes. Elle est complétée par un glossaire qui explique les termes techniques comme le code génétique, l'épissage ou la génomique.

L'introduction, d'une vingtaine de pages, esquisse une histoire de la théorie de l'évolution : pressentie par Diderot et Maupertuis dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, elle est affirmée par Darwin dans son ouvrage fondateur de 1859, *L'Origine des espèces*. Il attribue l'évolution à des changements fondés sur la relation de l'être vivant avec son environnement, dans le cadre de la « sélection naturelle » ; mais si ce facteur est essentiel, il n'est pas exclusif. C'est la génétique qui, avec le botaniste Hugo de Vries puis l'embryologiste et généticien américain Thomas Morgan, analyse des mutations dues au hasard et, sans connaître encore la nature des gènes, définit les allèles, variants qui apparaissent au sein d'une population, et l'amènent à se développer ou à dépérir.

Dans les années 1950, la cladistique (science des classifications, sans rapport avec le mot latin *clades*, *désastre*) apprend à se détacher des apparences extérieures pour rapprocher des espèces d'allure différente sur la base de caractères communs : les crocodiles ont un gésier comme les oiseaux et sont donc plus proches d'eux que des serpents ou des lézards, qui n'ont pas de gésier. La cladistique est à son tour dépassée par la biologie moléculaire, source de la biologie évolutive. À propos de la plasticité du génome, Le Guyader cite François Jacob : « c'est probablement au niveau moléculaire que se manifeste le plus clairement l'aspect bricoleur de l'évolution ».

La science évolue : mentionnée par Darwin dans *L'Origine des espèces*, l'embryologie s'est détachée dans les années 1920 des recherches génétiques. Mais, en 1980, la biologie moléculaire fait une découverte majeure : celle de « l'homéoboîte », séquence de 180 nucléotides codant le domaine de 60 acides aminés qui caractérise certaines protéines. Les généticiens ont pu observer les 8 gènes des drosophiles, qui s'expriment par les divers « segments » de cet insecte, mâchoires, ailes, pattes. De la synthèse entre génétique et embryologie naît une nouvelle discipline, la biologie évolutive du développement, évo-dévo pour les intimes. Restait à comprendre comment des « boîtes à outils moléculaires » pouvaient être à l'origine de plans d'organisation différents. C'est là qu'intervient la notion d'expression des gènes. L'organisme est comme un jeu de légo géant, qui redéploie le matériel génétique pour constituer de nouveaux réseaux.

C'est ici qu'intervient l'environnement : en temps normal, la régulation épigénétique exclut les gènes étrangers. Mais un stress extérieur peut modifier le génome par introduction de « transposons » pouvant passer d'un organisme à l'autre. Le génome est alors restructuré et l'on aboutit à des mutations qui ne sont pas forcément



un progrès. Contrairement à ce que prétendent les créationnistes avec leur théorie du « dessein intelligent », le génome évolue selon un principe d'essais et d'erreurs. L'adaptation des organismes à leur milieu doit aussi tenir compte de la modification du milieu par l'organisme : ainsi les castors modifient le régime des eaux. Et le dernier ouvrage de Darwin ne s'intitule-t-il pas : *Rôle des vers de terre dans la formation de la terre végétale avec des observations sur leurs habitudes* ? On voit que l'homme n'est pas seul à modifier son milieu. On doit aussi se rappeler que sans les organismes vivants produisant de l'oxygène, l'atmosphère serait irrespirable.

Très dense, cette introduction est difficile à résumer fidèlement. En revanche, le « puzzle » énumérant divers animaux, du plus petit (la bactérie *Escherichia coli*) au plus grand (les dinosaures), s'ordonne selon la curiosité du lecteur et permet de résoudre divers problèmes. À tout seigneur tout honneur : le crocodile du Nil nous ramène à un auteur que Le Guyader connaît bien pour lui avoir consacré un livre : Étienne Geoffroy Saint-Hilaire. La chronique consacrée au crocodile rappelle que ce zoologiste (1772-1844) a pris part à l'expédition d'Égypte avec Bonaparte. Le savant y a développé « un sentiment exquis des crocodiles ». Il en ramène deux momies (Sobek, homme à tête de crocodile, est associé au dieu Horus) et les compare à des crocodiles tués sur place. Il note qu'il y a deux espèces de crocodiles : l'une farouche et indomptable, l'autre plus douce, le *suchos*, affecté aux temples. L'étude chromosomique confirme qu'il y a deux espèces : vieux de plus de 8 millions d'années, les crocodiles « de l'ouest », (*suchos*) ont traversé l'Atlantique pour peupler l'Amérique, alors que l'autre espèce est restée en Afrique.

Nous ne pouvons pas rendre compte ici des quarante études qui montrent la diversité des dispositifs du vivant. Mais ces chroniques font justice de l'idée que son organisation serait de plus en plus complexe jusqu'à l'homme roi de la création. Ainsi, le génome du blé cultivé compte plus de 100 000 gènes contre 20 000 pour l'homme. C'est le produit d'une très longue histoire : il y a 6,5 millions d'années, les genres *Triticum* (blé tendre) et *Aegilops* (blé à épillets) se sont séparés. Puis ils se sont hybridés. Ensuite, en Mésopotamie, il y a 800 000 ans, une nouvelle hybridation a donné un blé dur *Triticum turgidum* qui, à son tour, s'est hybridé avec *Aegilops tauschii*, donnant notre blé tendre. L'histoire du maïs est plus récente, même si elle remonte à 9 000 ans, mais pas moins complexe : Linné le nomme *Zea mays* et notre Parmentier lui consacre le premier livre. En 1832, un botaniste allemand découvre sa ressemblance avec une plante graminée d'Amérique centrale, la téosinte. En 1896, un agronome mexicain découvre que maïs et téosinte se fécondent mutuellement. L'apparence des deux plantes est néanmoins très différente : la téosinte pousse en buissons. L'étude génétique menée d'abord par les Américains George Beadle (prix Nobel 1958) et Barbara Mc Clintock (prix Nobel 1983) de l'Université Cornell puis, dans les années 1990, par John Doebley, de l'Université du Wisconsin, montre que le



mais provient de la téosinte, avec des changements induits par la présence d'un gène *tb1* (pour *teosinte branched 1*).

On voit la complexité des processus de recherche. C'est aussi ce qui fait l'intérêt de ces chroniques, comme celle qui montre pourquoi les éléphants se défendent mieux que les humains contre le cancer, ou pourquoi les chauves-souris sont porteuses de virus sans en souffrir elles-mêmes. Aux esprits curieux, on ne peut donc que conseiller la lecture intégrale de l'ouvrage, qui comporte, outre le glossaire déjà mentionné, une bibliographie substantielle par chapitres.

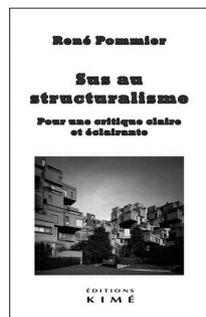
J. H.

### SUS AU STRUCTURALISME. POUR UNE CRITIQUE CLAIRE ET ÉCLAIRANTE

Recension de l'ouvrage de René Pommier, Paris, Kimé, 2021, 172 pages.

**R**ené Pommier (1955 l) est un familier de nos recensions, pour trois raisons au moins : c'est un adepte de l'explication de texte, un polémiste plein de verve et un David qui ne craint pas les Goliath de l'intelligentsia contemporaine – Sigmund Freud, Roland Barthes, René Girard, Pierre Barbéris. Il en est très conscient, puisqu'il intitule l'un de ses essais : *Un marchand de salades qui se prend pour un prince. Réponse du « petit Pommier » au « grand Barberis »*. *L'Archicube* a rendu compte d'un ouvrage synthétique, *Piques et polémiques*, qui mettait l'accent sur la satire. *Sus au structuralisme* est plutôt un discours de la méthode, qui s'oppose aux facilités de la « nouvelle critique ». Le titre, fait pour être déclamé plutôt que susurré, ne correspond pas exactement à l'intention de l'auteur : la postface oppose en effet la lecture de nos grands écrivains, de Rabelais à Proust, à une très longue liste de critiques contemporains, allant d'Adler à Zizek, qui ne sont pas tous structuralistes, et dont il admet ensuite qu'ils n'ont pas tous la même valeur.

Il convient donc de procéder par ordre, sans nécessairement respecter l'ordre d'un texte qui avance à sauts et à gambades. La première exigence de l'enseignant de littérature est d'établir son texte. René Pommier donne l'exemple éclairant du discours aux morts d'Hector dans *La Guerre de Troie n'aura pas lieu*. « Je n'admets pas plus la mort comme châtiment ou comme expiation au lâche que comme récompense aux vivants » lit-on dans les premières éditions du texte, y compris dans la Pléiade. Pommier va trouver son collègue Jacques Robichez, qui travaille sur le manuscrit de la pièce. C'est bien ce qu'a écrit Giraudoux. Il s'adresse à Jacques Body spécialiste de Giraudoux, qui a trouvé dans une prépublication en revue la leçon « une récompense





aux héros ». Cette formule est logique, alors que l'autre est absurde. Pommier ne s'en indigne pas moins que la version découverte par Body, et reprise dans la seconde édition de la Pléiade, ne soit pas reprise sur internet.

Autre qualité requise du bon critique : il doit savoir s'étonner de ce qu'il lit, et non l'admettre comme allant de soi. Chateaubriand, et la conclusion des *Mémoires d'outre-tombe*, lui en donnent un exemple. On est rue du Bac, le 16 novembre 1841 : « ma fenêtre, qui donne à l'ouest sur le jardin des Missions étrangères, est ouverte ». Pourquoi cette fenêtre est-elle ouverte dans la fraîcheur d'un petit matin de novembre ? René Pommier a eu la curiosité de reprendre le texte intégral des *Mémoires*, et il a découvert, dans une lettre de la duchesse de Cumberland datée d'avril 1821, donc vingt ans plus tôt : « vos fenêtres sont constamment ouvertes ». L'indication n'est donc ni un effet de style, ni la recherche d'une transparence, ni une ascèse ; c'est le rappel d'une constante. Le vieil écrivain reste, dans son bureau, l'homme du grand air.

L'explication doit se garder de toute simplification, notamment du manichéisme moral, illustré par Jean-Jacques Rousseau dans sa dénonciation de Molière à propos du *Misanthrope*. L'exemple le plus éclairant est l'analyse de la *Princesse de Clèves*. Cette contemporaine de Phèdre (nous parlons de l'année de publication, 1677 pour Phèdre, 1678 pour La Princesse de Clèves) n'est pas une femme adultère, certes, mais ce n'est pas non plus un ange de pureté. René Pommier rappelle que le célèbre aveu de la Princesse à son mari est incomplet, non seulement parce qu'elle ne révèle pas le nom de M. de Nemours, mais parce qu'elle affirme qu'elle n'a ni donné ni reçu de signes d'une passion partagée. C'est cette contre-vérité qui amène M. de Clèves à faire épier sa femme, avec les conséquences catastrophiques que l'on sait. Mme de Clèves est vertueuse certes, mais comme un héros de tragédie, ni tout à fait bon ni tout à fait méchant.

Tel est l'aspect positif de l'ouvrage. Mais cette rigueur ne va pas sans dénonciation de ceux qui en manquent. Ainsi, reprenant les conclusions de sa thèse, Pommier relève dans le *Sur Racine* de Barthes une erreur d'attribution de deux vers d'*Andromaque*, et une bévue sur le prétendu sommeil de Néron, qui refuse de recevoir sa mère au début de *Britannicus*. Dans *Iphigénie*, l'amour d'Ériphile pour Achille ne naît pas à la vue de son bras ensanglanté par le carnage, mais lorsqu'elle aperçoit son visage. L'interprétation masochiste de Barthes est plaisamment qualifiée de « phal-lucination » par René Pommier.

On touche ici au cœur du sujet : comme dans *Assez décodé*, son essai couronné par l'Académie française, Pommier s'insurge contre les grilles d'interprétation sociologiques (le Goldmann du *Dieu caché*), marxistes, psychanalytiques, structuralistes et linguistiques. Il se montre particulièrement sévère, à juste titre, pour le jargon



abstrus d'un Georges Molinié. C'est le latin des docteurs de Molière, ou le charabia de l'écolier limousin, qui ne sied guère à un professeur d'université. Mais si on laisse de côté ces excès, on peut s'interroger sur la méthode. Modestement, Pommier, s'appuyant sur La Bruyère, cherche à éclairer des aspects du texte. Or notre époque, plus ambitieuse, ou plus prétentieuse, cherche à « comprendre », à englober l'œuvre dans des ensembles plus vastes. Nous sommes quelques-uns à connaître et à admirer les explications rigoureuses de Crouzet et Desjardins, de Roger Pons dans *L'Information littéraire*. Mais ces exercices pleins de finesse ne font pas le « buzz ».

Espérons que la volonté de mettre en perspective les textes ne nous fera pas oublier de les mettre en lumière.

J. H.

## VERS LE HAUT. CINQ HISTOIRES ASCENSIONNELLES

Recension de l'ouvrage de Claire Daudin, Paris, Salvator, 2021, 106 pages.

Présidente de l'Amitié Charles Péguy de 2011 à 2020, Claire Daudin a donné à la Pléiade, en 2014, une édition érudite des *Œuvres poétiques et dramatiques* de Péguy. On y trouve notamment, sous le pseudonyme de Pierre Baudoin, homonyme de son ami Marcel Baudouin, mort prématurément, la *Chanson du roi Dagobert*, publiée en 1903 dans les *Cahiers de la Quinzaine*. La strophe 65 de cette « première chansonnée » semble avoir inspiré la couverture de *Vers le haut*, dessinée par Sylvain Collet : *Le bon roi Dagobert / Vit un ballon monter dans l'air ; / Le bon saint Éloi / Lui dit ô mon roi / C'est quelque savant / Qui va s'élevant.*



On trouve bien ici quelques caractères dominants de Péguy : goût des traditions populaires, esprit d'enfance, dépouillement mais aussi surdétermination. Dans sa notice, Claire Daudin rappelle que le bon roi Dagobert est aussi Jaurès, auprès duquel Péguy joue le rôle de saint Éloi. Ce mélange de cocasserie, de sérieux et même de tragique se retrouve dans les cinq histoires ascensionnelles racontées par la spécialiste de Péguy. Aussi n'est-on pas surpris de voir le *Père perché*, allusion transparente au *Baron perché* d'Italo Calvino, gravir pour exposer son malheur la tour de Notre-Dame de Chartres, réminiscence de la célèbre *Présentation de la Beauce à Notre-Dame de Chartres* : « Tour de David voici votre tour beauceronne / C'est l'épi le plus dur qui soit jamais monté / Vers un ciel de clémence et de sérénité ».

Comme la poésie de Péguy, le récit de Claire Daudin procède non par ruptures mais par modifications et approfondissement. Le point de départ est tout simple :



monter pour échapper aux tribulations de la vie. « Cancer, chômage, divorce », repris en écho trois pages plus loin par « chômage, divorce, cancer », telle est la misère au-dessus de laquelle veut s'élever *Siméon, le nouveau stylite*, renouvelant l'ascèse du stylite du v<sup>e</sup> siècle dans le désert de Syrie. Cette stase en haut d'une colonne, au double sens d'immobilisation et de sécession, apparaît d'abord comme une élévation : « *Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées / des montagnes, des bois, des nuages, des mers* ». Reprise dans le texte, la citation de Baudelaire évoque la communion avec l'Être, représenté de façon païenne chez le poète par une nage dans ce feu liquide qu'est l'éther.

Dans la perspective chrétienne de Claire Daudin, c'est plutôt l'approche de Dieu, rendue possible par l'extrême dénuement. Mais ce dépouillement n'a qu'un temps : la foule afflue auprès de l'ermite qui de solitaire devient prédicateur : « N'est-il donc pas possible d'échapper aux hommes. C'est Dieu qui rabat l'orgueil de son saint. » Le nouveau Siméon pratique l'imitation du stylite antique. Lui aussi va escalader une colonne, mais les temps ont changé : dans le ciel de Syrie, un avion russe a fait tomber la colonne de Siméon, et dans le parc contemporain sur lequel son imitateur jette son dévolu, le nouveau Siméon apparaît comme un imposteur. Il lui faut déloger le buste d'un « savant oublié » ou d'un « poète à binocle » pour prendre sa place sur son socle. Éprouvé par la chute des bogues de marronniers, il se transforme en « dieu sanglant » que l'on viendra adorer : tentation de l'orgueil. Cette tentation se retrouve dans le *Père perché* : il va monter en haut du clocher pour se montrer et, si possible, alerter les populations sur la perte de sa femme et de ses enfants.

Il reconnaît plus tard le caractère puéril d'une telle ambition. Et, de façon très actuelle, son regard s'attache aux « invisibles » dont l'action quotidienne et modeste permet au monde de tenir : soignants des Ehpad, éboueurs qui se lèvent tôt. Dans la cathédrale, on a enlevé les chaises pour faire un grand ménage. Et c'est aussi à ce ménage que s'attache, chez lui, puis dans le local des poubelles, le père humilié. Or dans un contexte différent, le capitaine jeté par la tempête sur la plateforme d'un phare nettoie l'escalier des « cancrelats des mers » qui rendent le sol poisseux (*Le saint du phare*, p. 19). Après avoir remis en ordre un monde où, faute d'électricité, ne brille plus aucune lumière, ce capitaine qui de Jean a transformé son nom en Jonas recueille des naufragés. Il réussit tout de même à allumer des feux de varech qui sont autant de signaux que s'envoient les saints du dernier jour. Toutefois, la « Grande Extinction » n'est pas destinée à durer éternellement, pas plus que le Déluge.

C'est là qu'intervient la dimension eschatologique de ces nouvelles. Le texte le plus développé, *Babel oubliée de Dieu*, évoque le triomphe d'un modernisme arrogant, proche de celui que dénonce Péguy. Pour faire bonne mesure, la tour s'élève au-dessus de désert, non à 828 mètres comme le Burj Khalifa de Dubaï, mais à



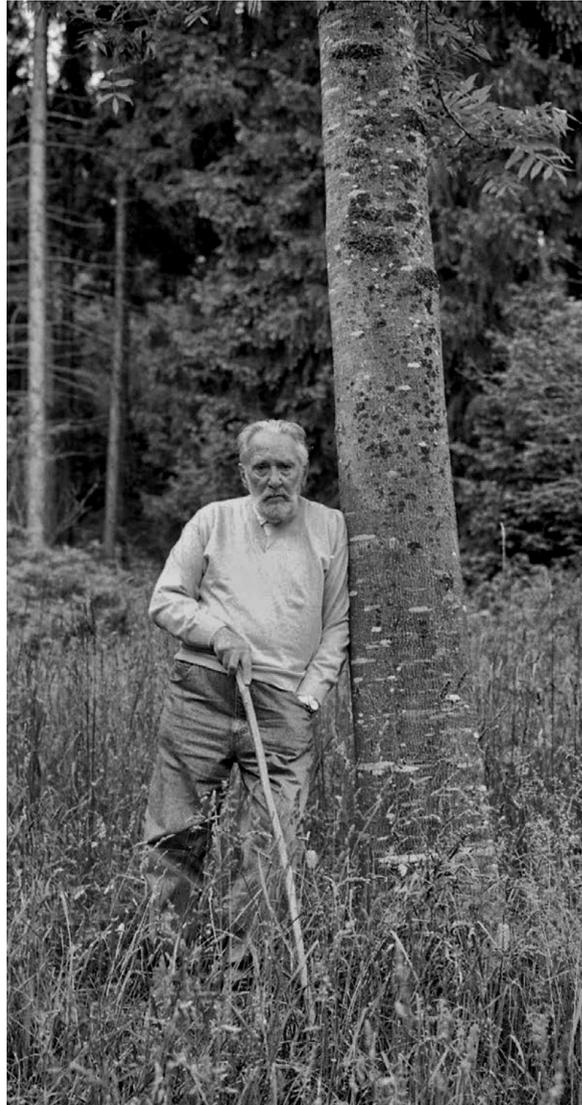
1 000 mètres. On sait que Péguy a publié deux volumes contre la dictature de l'argent tout-puissant. Le récit met en scène l'alliance de l'argent et de l'inventivité : « À chaque difficulté, l'argent avait afflué et rendu possible l'impossible. » Mais cette tour est aussi un Moloch qui s'est nourri du sang des travailleurs : « Les victimes d'hier avaient élevé un monument à la gloire de leurs bourreaux, dans un grand pardon béni par l'Or et l'Argent. » Symbole de ce Yom Kippur diabolique, le gorille King Kong, drogué et téléguidé, fait l'ascension de la tour avant de s'empaler sur sa pointe, et son sang retombe sur les officiels.

Car du début (la Grande Extinction) à la fin, l'équipée cosmique vers le « trou noir », l'apocalypse est présente. Sous le couvert d'une comptine, *Lapinicholoinic hbaoulibounichtil* ? le dernier texte évoque la mortelle randonnée d'un physicien émule du prix Nobel Roger Penrose qui se hasarde dans un monde où la gravité, et par conséquent le haut et le bas, n'existent plus. Cette désorientation est liée aux découvertes de la physique quantique, mais aussi à la faillite d'institutions jusque là reconnues, comme l'Église et l'École, remplacées par l'intelligence artificielle et l'homme augmenté. On devine une réminiscence des théories de Teilhard de Chardin dans l'opposition entre « entropie » funeste et « anthropie » supposant l'univers fait pour l'homme, création la plus complexe et la plus différenciée. Mais on peut préférer à cette contre-utopie l'exploration du labyrinthe qui remet en route le personnage déboussolé du *Père perché*.

J. H.



Marcel Proust (1871-1922)  
quittant le musée du Jeu de  
Paume en avril ou mai 1922.



Pour Mario Rigoni Stern (1921-2008)  
à Vialgiardini (Vénétie) en juin 2007  
© Loïc Seron.

---

## LES ÉDITIONS RUE D'ULM

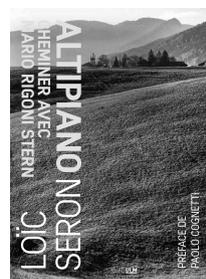
*Lucie Marignac (1983 L)*



### Anniversaires

Deux commémorations pour ouvrir et clore notre revue des parutions du second semestre 2021, avec une manière de retour à la normale dans nos vies et nos habitudes (de lecteur, aussi) : le centenaire de la naissance du grand écrivain italien Mario Rigoni Stern (1<sup>er</sup> novembre) et le cent cinquantième anniversaire de celle de Marcel Proust (10 juillet – en attendant les manifestations qui ne manqueront pas d’entourer le centenaire de sa mort en 2022).

Comment naît un écrivain de l’envergure de Mario Rigoni Stern (1921-2008) ? par quelle conjonction d’éléments décisifs ? dans quel lieu, quels paysages ? Combattant dans un régiment de chasseurs alpins pendant la Seconde Guerre mondiale, fait prisonnier par les Allemands en 1943, il s’évade et rejoint son village natal en 1945. Devenu employé du cadastre, il se consacre à l’écriture à partir de 1970, en cohérence totale avec son milieu naturel. Le plateau d’Asiago, au nord-est de l’Italie, a été fondamental pour lui : il l’a forgé, éduqué, nourri, puis, après la guerre, apaisé, soigné, réconcilié avec la vie. Et l’auteur du *Sergent dans la neige* le lui a bien rendu. En décrivant l’Altipiano, cette étonnante île de terre suspendue au-dessus de la plaine de Vénétie, en chroniquant la vie de son peuple, Rigoni Stern a parlé du monde entier, préfigurant la pensée écologiste globale. Son œuvre exalte la possible relation équilibrée entre l’homme et la nature, mais aussi entre les hommes, simples composants du vivant. Le photographe rouennais Loïc Seron a parcouru ces lieux à pied et en toutes saisons pour évoquer l’esprit d’un homme qui a tiré de sa montagne la force de vivre debout et de se souvenir, la volonté de comprendre et de témoigner, en harmonie avec le monde. *Altipiano. Cheminer avec Mario Rigoni Stern* est un dialogue intime d’images et de mots autour



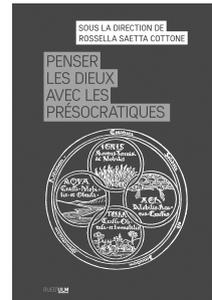


d'extraits de l'œuvre de Rigoni, avec la contribution du romancier Paolo Cognetti et de l'historien Éric Vial, célébrant un paysage, une voix, un idéal humaniste, comme pour répondre à cette question : qu'est-ce qui compte vraiment ? [Coll. « Italica » – 22 € – 15 × 21 cm – 240 pages, 85 planches N&B et couleur]

Un autre Italien, Luigi Pintor (1925-2003), grande figure du journalisme dès l'après-guerre, offre une belle leçon de vie et de courage dans le texte autobiographique qu'il publia sous le titre de *Servabo*. Cofondateur de *L'Unità* où il écrit entre 1946 et 1965, député du Parti communiste italien, il en est radié en 1969 avec d'autres dissidents et fonde en Sardaigne le quotidien communiste *Il Manifesto*, auquel il se consacrera jusqu'à sa mort. Dans une vie, que devons-nous à nous-mêmes et qu'est-ce qui tient à l'époque où nous vivons ? Les pages de ce livre bref, profond, bouleversant restituent avec pudeur la *Mémoire de la fin du siècle*, le xx<sup>e</sup>. Traversant un demi-siècle d'histoire, de l'enfance heureuse à Cagliari à l'expérience décisive de la Seconde Guerre mondiale dans Rome occupée, de la Résistance au rêve d'une société différente, du journalisme engagé aux épreuves politiques et personnelles, ces pages sensibles, imagées et volontairement sobres dressent le portrait d'un homme fidèle à lui-même, à ses engagements et à ses idéaux, dans une écriture à l'ironie vibrante digne des plus grands – La Rochefoucauld, Leopardi, Rilke ou Calvino. Postface de Carlo Ossola. [Coll. « Versions françaises » – 12 € – 14 × 18 cm – 120 pages, illustrations N&B]



Les collections « Études de littérature ancienne » et « Sciences sociales » ont accueilli chacune un nouveau titre. L'un est consacré aux présocratiques, qui avaient fait l'objet en 2013 d'un volume *Comédie et philosophie* déjà dirigé par Rossella Saetta Cottone (ELA n° 21). Elle récidive avec l'ouvrage *Penser les dieux avec les présocratiques*. À l'aube du v<sup>e</sup> siècle, les Grecs ont pris leurs distances avec les croyances traditionnelles et on voit s'élaborer les premières explications rationnelles du monde. Impliquent-elles une forme d'athéisme ? Ou entraînent-elles de nouvelles conceptions religieuses comme l'ont estimé les historiens de la philosophie jusqu'à une date récente ? Dans les écrits fragmentaires des sages présocratiques, les dieux sont présents différemment, les représentations religieuses antérieures mises en question et le langage des mythes se transforme jusque dans le sens des noms. Intégrant les résultats des dernières découvertes papyrologiques, cet ouvrage met en évidence les liens inextricables qui unissent la pensée cosmologique et éthique des Anciens, leurs croyances et



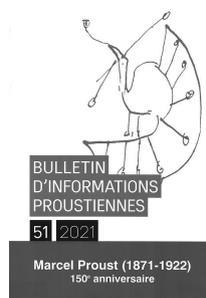


leur réflexion sur la langue. Pour penser contre les dieux, il aura déjà fallu les penser. [ELA n° 28 – 23 € – 16 × 24 cm – 252 pages]

Contemporain de l'*Histoire de la folie à l'âge classique* de Michel Foucault, *The Discovery of the Unconscious. The History and Evolution of Dynamic Psychiatry* d'Henri Ellenberger est certainement l'un des livres les plus marquants en histoire de la psychiatrie, un champ de recherche qui a connu un développement formidable dans le monde ces dernières décennies. Mais comment s'insère-t-il dans l'histoire des sciences sociales ? Un essai d'Emmanuel Delille, historien des sciences et de la santé, sur l'histoire comparée promue par Ellenberger présente plusieurs facettes de ses travaux, en relation avec des médecins et intellectuels significatifs comme Karl Menninger, Georges Devereux, Henri Ey, Georges Canguilhem, Arthur J. Rosenthal et George Mora. Pour la première fois, une analyse fondée sur des documents d'archives introduit Ellenberger comme un élève de l'ethnographe Arnold Van Gennep et un lecteur assidu d'autres comparatistes, démarche qui l'amènera à s'imposer en histoire culturelle. [Collection « Sciences sociales » – 25 € – 15 × 21 cm – 400 pages]



Les rencontres de littérature et linguistique de l'Association Clélia ne s'étant pas tenues à l'été 2020 à cause de la pandémie, le 41<sup>e</sup> numéro de la revue *Lalies* n'a pas pu paraître. Nous avons en revanche publié à l'automne un beau numéro du *Bulletin d'informations proustiennes* à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de Marcel Proust. Il est riche en inédits, analyses et notes de lecture. [BIP 51 – 29 € – 16 × 24 cm – 232 pages]





### CECI N'EST PAS UNE AUTOBIOGRAPHIE

L'engagement n'est pas une distinction qui sépare du commun des hommes, il est plutôt l'aimant qui attire, dans un champ de cohérence, les intentions éparpillées des vies humaines ; toutefois ces fragments s'ordonnent par leur fragilité et par leur fragilité se dispersent [...] Rien n'est plus propre aux esprits rares tels que Luigi Pintor (1925-2003) et Italo Calvino (1923-1985) que cette conscience de la précieuse précarité de l'Idéal, qu'il faut sauvegarder d'une manière tenace, précisément parce qu'il est si démuné, comme l'écrit Calvino en pensant à notre [xxi<sup>e</sup>] siècle : « Ne pas oublier que tout ce que nous avons peut, à n'importe quel moment, nous être ôté. »

Carlo Ossola, juin 2021,  
postface à Luigi Pintor, *Servabo. Mémoire de la fin du siècle* (1991),  
Paris, Rue d'Ulm, 2022, coll. « Versions françaises », p. 106.

*Pour tous renseignements :*

Éditions Rue d'Ulm (Presses de l'ENS) – 45 rue d'Ulm – 75005 Paris

Téléphone : 01 44 32 36 80 / 36 83 (éditions)

Vente sur place en semaine, escalier de la direction, 2<sup>e</sup> étage droite (tél. 01 44 32 36 85)

Courriel : [ulm-editions@ens.fr](mailto:ulm-editions@ens.fr) – Envoi du catalogue papier sur demande

[www.presses.ens.fr](http://www.presses.ens.fr) (recherches dans le catalogue / achats en ligne / inscription à la lettre d'information mensuelle)

**Remise accordée aux élèves, archicubes, amis, personnels de l'ENS : 5 % sur les nouveautés et 30 % sur le fonds**

Relations presse : L. Debertrand – Courriel : [laurence.debertrand@ens.fr](mailto:laurence.debertrand@ens.fr) – Tél. : 04 44 36 89

Diffusion et distribution en librairie : Les Belles Lettres (BLDD)

Diffusion et distribution numérique : Numilog, Cyberlibris, Numérique Premium, Cairn, OpenEdition, JSTOR

# ULMI & ORBI





---

## PIERRE URI, LE NORMALIEN QUI A CONTRIBUÉ À FAIRE L'EUROPE

**P**our le cent dixième anniversaire de sa naissance, les 20 et le 21 novembre 2021 a eu lieu à l'École normale supérieure et à la Maison Jean Monnet, sous l'impulsion du Groupe d'études géopolitiques (GEG), le premier colloque international consacré à une figure aussi importante que méconnue de la construction européenne, Pierre Uri.

Ce brillant normalien (1929 l), agrégé de philosophie et économiste, a été l'un des membres du cercle très restreint des proches collaborateurs de Jean Monnet. Plus d'une trentaine de communications scientifiques ainsi que des témoignages de décideurs de premier plan comme Pascal Lamy, Christian Sautter, George Berthoin ou Jacques Delors (ancien président de la Commission européenne) ont permis de comprendre la figure complexe de celui que François Mitterrand avait présenté comme un « fondateur de l'Europe ».

Le colloque international « Pierre Uri, le parcours d'un fondateur de l'Europe » a été organisé par le Groupe d'études géopolitiques en partenariat avec les Archives historiques de l'UE-Florence, le Service de recherche du Parlement européen, la Maison Jean Monnet et la revue *Esprit*.

Pour plus d'informations : <https://geopolitique.eu/events/pierre-uri-le-parcours-dun-fondateur-de-leurope-colloque-international-paris-houjarray/>

---

## LE COURRIER

*Guy Lecuyot*



### Rentrée

Quelques mois après le début de cette année universitaire, se pose toujours cette question : tout est-il bien rentré dans l'ordre alors qu'une cinquième vague de contamination par le Covid-19 semblerait pointer le bout du nez ?

Avec le retour au présentiel, il y avait longtemps que la cour aux Ernest n'avait accueilli autant de monde. Et les belles journées de septembre, à l'heure de la cantine, ont permis à tous les jeunes de se retrouver autour du bassin. Les poissons n'en sont pas encore revenus !

On avait perdu l'habitude de voir tant d'étudiants à l'École, normaliens, étudiants normaliens, étrangers et étudiants et auditeurs divers, PSL ou autres.

Au printemps, et à plus forte raison pendant les vacances d'été, on s'était plutôt accoutumé au désert des couloirs et à ne rien voir venir, croiser quelques collègues était quasi exceptionnel.

Même si les consignes restent les mêmes et le port du masque toujours de mise, la « distanciation sociale » se fluidifie enfin et c'est tant mieux.

Lors de la rentrée, en septembre, le directeur Marc Mézard évoquait la multidisciplinarité de l'École, incitant les petits nouveaux à trouver leur propre programme de recherche, à apprendre à travailler ensemble au contact des meilleurs chercheurs scientifiques et littéraires. Rappelant que l'établissement, grand centre de recherche, rivalise avec les meilleures universités et donne la possibilité de se projeter vers le futur.





### Récompenses et toges

Deux chercheuses de l'ENS ont reçu le prix Jeunes Talents 2021 France L'Oréal-Unesco pour les femmes et la science. Ce prix est destiné à accompagner des jeunes doctorantes et post-doctorantes au début de leur carrière professionnelle. C'est ainsi qu'ont été distinguées Sophie Bavard, post-doctorante au département d'Études cognitives, qui travaille sur l'importance de l'environnement dans nos prises de décisions et cela grâce aux neurosciences, et Alice Marcotte, doctorante au département de Physique, qui étudie la physique des écoulements nanofluidiques pour concevoir des membranes performantes.

De plus, deux éminents chercheurs ont été faits docteurs *honoris causa* de l'ENS. Dorothy Bishop, professeur de neuropsychologie du développement à l'Université d'Oxford, travaille principalement sur le développement cognitif de l'enfant et les troubles de la communication liés au langage. Quant à Dipesh Chakrabarty, professeur à l'Université de Chicago, théoricien du postcolonialisme, il développe actuellement, à partir du constat d'une nouvelle époque géologique (l'anthropocène), une autre approche anthropologique et philosophique et ses implications pour la pensée historique.

Pour la liste des récipiendaires de cette prestigieuse distinction entre 2003 et 2021, voir <https://www.ens.psl.eu/docteurs-honoris-causa>

### Sciences et humanités

Le nouveau centre QBio dédié à la biologie quantitative, lié au projet ParisSanté Campus, est dirigé par Massimo Vergassola, directeur de recherche au CNRS et professeur à l'ENS. Ce centre de recherche, d'enseignement et de formation autour



de la problématique santé et intelligence artificielle, propose « une approche multi-disciplinaire et transversale de l'étude des systèmes vivants ». L'un des objectifs est d'aller plus vite en introduisant la physique statistique dans les protocoles d'étude afin d'arriver plus rapidement à des solutions potentielles.

En parallèle, l'observatoire des humanités numériques de l'École, dirigé par Léa Saint-Raymond, a pour but de faciliter le dialogue et les échanges entre chercheurs et élèves et entre les différentes disciplines du savoir, aussi bien lettres que sciences humaines et sociales.

### **Les fondamentaux**

#### Développement durable et action sur la diversité sociale

Après le premier bilan carbone de l'École en 2021 (travail mené par un groupe d'étudiants, d'enseignants et un cabinet privé, aboutissant à un total de 10 540 tCO<sub>2</sub>e), l'objectif fixé est maintenant de réaliser un bilan pour toutes les activités de l'École et de proposer des solutions pour en réduire l'impact. Ce travail collaboratif doit s'articuler autour de trois piliers – limiter l'empreinte carbone, préserver les ressources et la biodiversité, être acteur du changement. Des groupes de travail doivent se mettre en place afin d'élaborer des stratégies, sensibiliser chacun et inviter les uns et les autres aussi bien à des actions individuelles que collectives.

En plus des économies d'énergie, le souci du devenir reste au centre des préoccupations de l'École. Dans cette dimENSion durable, dont la devise « Agir et penser pour demain », prend place le programme d'ouverture sociale. Le directeur a engagé l'École dans cette voie afin de favoriser une meilleure diversité sociale et de permettre à des personnes moins favorisées d'accéder au niveau d'enseignement supérieur en leur donnant la possibilité d'intégrer les meilleures universités et grandes écoles.

Actions et développements sont là afin de faciliter et promouvoir l'émergence d'une société durable et socialement équitable.

G. L., 8 novembre 2021

#### Rappel

Suite à la période difficile liée au Covid-19, l'Association, dont la solidarité est l'une de ses vocations et qui soutient les projets aussi bien des élèves, fonctionnaires stagiaires que pensionnaires étrangers, a plus que jamais besoin de votre adhésion et de votre soutien.

---

## LES NUMÉROS PRÉCÉDENTS

- N° 1 Juin 2006 : L'École en 2006
- N° 2 Juin 2007 : Jean Cavailès (1923 l). Archéologie et politique. La science du secret
- N° 3 Décembre 2007 : Le numérique et l'édition. L'historien, la justice, la douleur et la vérité
- N° 4 Juin 2008 : L'homme, la nature, le risque. Albert Fert (1957 s) prix Nobel
- N° 5 Décembre 2008 : La ville, objet de savoir et champ d'action. Quelle ENS pour le XXI<sup>e</sup> siècle ?
- N° 6 Juin 2009 : Le sport à l'École, le sport et l'École. L'humanisme d'Aimé Césaire
- N° 7 Décembre 2009 : La lumière. Les études arabes à l'ENS. L'ENS, une école impossible à normer ?
- N° 8 Mai 2010 : Les réseaux. La bioéthique. La place du droit de l'OMC dans le droit international
- N° 9 Décembre 2010 : Quelles langues pour quels savoirs ? L'Institut Henri-Poincaré et la médaille Fields. L'École d'économie de Paris
- N° 10 Juin 2011 : Quel mécénat pour l'enseignement supérieur et la recherche ? La création de la banque d'épreuves littéraires
- N° 11 Décembre 2011 : La cuisine. Hyung-Dong Lee. Paris Sciences et Lettres
- N° 12 Mai 2012 : La coopération intellectuelle internationale
- N° 13 Décembre 2012 : Frontières : penser à la limite. Le prix Romieu
- N° 14 Juin 2013 : Mérite et excellence. Serge Haroche, prix Nobel de physique
- N° 15 Décembre 2013 : Prendre la mer
- N° 16 Juin 2014 : La mémoire. Léon Brunschvicg
- N° 17 Décembre 2014 : Chine, Japon, regards pour aujourd'hui. Le père André Brien
- N° 18 Juin 2015 : La gratuité. La défense des langues. « Après janvier 2015, s'exprimer contre la terreur »
- N° 19 Décembre 2015 : Responsabilité, intégrité, éthique dans la recherche
- N° 20 Juin 2016 : Vivre dans un monde numérique
- N° 21 Décembre 2016 : Le fabuleux destin du boulevard Jourdan
- N° 22 Juin 2017 : Énergies africaines
- N° 23 Décembre 2017 : Formes
- N° 24 Juin 2018 : Quel avenir pour les humanités ?
- N° 25 Décembre 2018 : L'encombrement
- N° 26 Juin 2019 : Le jeu
- N° 27 Décembre 2019 : La Lune
- N° 28 Juin 2020 : L'imposture
- N° 29 Décembre 2020 : Ce que disent les images
- N° 30 Juin 2021 : La main

---

# L'ARCHICUBE

Revue de l'Association des anciens élèves, élèves  
et amis de l'École normale supérieure

Siège de l'Association : 45, rue d'Ulm – 75230 Paris Cedex 05

Téléphone : 01 44 32 32 32 – Télécopie : 01 44 32 31 25

Courriel : [a-ulm@ens.fr](mailto:a-ulm@ens.fr)

Site Internet : <http://www.archicubes.ens.fr>

Directrice de la publication :

Marianne Laigneau, présidente de l'Association

Rédactrice en chef :

Véronique Caron

[veronique.caron81@normalesup.org](mailto:veronique.caron81@normalesup.org)

Comité éditorial et de rédaction :

Le dossier : Véronique Caron,

Stéphane Gompertz et Étienne Guyon

Les normaliens publient : Violaine Anger, Étienne Guyon,

Jean Hartweg, Lucie Marignac et Wladimir Mercouroff

Courrier : Guy Lecuyot ([guy.lecuyot@ens.fr](mailto:guy.lecuyot@ens.fr))

Diffusion : Wladimir Mercouroff et Véronique Caron

Suivi éditorial : Marie-Hélène Ravenel

Ce numéro 31 de *L'Archicube* a été achevé d'imprimer  
sur les presses de l'imprimerie Jouve en décembre 2021.

ISSN : 1959-6391

Dépôt légal : décembre 2021

N° d'impression : 00-0000